This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR

Lintilhac

SUITE
DU REPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

13.

SENLIS
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

GRANDS-OPÉRAS.—TOME II.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1822.

H:

842.08
R425a

LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

PHAÉTON,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, en 1683.

SUITE
DU REPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

13.

SCÈNE II.

THÉONE, LYBIE.

THÉONE.

Je ne vous croyais point dans un lieu solitaire.
Une pompeuse cour ne songe qu'à vous plaire,
Et vous venez rêver ici?

LYBIE.

Vous y venez rêver aussi.

THÉONE.

J'aime, c'est mon destin d'aimer toute ma vie;
Votre cœur fuit l'amour, et croit s'en garantir :
Il faut aimer pour ressentir
Le charme de la rêverie.

LYBIE.

Le roi doit aujourd'hui me choisir un époux :
Ai-je moins à rêver que vous?
M'est-il permis d'entrer dans votre confidence?

LYBIE.

La sincère amitié doit bannir d'entre nous
Le mystère et la défiance.

THÉONE.

Pourquoi chercher des lieux où règne le silence?
Est-il un spectacle plus doux
Que de voir mille amans empressés et jaloux
Dont votre hymen fait l'espérance!
Je commence à douter que vous les voyiez tous
Avec la même indifférence.

LYBIE.

Je suis fille d'un roi qui commande à des rois :
Après lui, j'aurai sous mes lois
Les pays où le Nil répand son eau féconde.
Un grand destin m'est préparé,
Mais le premier trône du monde
N'est pas contre l'amour un asile assuré.

THÉONE.

Le fils de Jupiter vous aime.

LYBIE.

Je ne serais qu'à lui, si j'étais à moi-même.

Mon cœur s'est trop pressé de choisir un vainqueur,
Et mon timide amour craint un devoir sévère :
Que deviendrai-je, ô ciel ! si le choix de mon père
Ne suit pas le choix de mon cœur!
Vous ressentez l'amour, sans éprouver ses peines ;
Le fils du dieu brillant qui donne la clarté
Tout fier qu'il est, porte vos chaînes ;
Vous aimez Phaéton, avec tranquillité.

THÉONE.

Hélas ! un tendre cœur est toujours agité.

La mer est quelquefois dans une paix profonde ;
On peut après l'orage y jouir d'un beau jour :
Le calme règne plus dans l'empire de l'onde,
Que dans l'empire de l'Amour.

ENSEMBLE.

Ah ! qu'il est difficile
De bien aimer
Sans s'alarmer !
Ah ! qu'il est difficile
Que l'amour soit tranquille.

THÉONE.

Phaéton est pour moi peu sensible aujourd'hui.
Que je crains....

LYBIE.

Je vous laisse éclaircir avec lui.

SCÈNE III.

PHAÉTON, THÉONE.

THÉONE.

Vous passez sans me voir, craignez-vous ma présence?

PHAÉTON.

Je vous aime, Théone, et ce soupçon m'offense.

THÉONE.

Que ma vue aujourd'hui vous cause d'embarras!
Avouez qu'en ces lieux vous ne me cherchiez pas.

PHAÉTON.

Je cherchais la reine ma mère :
Ce soin pourrait-il vous déplaire?
Devez-vous me le reprocher?

THÉONE.

C'est toujours ne me pas chercher.

Je m'aperçois sans cesse
Que quelque soin vous presse,
Et par malheur je m'aperçoi
Que ce soin n'est jamais pour moi.

PHAÉTON.

Une autre amour, à votre espoir fatale,
N'a pas causé mes nouveaux soins :
Je n'aime point ailleurs, les Dieux m'en sont témoins.

THÉONE.

Vous changez, cependant, ma peine est sans égale ;
Peut-être souffrirais-je moins,
Si je pouvais haïr une rivale.

Protée, à qui je dois le jour,
Du plus sombre avenir perce la nuit obscure ;
Il m'a prédit cent fois le tourment que j'endure :
Vous ne me parlez plus ni d'hymen, ni d'amour ;
De tant de vains sermens vous perdez la mémoire.

PHAÉTON.

Non, je vous aimerai toujours.

THÉONE.

Ingrat, le moyen de vous croire ?
Vos regards inquiets démentent vos discours.
Avec trop peu de soin votre froideur se cache :
Le bonheur de ma vie à votre cœur s'attache,
Vous me laissez trop voir qu'il cherche à m'échapper ;
Ah ! du moins, ingrat que vous êtes,
Puisque vous me voulez tromper,
Trompez-moi mieux que vous ne faites.

PHAÉTON.

Je ne sais plus comment pouvoir calmer
Mille frayeurs qui viennent vous surprendre :
Mon cœur vous aime autant qu'il peut aimer,
S'il n'est pas assez tendre,
C'est à l'Amour qu'il s'en faut prendre.

THÉONE.

Quand vous commenciez d'être amant,
Vous me cherchiez avec empressement;
Vous ne me quittiez point sans une peine extrême.
Le souvenir fatal d'un amour si charmant
Ne sert qu'à faire mon tourment;
Vous ne savez que trop, comme il faut que l'on aime;
Ah! deviez-vous m'aimer si tendrement,
Si vous ne vouliez pas m'aimer toujours de même?

PHAÉTON.

La reine tourne ici ses pas.

THÉONE.

Suivez la reine, allez, ne vous contraignez pas.

SCÈNE IV.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

Vous paraissez chagrin, mon fils, ne puis-je apprendre
D'où vient le trouble où je vous voi?

PHAÉTON.

Le roi va faire choix d'un gendre;
L'époux de la princesse un jour doit être roi.
Le superbe Épaphus à cet honneur aspire.
Ah! faudra-t-il le voir maître de cet empire?
Faudra-t-il nous voir sous sa loi?
Quelle honte pour vous! quelle rage pour moi!

Le roi fera tout pour vous plaire....

CLIMÈNE.

Mais quel autre choix doit-il faire?
Le fils de Jupiter est-il à dédaigner?

PHAÉTON.

Quoi! votre fils, le fils du dieu qui nous éclaire
Est-il indigne de régner?

CLIMÈNE.

Votre gloire, mon fils, est mon unique envie,
Après l'amour du dieu dont vous tenez la vie.
Jusqu'à l'hymen d'un roi j'eus peine à m'abaisser;
Mais pour vous mettre au trône, il fallait m'y placer.
Le roi veut vous offrir sa fille et sa couronne.
Je sais que vous aimez Théone,
Et c'est cet amour que je crains.
Profitez du bonheur que je mets en vos mains,
Méritez la grandeur suprême.
Vaincre un amour charmant, est un effort extrême;
Mais qui veut s'élever au-dessus des humains,
Doit être maître de lui-même.

Il ne tiendra qu'à vous de régner en ces lieux.

PHAÉTON.

J'entends mon destin qui m'appelle,
Je brûle de monter dans un rang glorieux:
Si Théone me paraît belle,
La couronne est encor plus charmante à mes yeux.

CLIMÈNE.

J'aime ces sentimens d'une ame noble et fière,
Ils sont dignes du fils du dieu de la lumière.

D'une amoureuse ardeur un grand cœur peut brûler,
C'est un amusement, qu'il faut qu'on lui pardonne;

Mais il faut que l'Amour soit prêt à s'immoler,
Sitôt que la Gloire l'ordonne.

Tout est favorable à mes vœux,
Et cependant ma joie est inquiète.
Mille présages malheureux
Troublent mon cœur d'une atteinte secrète.
C'est ici que Protée amène les troupeaux
Du dieu de l'empire des eaux.
Il se plait sous ce frais ombrage.
L'avenir est pour lui sans ombre et sans nuage:
Je veux sur votre sort le contraindre à parler,
Empêchez qu'en ces lieux on me vienne troubler.

SCÈNE V.

Protée sortant de la mer, conduit les troupeaux de Neptune, et est accompagné d'une troupe de dieux marins.

PROTÉE, SUIVANS DE PROTÉE.

PROTÉE.

Heureux, qui peut voir du rivage
Le terrible océan, par les vents agité!
Heureux, qui dans le port peut plaindre en sûreté
Ceux qui sont dans l'horreur d'un dangereux orage!
Plaignons les malheureux amans,
Évitons leurs cruels tourmens.

Gardons-nous de souffrir que l'amour nous engage
Dans ses trompeurs enchantemens :

Gardons-nous des embarquemens,
Où le repos d'un cœur fait un fatal naufrage.
Plaignons les malheureux amans,
Évitons leurs cruels tourmens.
Prenez soin, sur ces bords, des troupeaux de Neptune:
Je veux fuir du soleil la chaleur importune.
Ici, l'ombre des bois, le murmure des flots,
Tout invite à goûter la douceur du repos.

Protée s'endort dans la grotte, et ses suivans s'écartent sur le rivage, où ils vont prendre soin des troupeaux de Neptune.

SCÈNE VI.

CLIMÈNE, PROTÉE endormi.

CLIMÈNE.

Vous, avec qui le sang me lie,
Triton, secondez mon envie;
Donnez-moi les secours que vous m'avez promis.
Des décrets du destin Protée a connaissance,
Faites lui rompre le silence
Qu'il s'obstine à garder sur le sort de mon fils.

(Climène se retire.)

SCÈNE VII.

TRITON, SUIVANS DE TRITON, PROTÉE.

Triton, sort de la mer accompagné d'une troupe de dieux marins, dont une partie fait un concert d'instrumens, et l'autre partie danse. Ils éveillent Protée, et l'invitent à prendre part à leurs divertissemens. Triton chante au milieu de ses suivans.

TRITON.

Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.
C'est de tous les pasteurs, le pasteur le plus sage :

Paissez, heureux troupeaux
Du dieux des eaux,
Paissez en paix sur ce rivage.
Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.
Chantons sous cet ombrage :
Répondez-nous, charmans oiseaux :
Joignez à nos concerts votre plus doux ramage.
Que Protée avec nous partage
La douceur de nos chants nouveaux.

es suivans de Triton continuent leurs concerts d'instrumens et leurs danses. Triton y joint une chanson qu'il chante, en s'adressant à Protée.

TRITON.

Le plaisir est nécessaire :
La sagesse austère
Peut empêcher d'y courir :

Mais le plus sévère
Ne refuse guère
Le plaisir qui vient s'offrir.

(Les suivans de Triton environnent Protée, en dansant.)

PROTÉE.

Vos jeux ont des appas; je les quitte avec peine:
Mais mon troupeau s'éloigne de ces lieux.

TRITON.

Du sort de Phaéton éclaircissez Climène;
De grâce, contentez son désir curieux.

PROTÉE.

Ne me pressez point d'en trop dire.
Le sort dans l'avenir permet que j'ose lire,
Mais sous un silence discret;
Le sort veut qu'avec soin je garde son secret.

(Protée disparaît, et se transforme successivement en lion, en arbre, en monstre marin, en fontaine, et en flamme; mais sous ces formes différentes, il est suivi et environné par les suivans de Triton.)

TRITON.

C'est un secret qu'il faut qu'on vous arrache.
Vous vous transformez vainement.
Nous vous suivrons avec empressement,
Sous quelque forme qui vous cache.
Non, ne croyez pas nous tromper;
N'espérez pas nous échapper.
Non, de ces changemens l'étonnant artifice
N'aura rien qui nous éblouisse.
Non, ne croyez pas nous tromper;
N'espérez pas nous échapper.

SCÈNE VIII.

TRITON, CLIMÈNE, SUIVANS DE TRITON, PROTÉE.

TRITON.

Il reviendra bientôt dans sa forme ordinaire.
Ma sœur, venez l'entendre, il cède à notre effort :
Il va de votre fils vous déclarer le sort.

(Protée, après plusieurs métamorphoses, reprend enfin sa forme naturelle.)

PROTÉE.

Puisque vous me forcez, il faut ne vous rien taire.

Le sort de Phaéton se découvre à mes yeux.
Dieux ! je frémis ! que vois-je ! ô dieux !
Tremblez pour votre fils, ambitieuse mère.
Où vas-tu, jeune téméraire ?
Tu dois trouver la mort dans la gloire où tu cours.
En vain le dieu qui nous éclaire,
En pâlissant pour toi, se déclare ton père ;
Il doit servir à terminer tes jours.
Tu vas tomber, n'attends plus de secours.
Le ciel fait tonner sa colère.
Tremblez pour votre fils, ambitieuse mère.

TRITON

Quel oracle !

CLIMÈNE.

Quelle terreur

TRITON, ET CLIMÈNE.

Ah ! je me sens saisir d'horreur !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente un endroit du palais du roi d'Égypte, orné et préparé pour une grande cérémonie.

SCÈNE I.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

Protée en a trop dit, je frémis du danger
Qu'il prévoit, et qu'il vous annonce.

PHAÉTON.

A l'hymen de sa fille, il me veut engager;
Son intérêt a dicté sa réponse.

CLIMÈNE.

Je vois que j'ai trop entrepris.

PHAÉTON.

Quoi, ma grandeur n'est pas votre plus chère envie?

CLIMÈNE.

Il vous en coûterait la vie,
Je ne veux point pour vous de grandeur à ce prix.

PHAÉTON.

Protée a-t-il le droit suprême

De donner des arrêts, ou de vie, ou de mort?
Est-ce à lui de régler mon sort?
Un cœur comme le mien fait son destin lui-même.

Croyez-en mon courage, il vous doit rassurer.

CLIMÈNE.

Vous êtes digne de l'empire;
Mais, si vôtre grand cœur me force à l'admirer,
C'est en tremblant que je l'admire.

Vivez, et bornez vos désirs
Aux tranquilles plaisirs
D'une amour mutuelle:
Aimez, contentez-vous
De régner sur un cœur fidèle,
Il n'est point d'empire plus doux.

PHAÉTON.

Vous m'en désavoûriez, si je pouvais vous croire.
Je veux me faire un nom d'éternelle mémoire,
J'ai déjà trop langui dans un honteux repos:
La plus forte amour d'un héros
Doit être l'amour de la gloire.

CLIMÈNE.

Vous êtes menacé du céleste courroux,
Et j'entends la foudre qui gronde.

PHAÉTON.

Élevez votre fils au premier rang du monde,
Laissez tonner les dieux jaloux.

CLIMÈNE.

Une secrète voix, qui dans mon cœur murmure,
Me dit que le trépas au trône vous attend;
Puis-je n'écouter point la voix de la nature?

PHAÉTON.

Le fils du dieu du jour doit être plus content
D'un trépas éclatant,
Que d'une vie obscure.

CLIMÈNE.

J'espère que l'Amour pourra vous arrêter;
Théone vient, je me retire.

PHAÉTON.

Non, non, je ne puis vous quitter
Que vous ne m'assuriez du bonheur où j'aspire.

SCÈNE II.

THÉONE.

Il me fuit, l'inconstant, il m'ôte tout espoir !
O ciel! tant de froideur succède à tant de flamme!
Ah! que n'a-t-il toujours évité de me voir!
Qu'il aurait épargné de tourmens à mon ame!

Sur la foi des sermens, dont il flattait mes vœux,
J'espérais un destin heureux;
Je croyais voir toujours nos cœurs d'intelligence;
Je m'assurais que jamais l'inconstance
Ne briserait de si beaux nœuds :
Ah! qu'il est dangereux
De s'engager, sur la vaine assurance
Des sermens amoureux.
L'infidèle attendait, pour éteindre ses feux,
Qu'il m'en eût fait sentir toute la violence.
Que le charme fatal d'une douce espérance

Expose un cœur crédule à des maux rigoureux!
Ah! qu'il est dangereux
De s'engager, sur la vaine assurance
Des sermens amoureux!

SCÈNE III.

LYBIE, THÉONE.

LYBIE.

Que l'incertitude
Est un rigoureux tourment!
Non, on n'a point, en aimant,
De peine plus rude
Que l'incertitude.
Je sens croître à tout moment
Mon inquiétude.
Que l'incertitude
Est un rigoureux tourment!

THÉONE.

Que ma disgrâce, hélas! n'est-elle encor douteuse!
Vous espérez de voir vos désirs satisfaits:
Vous pouvez être heureuse,
Et je ne le serai jamais.

Dans mes malheurs, que faut-il que j'espère!
J'aime un ingrat qui trahit nos amours:
Et je sens, malgré ma colère,
Que, tout ingrat qu'il est, je l'aimerai toujours.

LYBIE.

Mon sort était digne d'envie,

Avant que par l'amour mon cœur fût tourmenté.

THÉONE.

Nous ne savons le prix de notre liberté,
Qu'après qu'elle nous est ravie.

ENSEMBLE.

Amour, cruel vainqueur,
Ah! pourquoi troublais-tu le repos de ma vie!
Amour, cruel vainqueur,
Ah! pourquoi troublais-tu le repos de mon cœur!

LYBIE.

J'attends le choix du roi.

THÉONE.

Je vais cacher mes larmes.

LYBIE.

Mon cœur est agité de mortelles alarmes:
Le roi déjà peut-être a nommé mon époux.
Vous me laissez?

THÉONE.

Je laisse Épaphus avec vous.

SCÈNE IV.

ÉPAPHUS, LYBIE.

ÉPAPHUS.

Quel malheur!

LYBIE.

Dieux! quelle tristesse!

ÉPAPHUS.

Quel malheur! quel supplice! hélas!

LYBIE.

Que vous alarmez ma tendresse!

ÉPAPHUS.

Je vous perds, charmante princesse;
Quel malheur! quel supplice! hélas!
De perdre un bien si plein d'appas!
C'est en vain que pour moi votre cœur s'intéresse :
Le roi m'a prononcé l'arrêt de mon trépas;
Votre époux est choisi, je ne le serai pas;
Je vous perds, charmante princesse,
Quel malheur! quel supplice! hélas!
De perdre un bien si plein d'appas!

Se peut-il qu'une loi si dure
Ne vous arrache aucun murmure!
Un doux espoir m'a-t-il trompé?
Belle princesse, est-il possible,
Que votre cœur soit insensible
Au coup mortel qui m'a frappé?

LYBIE.

Votre douleur n'a point à craindre
De blesser du devoir les droits trop absolus;
Votre amour malheureux se plaint, sans se contraindre;
Mais l'amour qui se plaint le plus,
N'est pas toujours le plus à plaindre.

ÉPAPHUS.

Divinité, dont j'ai reçu le jour,
Voyez mon désespoir, et vengez mon amour!

Contre un roi si cruel armez votre colère....

LYBIE.

Ah! tout cruel qu'il est, songez qu'il est mon père:
N'attirez point sur lui le céleste courroux.

ÉPAPHUS.

Vous ne demandez point qui sera votre époux?

LYBIE.

Hélas! pour m'accabler, c'est assez de connaître
Que je ne serai point à qui je voudrais être.

ÉPAPHUS.

Phaéton est choisi...

LYBIE.

Trop rigoureuse loi!
Ah! qu'il m'en coûtera de larmes;

ÉPAPHUS.

Que le bien qu'il m'ôte a de charmes?
Il n'en connaîtra pas le prix si bien que moi.

LYBIE.

Funeste choix!

ÉPAPHUS.

Douleur mortelle!

LYBIE.

Jour infortuné!

ÉPAPHUS.

Jour affreux!

ENSEMBLE.

O sort trop malheureux

D'un amour si fidèle !

ÉPAPHUS.

Votre cœur peut-il suivre une loi si cruelle ?

LYBIE.

Mon cœur tremble, soupire, et se sent déchirer ;
Mais il doit obéir, en dût-il expirer.

ENSEMBLE.

Faut-il que le devoir barbare
Pour jamais nous sépare ?

ÉPAPHUS.

Je vous perdrai dans un moment :
L'Amour, le tendre Amour gémira vainement ;
Vous l'abandonnerez.

LYBIE.

Que ne puis-je le suivre !

ÉPAPHUS.

Faut-il que ce que j'aime à mon rival se livre ?

LYBIE.

Plaignez-moi de souffrir un si cruel tourment.

ÉPAPHUS.

Vous vivrez pour un autre amant,
Et sans vous je ne saurais vivre.

ENSEMBLE.

Que mon sort serait doux
Si je vivais pour vous !

(Épaphus se retire.)

SCÈNE V.

LYBIE, MÉROPS, CLIMÈNE, PHAÉTON, un ROI ÉTHIOPIEN, un ROI INDIEN, troupe d'ÉGYPTIENS et d'ÉGYPTIENNES, troupe d'ÉTHIOPIENS et d'ÉTHIOPIENNES troupe d'INDIENS et d'INDIENNES.

MÉROPS.

Rois, qui pour souverain devez me reconnaître :
Et vous, peuples divers, dont les dieux m'ont fait maître,
Soyez attentifs à ma voix.
Dans ma vieillesse languissante,
Le sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante,
Je ne puis sans secours en soutenir le poids.

Pour le fils du Soleil mon choix se détermine :
C'est Phaéton que je destine
A tenir, après moi, l'Égypte sous ses lois.
J'accorde à ce héros ma fille qu'il demande.

Que de tous côtés on entende
Le nom de Phaéton retentir mille fois.
Est-il pour nous une gloire plus grande ?
Le sang des Dieux s'unit au sang des rois.

(Mérops, Climène, Phaéton et Lybie se placent sur un trône, et les peuples témoignent leur joie par des danses, auxquelles ils mêlent des acclamations, en faveur de Phaéton.)

LE CHŒUR.

Que de tous côtés on entende
Le nom de Phaéton retentir mille fois.
Est-il pour nous une gloire plus grande ?
Le sang des Dieux s'unit au sang des rois.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change, et représente le temple d'Isis.

SCÈNE I.

THÉONE, PHAÉTON, SUIVANS DE PHAÉTON.

THÉONE.

Ah ! Phaéton, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour une autre que moi ?
Ah ! Phaéton, est-il possible
Que vous m'ayez manqué de foi ?

Tout m'annonce un malheur, dont je frémis d'effroi :
Si vous me trahissez, ma mort est infaillible :
Nous devions vivre heureux sous une même loi ;
Avec ce que l'on aime un sort doux et paisible
Vaut bien le sort du plus grand roi.

Ah ! Phaéton, est-il possible
Que vous soyez sensible
Pour une autre que moi ?
Ah ! Phaéton, est-il possible
Que vous m'ayez manqué de foi !

PHAÉTON.

Pour régir l'univers, les destins m'ont fait naître :
Si l'Amour m'en rendait le maître,
Que mon bonheur serait charmant !
Pour être heureux parfaitement,
Ce serait avec vous que je le voudrais être.

THÉONE.

L'hymen de la princesse a pour vous des appas,
Vous l'aimez, votre cœur m'oublie.

PHAÉTON.

Non, la seule grandeur avec elle me lie,
Et l'amour ne s'en mêle pas.

THÉONE.

Quoi ! malgré ma douleur mortelle,
Au mépris de mes pleurs, votre cœur infidèle
Rompt des nœuds qui devaient à jamais nous unir ?
La couronne vous parût-elle
Cent fois encor plus belle,
Quel bien peut être doux, quand il faut l'obtenir
Par une trahison cruelle ?

PHAÉTON.

Aux lois de mon destin j'ai regret d'obéir.
Je suis touché de votre peine.

THÉONE.

Hélas ! vous me plaignez, et vous m'allez trahir !
Vous m'offrez une pitié vaine.

PHAÉTON.

Punissez-moi par votre haine.

THÉONE.

Ai-je un cœur fait pour vous haïr ?

PHAÉTON.

Je suis indigne de vous plaire ;
Je mérite votre colère,
Je ne mérite pas les pleurs que vous versez.

THÉONE.

Perfide, il est donc vrai que vous me trahissez ?

Témoin de ma constance
Et de son changement :
Ciel, qui vois la cruelle offense
Que me fait ce parjure amant,
O ciel ! j'implore ta vengeance.
Que la foi méprisée arme les justes Dieux !
Que l'amour soit vengé ! qu'il allume la foudre !
Que ce superbe ambitieux
Tombe avec sa grandeur, et soit réduit en poudre !...
Que dis-je, malheureuse ! hélas !
Ce perfide m'est cher encore,
Et je mourrais de son trépas ;
Justice du ciel que j'implore,
Dieux vengeurs, ne m'exaucez pas.

Vous voyez ma faiblesse extrême,
Ingrat, vous triomphez de mon juste courroux.
Non, si je me venge de vous,
Ce ne sera que sur moi-même.

SCÈNE II.

PHAÉTON, suivans de PHAÉTON.

PHAÉTON.

SUIVEZ-LA, ma présence irrite ses douleurs.

Je plains ses malheurs,
Je m'attendris par ses larmes;
Ah! que deux beaux yeux en pleurs,
Ont de puissans charmes!

Je n'avais jamais vu l'éclat du sort des rois,
Quand je m'engageai sous ses lois:
Rien n'était, à mes yeux, si beau qu'un amour tendre:
La grandeur m'appelle aujourd'hui,
L'amour me parle en vain, je ne puis plus l'entendre,
La fière ambition parle plus haut que lui.

L'Égypte adore Isis; la coutume m'engage
A rendre un solennel hommage
A son divin pouvoir;
Acquittons-nous de ce devoir.

SCÈNE III.

ÉPAPHUS, PHAÉTON, SUIVANS de PHAÉTON.

ÉPAPHUS.

Songez-vous qu'Isis est ma mère?
Jusqu'au temple où l'on la révère,
Venez-vous insulter à son fils malheureux?

PHAÉTON.

Par nos offrandes, par nos vœux,
Nous allons calmer sa colère.

ÉPAPHUS.

Vous m'ôtez un bien qui m'est dû;
Croyez-vous qu'à vos vœux le juste ciel réponde?

PHAÉTON.

Peut-il à mes désirs avoir mieux répondu?
Je deviens le maître du monde.

Quel sort est plus beau que le mien?
Est-il une gloire plus grande?
Non, que les Dieux ne m'ôtent rien,
C'est tout ce que je leur demande.

ÉPAPHUS.

Votre orgueil pourrait s'abuser;
Un rival tel que moi n'est pas à mépriser.

PHAÉTON.

Tout suit mes désirs, tout me cède,
Que peut votre vain désespoir?
Il ne sert qu'à me faire voir

Le prix du bien que je possède ;
Plus mon rival est jaloux,
Et plus mon bonheur est doux.

ÉPAPHUS.

Craignez le dieu, dont je tiens la naissance ;
Craignez son foudroyant courroux.

PHAÉTON.

Je me flatte de l'espérance,
Que tous les dieux ne seront pas pour vous.

Mon père est le dieu favorable,
Qui répand le jour en tous lieux :
Tout s'anime par lui, sans lui, rien n'est aimable ;
Sans son divin éclat, une nuit effroyable
Couvrirait à jamais nos yeux.
Non, rien n'est comparable
Au destin glorieux
Du plus brillant des Dieux.

ÉPAPHUS.

Mon père est le dieu redoutable
Qui régit la terre et les cieux :
Il peut, quand il lui plaît, d'un coup inévitable,
Renverser les audacieux.
Non, rien n'est comparable,
Au destin glorieux
Du plus puissant des Dieux.

ENSEMBLE.

Non, rien n'est comparable
Au destin glorieux
PHA. / ÉPAPH. } Du plus { brillant / puissant } des Dieux.

ÉPAPHUS.

Jupiter pour son fils m'a daigné reconnaître :
On peut douter encor qu'un dieu vous ait fait naître.

PHAÉTON.

C'est le Soleil, vous le savez.

ÉPAPHUS.

Climène nous le dit, est-ce assez pour le croire?

PHAÉTON.

Osez-vous attaquer ma gloire?

ÉPAPHUS.

Défendez-la, si vous pouvez.

PHAÉTON.

Vos yeux sont fermés par l'envie.
Malgré vous, ils seront ouverts :
J'espère que le dieu qui m'a donné la vie
M'avoûra pour son fils aux yeux de l'univers.

SCÈNE IV.

PHAÉTON, ÉPAPHUS, MÉROPS, CLIMÈNE, LYBIE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de PEUPLES différens, troupes de jeunes ÉGYPTIENS, et de jeunes ÉGYPTIENNES, qu'on a pris soin de choisir et de parer magnifiquement, pour porter de riches offrandes, troupe de PRÊTRESSES de la déesse ISIS.

(Les jeunes Égyptiens, et les jeunes Égyptiennes qui portent les offrandes, approchent du temple d'Isis en dansant.)

MÉROPS.

O vous, pour qui l'Amour, du plus beau de ses nœuds,

Sut enchaîner le dieu qui lance le tonnerre :
Isis, aimez toujours ce séjour bienheureux.
Le ciel y fit cesser votre sort rigoureux,
Lorsque Junon partout, vous déclarait la guerre.
Approuvez nos desseins, favorisez nos vœux :
Étendez cet empire aux deux bouts de la terre.

MÉROPS ET CLIMÈNE.

Nous révérons
Votre puissance;
Nous implorons
Votre assistance :
Isis, nous espérons en vous,
Isis, exaucez-nous.

LE CHŒUR DES PEUPLES.

Nous révérons
Votre puissance;
Nous implorons
Votre assistance :
Isis, nous espérons en vous,
Isis, exaucez-nous.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Recevez, ô grande déesse,
Les vœux qu'on vous adresse.

LE CHŒUR DES PEUPLES.

Nous révérons
Votre puissance;
Nous implorons
Votre assistance :
Isis, nous espérons en vous,

Isis, exaucez-nous.

LE CHŒUR DES PRÊTRESSES.

Recevez, ô grande déesse,
Les vœux qu'on vous adresse.

LE CHŒUR DES PEUPLES.

Nous révérons
Votre puissance;
Nous implorons
Votre assistance ;
Isis, nous espérons en vous,
Isis, exaucez-nous.

ÉPAPHUS.

Vous qui servez Isis, avez-vous la faiblesse
D'être éblouis de la richesse
Des offrandes qu'on vous fait voir?
Et vous, Divinité, dont je tiens la naissance,
Consentez-vous à recevoir
Des dons de la main qui m'offense ?

(On entend du bruit dans le temple, et l'on en voit les portes se fermer d'elles-mêmes.)

MÉROPS.

Dieux! le temple se ferme!

PHAÉTON.

Allons, il faut l'ouvrir.
Les Dieux veulent souvent qu'on ose les contraindre
A recevoir les vœux que l'on doit leur offrir.

CLIMÈNE.

Ah! mon fils, arrêtez.

PHAÉTON.

Suivez-moi, sans rien craindre.

ÉPAPHUS.

Vengez-vous, ô! puissante Isis,
Vengez-vous, vengez votre fils.

SCÈNE V.

Les portes du temple s'ouvrent, et ce lieu qui avait paru magnifique, n'est plus qu'un gouffre effroyable qui vomit des flammes, et d'où sortent des furies et des fantômes terribles, qui renversent et brisent les offrandes, et qui menacent et écartent l'assemblée. Phaéton s'obstine à demeurer, et Climène ne peut quitter son fils.

SCÈNE VI.

CLIMÈNE, PHAÉTON.

CLIMÈNE.

Le ciel trouble votre bonheur;
Un péril mortel vous menace.

PHAÉTON.

L'envie ose attaquer ma gloire et votre honneur,
C'est l'unique péril dont mon cœur s'embarrasse.
Partagez un affront dont le seul souvenir
Me fait rougir de honte et frémir de colère;
Épaphus ose soutenir
Que le Soleil n'est pas mon père.

CLIMÈNE.

O Dieux!

PHAÉTON.

C'est de vous que j'attends
Des témoignages éclatans
De la grandeur de ma naissance.
Je sens qu'elle est divine, et j'ai dû m'en vanter;
Mais c'est peu que mon cœur m'en donne l'assurance;
Il faut forcer l'envie à n'en pouvoir douter
Prenez-en soin, au nom du tendre amour de mère,
Qui s'est, en ma faveur, signalé tant de fois;
Au nom de ce qui peut vous plaire;
Au nom du dieu qui nous éclaire,
De ce dieu, que l'Amour sut ranger sous vos lois.

CLIMÈNE.

Mon fils, n'en doutez point, vous confondrez l'envie;
C'est du père du jour que vous tenez la vie,
Vous pouvez vous vanter d'un sort si glorieux.
Vous êtes son fils, je le jure,
Par ce dieu qui nous voit, qui nous entend des cieux,
Et par la splendeur vive et pure
Dont il sait obscurcir l'éclat des plus grands dieux.
Si je soutiens une imposture,
Puisse-t-il, pour jamais, refuser à mes yeux
La lumière qu'il donne à toute la nature.

(Des Vents sortent d'un nuage, et viennent prendre Phaéton, pour le conduire au palais du Soleil.)

Ce dieu semble approuver le serment que je fais :
Il y joindra son témoignage.
C'est lui qui fait sortir ces Vents de ce nuage,
Pour vous conduire à son palais.

PHAÉTON.

Ma gloire éclatera de l'un à l'autre pôle;

L'envieux Épaphus se verra démentir,
Je ne puis assez tôt partir.

CLIMÈNE.

Allez, mon fils, allez.

PHAÉTON.

Je vole.

(Les Vents enlèvent Phaéton et le conduisent au palais du Soleil.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre change et représente le palais du Soleil.

SCÈNE I.

LE SOLEIL, LES HEURES DU JOUR, LE PRINTEMS, L'ÉTÉ, L'AUTOMNE, L'HIVER, SUITE DES QUATRE SAISONS.

LE CHŒUR DES HEURES.

Sans le dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire.
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

UNE DES HEURES.

O dieu de la clarté, vous réglez la mesure
Des jours, des saisons et des ans :
C'est vous qui produisez, dans les fertiles champs,
Les fruits, les fleurs et la verdure :
Et toute la nature
N'est riche que de vos présens.

LES CHŒURS.

Sans le dieu qui nous éclaire
Tout languit, rien ne peut plaire ;
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

L'AUTOMNE.

C'est par vous, ô Soleil, que le ciel s'illumine;
Et, sans votre splendeur divine,
La terre n'aurait point de climats fortunés.
La nuit, l'horreur et l'épouvante,
S'emparent du séjour que vous abandonnez:
Tout brille, tout rit, tout enchante
Dans les lieux où vous revenez.

LES CHŒURS.

Sans le Dieu qui nous éclaire,
Tout languit, rien ne peut plaire;
Chantons, ne cessons jamais
De publier ses bienfaits.

LE SOLEIL.

Redoublez la réjouissance
Que vous me faites voir.
Phaéton vient ici, c'est mon fils qui s'avance;
Prenez soin de le recevoir.

SCÈNE II.

LE SOLEIL, PHAÉTON, LES HEURES DU JOUR, LES QUATRE SAISONS, SUITE DES QUATRE SAISONS.

Le printems et sa suite dansent, et les autres saisons chantent avec les heures, pour témoigner qu'ils se réjouissent de l'arrivée du fils du Soleil, dans le palais de son père.

UNE DES HEURES, ET LES CHŒURS qui lui répondent.

Dans ce palais,
Bravez l'envie,

Dans ce palais
Vivez en paix.
Soyez content, tout vous y convie;
Goûtez toujours les biens les plus parfaits,
L'honneur qui suit une illustre vie,
Est un bonheur qui ne finit jamais.

Ne tardez pas,
La gloire est belle;
Ne tardez pas,
Suivez ses pas.
Vous la cherchez, et sa voix vous appelle,
Vous êtes fait, pour aimer ses appas;
L'amour constant que l'on a pour elle,
Porte un grand nom au-delà du trépas.

LES CHŒURS.

Dans cette demeure charmante,
Venez jouir d'une gloire éclatante;
Jeune héros, tout répond à vos vœux,
Venez jouir d'un sort heureux.

LE SOLEIL.

Approchez, Phaéton, que rien ne vous étonne;
J'adoucis, en ces lieux, l'éclat qui m'environne.
Vous soupirez! mon fils, qui peut vous inspirer
Tant de trouble et tant de tristesse?
Le sang, qui pour vous m'intéresse,
Vous permet de tout espérer.

PHAÉTON.

Ame de l'univers, source vive et féconde
De tous les biens du monde,
Père du jour, s'il m'est permis
D'oser vous appeler mon père,

Ne me refusez pas le secours que j'espère
Contre mes jaloux ennemis.
Le reproche honteux d'une naissance obscure
M'a fait une cruelle injure ;
Au nom de l'amour paternel,
Imposez à l'envie un silence éternel.

LE SOLEIL.

L'envie accuse à tort Climène.
Vous n'êtes point trompé, j'approuverai sans peine
Le grand nom que vous avez pris ;
Ma tendresse pour vous ne craint pas de paraître ;
Phaéton, vous êtes mon fils,
Et vous êtes digne de l'être.
Quel gage voulez-vous du sang qui vous fit naître ?
Quoi que vous puissiez demander,
Je promets de vous l'accorder.

C'est toi que j'en atteste,
Fleuve noir et funeste,
Que l'éternelle nuit doit cacher à mes yeux ;
J'en jure par l'horreur de tes eaux effroyables,
Styx, ô Styx ! dont le nom attesté par les dieux
Rend leurs sermens inviolables.

Tous mes trésors vous sont ouverts,
Tout est permis à votre noble audace.

PHAÉTON.

Sur votre char, en votre place,
Permettez-moi d'éclairer l'univers.

LE SOLEIL.

Ah ! mon fils, qu'osez-vous prétendre ?

PHAÉTON.

Si je suis votre fils, puis-je trop entreprendre ?

LE SOLEIL.

Malgré mon sang, la loi du sort
Vous assujétit à la mort.
Vos désirs vont plus loin que la puissance humaine,
C'est trop pour un mortel de tenter un effort
Où les forces d'un dieu ne suffisent qu'à peine.

PHAÉTON.

La mort ne m'étonne pas
Quand elle me paraît belle ;
Je suis content du trépas,
S'il rend ma gloire immortelle.

LE SOLEIL.

J'ai fait un indiscret serment.
Voyez mon triste cœur saisi d'étonnement ;
De l'amour paternel faut-il un autre gage ?
Hélas ! ma crainte en dit assez,
Un dieu tremble pour vous, mon fils, reconnaissez
Votre père à ce témoignage.

PHAÉTON.

Je dois, par un courage incapable d'effroi,
Mériter les frayeurs que vous avez pour moi.

LE SOLEIL.

Déjà la nuit descend, et fait place à l'aurore,
Il faut bientôt faire briller mes feux.
Abandonnez un dessein dangereux,
Évitez votre perte, il en est tems encore.

PHAÉTON.

Mon destin sera beau, dussé-je y succomber.

Quelle gloire si je l'achève !
Il est beau qu'un mortel jusques aux cieux s'élève,
Il est beau même d'en tomber.

LE SOLEIL.

Puisque je l'ai juré, je dois vous satisfaire.
Fortune, s'il se peut, prends soin d'un téméraire ;
Mon fils veut se perdre aujourd'hui,
Conserve ses jours malgré lui.

LES CHŒURS.

Allez répandre la lumière.
Puisse un heureux destin
Vous conduire à la fin
De votre brillante carrière !
Allez répandre la lumière.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change et représente une campagne agréable; la nuit se dissipe insensiblement, et cède au jour qui commence à paraître; Phaéton, assis sur le char du Soleil, s'élève sur l'horizon.

SCÈNE I.

CLIMÈNE, et un des deux ROIS tributaires de Mérops.

CLIMÈNE.

Assemblez-vous, habitans de ces lieux,
Le sommeil qui ferme vos yeux
Vous retient trop long-tems dans une paix profonde:
Mon fils fait voir qu'il est du sang des dieux.
Sur le char de son père, il brille dans les cieux.
Que votre zèle me seconde.
Célébrez avec moi son destin glorieux.
Que l'on chante, que tout réponde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

TOUS DEUX.

C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde:

C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

(Climène transportée de joie, court de tous côtés publier la gloire de son fils; les peuples d'Égypte qui entendent sa voix, s'empressent de la suivre.)

SCÈNE II.

ÉPAPHUS, TROUPE DE PEUPLES qui suivent CLIMÈNE.

ÉPAPHUS.

Dieu, qui vous déclarez mon père,
Maître des dieux, c'est en vous que j'espère!
M'abandonnerez-vous au désespoir fatal
De voir triompher mon rival?
On suit les transports de sa mère;
On me méprise, on le revère:
Tout sert à son bonheur, tout irrite mon mal.
Il obtient ce qui m'a su plaire,
Il monte au ciel, il nous éclaire,
Il me voit accablé d'un tourment sans égal;
Dieu, qui vous déclarez mon père,
Maître des dieux, c'est en vous que j'espère!
M'abandonnerez-vous au désespoir fatal
De voir triompher mon rival?

SCÈNE III.

ÉPAPHUS, LYBIE.

LYBIE.

O rigoureux martyre
De n'oser découvrir de mortelles douleurs !
Mon destin paraît beau, tout le monde l'admire,
Cependant, je soupire,
Je pleure mes malheurs :
Du sévère devoir le tyrannique empire
Me contraint à cacher mes soupirs et mes pleurs.
O rigoureux martyre
De n'oser découvrir de mortelles douleurs !
(Apercevant Épaphus.)
Dieux ! Épaphus !...

ÉPAPHUS.

Belle princesse....

LYBIE.

N'augmentez pas le désordre où je suis.

ÉPAPHUS.

Vous me fuyez ?

LYBIE.

Quelle faiblesse !
Je le devrais, mais je ne puis.
Hélas ! en nous voyant, nous redoublons nos peines.

ÉPAPHUS.

Que, dans mes maux, il m'est doux de vous voir !

LYBIE.

Je suis à Phaéton par des lois souveraines.

ÉPAPHUS.

Vous n'êtes pas encore en son pouvoir.
Mon père est souverain du ciel et de la terre,
Espérons au secours qu'il peut nous réserver :
Plus mon rival s'empresse à s'élever,
Plus son orgueil l'approche du tonnerre.

LYBIE.

Je n'ose plus songer qu'à suivre mon devoir,
L'espérance nous est ravie.

ÉPAPHUS.

Ah ! si vous m'ôtez tout espoir,
Vous m'ôterez la vie.
J'ose attendre du sort quelque heureux changement,
L'amour doit espérer jusqu'au dernier moment.

LYBIE.

Notre disgrâce est certaine,
Vous espérez vainement.

ÉPAPHUS.

L'espérance la plus vaine
Flatte un malheureux amant.

ENSEMBLE.

Hélas ! une chaîne si belle
Devait être éternelle :
Hélas ! de si tendres amours
Devaient durer toujours.

SCÈNE IV.

MÉROPS, CLIMÈNE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS et de bergères ÉGYPTIENNES.

Mérops et Climène invitent leur suite à se réjouir de la gloire du héros qui doit être un jour roi d'Égypte. Les pasteurs égyptiens et les bergères égyptiennes dansent, et les autres peuples chantent.

MÉROPS ET CLIMÈNE.

Que l'on chante, que tout réponde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

LE CHŒUR.

Que l'on chante, que tout réponde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

MÉROPS ET CLIMÈNE.

Jamais le céleste flambeau
Ne sortit si brillant de l'onde :
C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

LE CHŒUR.

Que l'on chante, que tout réponde;

C'est un soleil nouveau,
Qui donne la lumière au monde;
C'est un soleil nouveau,
Qui donne un jour si beau.

(Les pasteurs égyptiens et les bergères égyptiennes témoignent leur joie en dansant, et une de ces bergères chante.)

UNE BERGÈRE.

Ce beau jour ne permet qu'à l'Aurore
De s'occuper à répandre des pleurs.
Que d'éclat! que de vives couleurs!
Mille fleurs vont éclore;
Tout charme nos cœurs;
Il naîtra plus encore
D'Amours que de fleurs.

L'Amour me plaît, je consens qu'il m'enchante,
Lorsqu'il suivra les ris et les jeux;
Mais s'il me tourmente,
Je romprai ses nœuds.

Un amant qui toujours soupire
Doit alarmer;
Ce n'est que pour rire,
Qu'on doit former
Le dessein d'aimer.

Jeunes cœurs qui cherchez à vous rendre,
N'aimez pas tant:
Un amour trop tendre
N'est jamais content.

Puisqu'il faut qu'une chaîne nous lie,

Ne faut-il pas choisir un nœud charmant?
Moquons-nous de souffrir constamment;
On doit rendre la vie
Plus douce en aimant,
Ce n'est qu'une folie,
D'aimer son tourment.

L'Amour plait, je consens qu'il m'enchante
Lorsqu'il suivra les ris et les jeux;
Mais s'il me tourmente
Je romprai ses nœuds.

Un amant qui toujours soupire
Doit alarmer:
Ce n'est que pour rire,
Qu'on doit former
Le dessein d'aimer.

Jeunes cœurs qui cherchez à vous rendre,
N'aimez pas tant:
Un amour trop tendre
N'est jamais content.

SCÈNE V.

THÉONE, MÉROPS, CLIMÈNE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS, et de bergères EGYPTIENNES.

THÉONE.

Changez ces doux concerts en des plaintes funèbres.

L'instant fatal arrive où d'épaisses ténèbres
Couvriront pour jamais le soleil qui nous luit;
Phaéton va tomber dans l'éternelle nuit.
Mon père m'en assure, et la pitié rappelle
Un trop fidèle amour pour un amant sans foi :
Hélas! je ne vois plus sa trahison cruelle,
Son funeste péril est tout ce que je voi.

CLIMÈNE.

Une effroyable flamme
Se répand dans les airs.

THÉONE.

Que la crainte trouble mon ame!
Phaéton, tu te perds;
Tu vas embrâser l'univers.

LE CHŒUR.

Dieux! quel feu vient partout s'étendre!
Dieux! tout va se réduire en cendre!
Quelle ardeur pénètre en tous lieux!
Où fuirons-nous! ô justes Dieux!

SCÈNE VI.

LA DÉESSE DE LA TERRE, THÉONE, MÉROPS, CLIMÈNE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS et de bergères ÉGYPTIENNES.

LA DÉESSE DE LA TERRE.

C'EST votre secours que j'implore,

Jupiter, sauvez-moi du feu qui me dévore.
Ai-je pu mériter un si cruel tourment?
Ah! s'il faut qu'un embrâsement
A la fin me réduise en poudre,
Que je ne brûle au moins que du feu de la foudre!
Grand Dieu! ne me refusez pas
La gloire de périr d'un coup de votre bras.
Roi des Dieux, armez-vous, il n'est plus tems d'attendre:
Tout l'empire qui suit vos lois,
Bientôt ne sera plus qu'un vain monceau de cendre.
Les fleuves vont tarir; les villes et les bois,
Les monts les plus glacés, tout s'embrâse à la fois,
Les cieux ne peuvent s'en défendre....
Ah! je sens suffoquer ma voix,
Avec peine je respire,
Au milieu de tant de feux.
Il faut que je me retire
Dans mes antres les plus creux.

SCÈNE VII.

PHAÉTON, MÉROPS, CLIMÈNE, LYBIE, THÉONE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS et de bergères ÉGYPTIENNES.

Phaéton paraît en désordre sur le char du Soleil, qu'il ne peut plus conduire.

LE CHŒUR.

O Dieu, qui lancez le tonnerre,
Hâtez-vous de sauver la terre:

Nous brûlons, nous allons périr;
Venez, ô Jupiter, venez nous secourir.

SCÈNE VIII.

JUPITER, PHAÉTON, MÉROPS, CLIMÈNE, LYBIE, THÉONE, les deux ROIS tributaires de MÉROPS, troupes de divers peuples, troupes de pasteurs ÉGYPTIENS et des bergères ÉGYPTIENNES

JUPITER.

Au bien de l'univers ta perte est nécessaire,
Sers d'exemple aux audacieux :
Tombe avec ton orgueil, expire, téméraire;
Laisse en paix la terre et les cieux.

(Jupiter foudroie Phaéton et l'anéantit.)

CLIMÈNE ET THÉONE.

O sort fatal!

MÉROPS, LYBIE ET LE CHŒUR.

O chute affreuse!
O témérité malheureuse!

FIN DE PHAÉTON.

AMADIS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR QUINAULT,

Représentée, pour la première fois, en 1684, et remise en 1771, avec la musique de Laborde.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

ALQUIF, célèbre enchanteur, époux d'URGANDE.
URGANDE, célèbre enchanteresse, épouse D'ALQUIF.
Suivans D'ALQUIF.
Suivantes D'URGANDE.
Troupe d'Amours et de Jeux.

PROLOGUE.

Le théâtre représente les lieux qu'Alquif et Urgande ont choisis pour y demeurer enchantés et assoupis avec leur suite. Un éclair et un coup de tonnerre commencent à dissiper l'assoupissement d'Alquif, d'Urgande, et de leur suite.

ALQUIF et URGANDE, ensemble, sous un riche pavillon.

Ah! j'entends un bruit qui nous presse
De nous rassembler tous :
Le charme cesse ;
Éveillons-nous.

(Les suivans d'Alquif et les suivantes d'Urgande s'éveillent et répètent les deux derniers vers.)

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

Esprits empressés à nous plaire,
Vous qui veillez ici pour notre sûreté,
Votre soin n'est plus nécessaire ;
Vous pouvez désormais partir en liberté.

Que le ciel annonce à la terre
La fin de cet enchantement :
Brillans éclairs, bruyant tonnerre,
Marquez avec éclat ce bienheureux moment.

(Le chœur répète les quatre derniers vers.)

(Les statues qui soutiennent le pavillon l'emportent en volant au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs. Les suivans d'Alquif et les suivantes d'Urgande se réjouissent de n'être plus enchantés, et une partie d'entre eux en témoigne sa joie en dansant.)

UNE DES SUIVANTES D'URGANDE.

Les Plaisirs nous suivront désormais;
Nous allons voir nos désirs satisfaits.
Vivons sans alarmes;
Vivons tous en paix.
Revenez, reprenez tous vos charmes;
Jeux innocens, revenez pour jamais.
Il est tems que l'Aurore vermeille
Cède au Soleil qui marche sur ses pas:
Tout brille ici-bas.
Il est tems que chacun se réveille;
L'Amour ne dort pas;
Tout sent ses appas.
L'aimable Zéphire
Pour Flore soupire:
Dans un si beau jour
Tout parle d'amour.

URGANDE.

Lorsqu'Amadis périt, une douleur profonde
Nous fit retirer dans ces lieux.
Un charme assoupissant devait fermer nos yeux
Jusqu'au tems fortuné que le destin du monde
Dépendrait d'un héros encor plus glorieux.

ALQUIF.

Ce héros triomphant veut que tout soit tranquille;
En vain mille envieux s'arment de toutes parts;
D'un mot, d'un seul de ses regards;
Il sait rendre, à son gré, leur fureur inutile.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

C'est à lui d'enseigner
Aux maîtres de la terre
Le grand art de la guerre :
C'est à lui d'enseigner
Le grand art de régner.

URGANDE.

Retirons Amadis de la nuit éternelle :
Le ciel nous le permet ; un sort nouveau l'appelle
Où son sang régnait autrefois.

ALQUIF.

Nous ne saurions choisir de demeure plus belle.
Allons être témoin de la gloire immortelle
D'un roi, l'étonnement des rois,
Et des plus grands héros le plus parfait modèle.

URGANDE ET ALQUIF, ensemble.

Tout l'univers admire ses exploits ;
Allons vivre heureux sous ses lois.

(Le chœur répète les deux derniers vers.)
(On danse.)

UNE DES SUIVANTES D'URGANDE ET LE CHŒUR ensemble.

Suivons l'Amour, c'est lui qui nous mène ;
Tout doit sentir son aimable ardeur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.
Malgré nos soins, l'Amour nous enchaîne ;
On ne peut fuir ce charmant vainqueur.
Un peu d'amour nous fait moins de peine
Que l'embarras de garder notre cœur.

ALQUIF ET URGANDE, ensemble.

Volez, tendres Amours, Amadis va revivre ;
Son grand cœur est fait pour vous suivre.
Volez, volez, aimables Jeux ;
Conduisez Amadis en des climats heureux.

(Le chœur répète les deux derniers vers.)
(Les Amours et les Jeux paraissent, et s'envolent pour précéder les pas d'Amadis.)

FIN DU PROLOGUE.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

AMADIS, fils du roi Périon de Gaule.
ORIANE, fille de Lisnart, roi de la Grande-Bretagne.
FLORESTAN, fils naturel du roi Périon de Gaule.
CORISANDE, souveraine de Gravesande.
Troupe de chevaliers, combattans dans les jeux à l'honneur d'Oriane.
ARCALAUS, chevalier enchanteur, frère d'Arcabonne et d'Ardan Canile.
ARCABONNE, enchanteresse, sœur d'Arcalaüs et d'Ardan Canile.
Troupe de suivans et de suivantes d'Arcalaüs.
Troupe de démons, sous la figure de monstres terribles, de nymphes agréables, de bergers et de bergères.
Troupe de captifs.
Troupe de captives.
Troupe de geôliers.
Démons volans, qui conduisent Arcabonne.
L'ombre d'Ardan Canile.
Urgande, célèbre enchanteresse, amie d'Amadis.
Troupe de suivantes d'Urgande.
Troupe de démons infernaux.
Troupe de démons de l'air.
Troupe de héros et d'héroïnes, enchantés dans la chambre défendue du palais d'Apollidon.

AMADIS,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais du roi Lisnart, père d'Oriane.

SCÈNE I.

AMADIS, FLORESTAN.

FLORESTAN.

Je reviens dans ces lieux pour y voir ce que j'aime;
Chaque moment est cher pour moi;
Mais au sang qui nous joint je sens ce que je doi;
Je ne puis vous laisser, sans une peine extrême,
Dans la douleur où je vous voi.
Le grand cœur d'Amadis doit être inébranlable;
Quel malheur peut troubler un héros indomptable,
Vainqueur des fiers tyrans et des monstres affreux?

AMADIS.

J'aime, hélas! c'est assez pour être malheureux.

FLORESTAN.

Sans cesse vous volez de victoire en victoire;

Votre grand nom s'étend aussi loin que le jour.
Si vous vous plaignez de l'amour,
Consolez-vous avec la gloire.

AMADIS.

Ah! que l'amour paraît charmant!
Mais, hélas! il n'est point de plus cruel tourment.
Que je trouvais d'appas dans ma naissante flamme!
Que j'aimais à former un tendre engagement!
Ah! je paîrai bien chèrement
Les trompeuses douceurs qui séduisaient mon ame.
Ah! que l'amour paraît charmant!
Mais, hélas! il n'est point de plus cruel tourment.
J'ai choisi la gloire pour guide;
J'ai prétendu marcher sur les traces d'Alcide:
Heureux, si j'avais évité
Le charme trop fatal dont il fut enchanté!
Son cœur n'eut que trop de tendresse,
Je suis tombé dans son malheur;
J'ai mal imité sa valeur,
J'imite trop bien sa faiblesse.
J'aime Oriane, hélas! je l'aime sans espoir.

FLORESTAN.

Elle dépend d'un père, elle suit son devoir.

AMADIS.

Oriane m'aimait, je l'aimais sans alarmes.

FLORESTAN.

Que vous peut-elle offrir que d'inutiles larmes?
L'empereur des Romains sur son trône l'attend.

AMADIS.

Je pourrais l'obtenir par la force des armes,
Si son amour était constant;

Et je croyais son cœur à l'épreuve des charmes
Du trône le plus éclatant.
Fut-il jamais amant plus fidèle et plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?
La beauté dont je suis la loi
Me bannit pour jamais sans me vouloir entendre:
Hélas! est-ce le prix que je devais attendre
De mon amour et de ma foi?
Fut-il jamais amant plus fidèle et plus tendre?
Fut-il jamais amant plus malheureux que moi?

FLORESTAN.

Quand on est aimé comme on aime,
C'est une trahison que de se dégager;
Mais c'est une faiblesse extrême
D'aimer une inconstante et de ne pas changer.
Vous serez plus heureux dans une amour nouvelle.

AMADIS.

Oriane, ingrate et cruelle,
M'accable de mortels ennuis;
Mais j'ai juré de conserver pour elle
Une amour éternelle,
Tout infortuné que je suis,
J'aime mieux être encor malheureux qu'infidèle.
C'est trop vous arrêter; allez, suivez l'amour.
Corisande en ces lieux attend votre retour.

FLORESTAN.

Vous puis-je abandonner à votre inquiétude?

AMADIS.

Un amour malheureux cherche la solitude.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CORISANDE, FLORESTAN.

CORISANDE.

[illegible]

FLORESTAN.

[illegible]

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

[illegible]

FLORESTAN.

[illegible]

CORISANDE.

[illegible]

FLORESTAN.

[illegible]

Qui vous porte à chercher les périls de la guerre?
Que ne vous puis-je offrir l'empire de la terre
Avec l'empire de mon cœur?

FLORESTAN.

Trop heureux que l'Amour avec moi vous engage,
Trop heureux de porter vos fers,
J'estime plus cent fois un si doux esclavage
Que l'empire de l'univers.

CORISANDE.

Si votre cœur eût été bien sensible
Au tendre amour qui me tient sous sa loi,
Vous eût-il été possible
De vous éloigner de moi?

FLORESTAN.

Fils d'un roi dont le nom partout s'est fait connaître,
Et frère d'Amadis le plus grand des héros,
Pouvais-je demeurer dans un honteux repos?
Aurais-je démenti le sang qui m'a fait naître?
Pour mériter de plaire aux yeux qui m'ont charmé,
J'ai cherché tout l'éclat que donne la victoire.
Si j'avais moins aimé la gloire,
Vous ne m'auriez pas tant aimé.

CORISANDE.

La loi que fait l'Amour doit être enfin suivie
Quand on a satisfait la gloire et le devoir.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

C'est ma plus chère envie
De vous aimer toute ma vie;
C'est mon plus doux espoir
De vous aimer et de vous voir.

SCÈNE III.

ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE.

CORISANDE, à Oriane

Je revois Florestan; je le revois fidèle.

ORIANE.

Ah! qu'il est beau d'aimer d'une amour éternelle!

FLORESTAN.

C'est en vain qu'Amadis vous aime constamment,
Et vous l'avez banni par une loi cruelle.

ORIANE.

Non, ne défendez point un si volage amant;
Sa première amour est finie :
Il adore Briolanie.
Le confident de sa nouvelle ardeur
N'a que trop bien su m'en instruire;
Il n'est plus permis à mon cœur
De se laisser séduire.

FLORESTAN.

Se peut-il qu'Amadis vous ait manqué de foi?

ORIANE.

Ma rivale n'est que trop belle.

CORISANDE.

Etes-vous moins aimable qu'elle?

ORIANE.

Elle a l'avantage sur moi
D'être leuuvluêteo

FLORESTAN.

Amadis est saisi d'un mortel désespoir.

ORIANE.

Non, non ; ce n'est qu'un artifice
Dont il couvre son injustice :
Il sera trop content de ne me jamais voir.

CORISANDE.

L'injustice serait étrange
De vouloir ajouter la feinte au changement :
Au moins un grand cœur, quand il change,
Doit changer sans déguisement.

ORIANE.

L'ingrat, un peu plus tard, aurait changé sans crime.
Je vais devenir la victime
Du devôir qui règle mon sort.
L'inconstant n'a-t-il pu se faire un peu d'effort ?
De lui-même bientôt son cœur allait dépendre :
Eh ! que n'attendait-il mon hymèn ou ma mort ?
Il ne devait plus guère attendre.

FLORESTAN.

Amadis punit les ingrats,
L'innocence opprimée a recours à son bras,
La justice trop faible à son secours l'appelle :
Jamais tant de vertu n'a si bien mérité
Une gloire immortelle.
Un héros ennemi de l'infidélité
Peut-il être amant infidèle ?

ORIANE.

L'éclat de tant de gloire avait, jusqu'à ce jour,
Ébloui mon ame crédule.

Ah! les plus grands héros ne font pas grand scrupule
D'une infidélité d'amour.
Pourquoi me plaindre d'une offense
Qui met mon cœur en mon pouvoir?
Que je profite mal d'une heureuse inconstance,
Qui m'aide à suivre mon devoir...!
Juste dépit, brisez ma chaîne.
J'allais finir mes tristes jours,
Plutôt que de trahir de si belles amours;
Amadis les trahit sans peine.
Juste dépit, brisez ma chaîne;
C'est à vous seul que j'ai recours.
Hélas! vous m'agitez d'une colère vaine.
Que je me sens tremblante; inquiète, incertaine!
Que je suis faible encore avec votre secours!
Juste dépit, brisez ma chaîne.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Non, on ne sort pas aisément
D'un amoureux engagement.

ORIANE.

Malheureux qui s'engage
Avec un cœur volage!

ORIANE, FLORESTAN, CORISANDE, ensemble.

Trop heureux qui peut s'engager
Pour ne jamais changer.

CORISANDE.

Deux partis vont ici disputer la victoire;
Ces jeux guerriers se font à votre gloire.

ORIANE.

Que j'ai de peine à cacher mes ennuis!
Ne m'abandonnez pas dans le trouble où je suis.

SCÈNE IV.

ORIANE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPE DE COMBATTANS de deux différens partis.

(Les deux partis font divers combats, et les victorieux portent aux pieds d'Oriane les armes qu'ils ont gagnées.)

LE CHŒUR.

Belle princesse, que vos charmes
Ont enchanté de cœurs!
Vous forcez les plus fiers vainqueurs
A vous rendre les armes.

Les plus grands rois de l'univers
Font gloire de porter vos fers.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente une forêt dont les arbres sont chargés de trophées; on y voit un pont et un pavillon au bout.

SCÈNE I.

ARCABONNE.

Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.
Non, ne t'oppose point au penchant qui m'entraîne :
Je suis accoutumée à ressentir la haine;
Je ne veux inspirer que l'horreur et l'effroi.
Amour, que veux-tu de moi?
Mon ame aurait trop de peine
A suivre une douce loi;
C'est mon sort d'être inhumaine.
Amour, que veux-tu de moi?
Mon cœur n'est pas fait pour toi.

SCÈNE II.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Ma sœur, qui peut causer votre sombre tristesse?

Le silence des bois sert à l'entretenir.

ARCABONNE.

Il faut avouer ma faiblesse
Pour commencer à m'en punir.
Un héros contre un monstre un jour prit ma défense ;
J'étais morte sans son secours.
Il ne voulut pour récompense
Que le plaisir secret d'avoir sauvé mes jours.
Je n'ai point su quel héros m'a servie :
Je m'informai de son nom vainement ;
Mais son casque tomba, je le vis un moment...
Ce moment fut fatal au reste de ma vie.
Cet inconnu si généreux
Ne me parut que trop aimable ;
Il m'en revient sans cesse une image agréable
Qui me plaît plus que je ne veux.
J'ai honte de mon trouble extrême :
Je fuis partout l'amour ; je sens partout ses traits.
Je cherche en vain les paisibles forêts :
Hélas ! jusqu'au silence même,
Tout me parle ici de ce que j'aime.

ARCALAUS.

L'amour n'est qu une vaine erreur ;
On n'en est point surpris quand on veut s'en défendre.
Est-ce à vous d'avoir un cœur tendre ?
Votre cœur tout entier n'est dû qu'à la fureur.

ARCABONNE.

Non, je ne connais plus mon cœur ;
L'Amour, qu'il a bravé, le réduit à se rendre ;
Tout barbare qu'il est, il se laisse surprendre

D'une douce langueur.
Non, je ne connais plus mon cœur.

ARCALAUS.

Délivrez-vous de l'esclavage
Où l'Amour vous engage.
Vous, qui savez commander aux enfers,
Ne sauriez-vous briser vos fers?

ARCABONNE.

Vous m'avez enseigné la science terrible
Des noirs enchantemens qui font pâlir le jour;
Enseignez-moi, s'il est possible,
Le secret d'éviter les charmes de l'Amour.

ARCALAUS.

Songez que notre sang nous demande vengeance.
Amadis l'a versé; sa valeur nous offense:
Le superbe Amadis a terminé le sort
Du redoutable Ardan, notre malheureux frère....

ARCABONNE.

Que le nom d'Amadis m'inspire de colère!
Quand pourrai-je goûter le plaisir de sa mort?

ARCALAUS.

Que j'aime à voir en vous ce généreux transport!

ARCALAUS ET ARCABONNE ensemble.

Irritons notre barbarie;
Écoutons notre sang qui crie:
Périsse l'ennemi qui nous ose outrager!
Ah! qu'il est doux de se venger!

ARCABONNE.

L'espoir de la vengeance aujourd'hui me console
De tout ce que l'amour m'a causé de tourmens.

Hâtez-vous de livrer à mes ressentimens
L'ennemi qu'il faut que j'immole.

ARCALAUS.

Laissez-moi l'engager dans mes enchantemens.

(Arcabonne se retire; Arcalaüs demeure dans la forêt, et aperçoit Amadis qui s'avance.)

SCÈNE III.

ARCALAUS.

Dans un piége fatal son mauvais sort l'amène.
Esprits malheureux et jaloux,
Qui ne pouvez souffrir la vertu qu'avec peine,
Vous, dont la fureur inhumaine
Dans les maux qu'elle fait trouve un plaisir si doux,
Démons, préparez-vous
A seconder ma haine;
Démons, préparez-vous
A servir mon courroux.

(Arcalüs se retire dans le pavillon qui est au bout du pont.)

SCÈNE IV.

AMADIS.

Bois épais, redouble ton ombre,
Tu ne saurais être assez sombre;
Tu ne peux trop cacher mon malheureux amour.
Je sens un désespoir dont l'horreur est extrême!
Je ne dois plus voir ce que j'aime,
Je ne veux plus souffrir le jour.

SCÈNE VI.

AMADIS, CORISANDE, ARCALAUS, SUIVANS D'ARCALAUS.

ARCALAUS, empêchant Amadis de passer sur le pont.

Arrête, audacieux!
Arrête! j'entreprends de garder ce passage.
Vois ces marques de mes exploits,
Vois combien de guerriers m'ont cédé la victoire;
Joins un nouveau trophée à ceux que dans ces bois
J'ai fait élever à ma gloire.

AMADIS.

Cesse de m'arrêter; ne force point mon bras
A tourner sur toi ma vengeance.

ARCALAUS.

Si tu cherches ton frère, il est en ma puissance.

CORISANDE.

Rendez-moi Florestan.

ARCALAUS, à ses suivans.

Allez, suivez ses pas....
(A Corisande.)
Suivez votre amant au trépas.
(Les suivans d'Arcalaüs emmènent Corisande.)

CORISANDE, à Amadis, en s'en allant.

Amadis, Amadis, notre unique espérance,
Ah! ne nous abandonnez pas.

SCÈNE VII.

AMADIS, ARCALAUS.

AMADIS.

Perfide ! il faut que je punisse
Ta barbare injustice !
(Amadis combat contre Arcalaüs.)

ARCALAUS, en s'en allant.

Esprits infernaux, il est tems
De me donner le secours que j'attends.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

AMADIS, TROUPE DE DÉMONS INFERNAUX.

(Plusieurs démons, sous la figure de monstres terribles, s'efforcent en vain d'étonner et d'arrêter Amadis; puis ils disparaissent.)

SCÈNE IX.

AMADIS, TROUPE DE DÉMONS ENCHANTEURS.

(Une troupe de démons, sous la forme de nymphes, de bergers, et de bergères, vient enchanter Amadis.)

LE CHŒUR DES DÉMONS ENCHANTEURS.

Non, non, pour être invincible
On n'en est pas moins sensible.

Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté?

DEUX DÉMONS, sous la forme de bergers.

Aimez, soupirez, cœurs fidèles;
L'Amour dans ces bois
Prend des forces nouvelles.
Heureux mille fois
Ceux qu'il tient sous ses lois!
Il fait disparaître
L'horreur des déserts;
Tout le suit : c'est le maître
De tout l'univers;
Quel empire doit être
Plus doux que ses fers?

DEUX DÉMONS, sous la forme de nymphes, et LE CHŒUR ensemble.

Vous ne devez plus attendre
Rien qui trouble vos désirs :
Cédez aux plaisirs
Qui viennent vous surprendre;
Cédez, il est tems de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux;
L'Amour est pour nous.
C'est en vain que l'on veut s'en défendre :
Cédez, il est tems de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux.
C'est l'Amour qui doit prétendre
De savoir vous désarmer :
L'Amour doit former
Les chaînes d'un cœur tendre.

Cédez, il est tems de vous rendre;
Cédez, rendez-vous
Aux charmes les plus doux;
L'Amour est pour nous.
C'est en vain que l'on veut s'en défendre, etc.

(Amadis enchanté croit voir Oriane.)

AMADIS.

Est-ce vous, Oriane? ô ciel! est-il possible?
Votre cœur contre moi n'est-il plus irrité?
L'éclat de vos beaux yeux, dans ce bois écarté,
Chasse ce que l'enfer a formé de terrible.
Que vivre loin de vous est un supplice horrible!
Quel plaisir de vous voir! que j'en suis enchanté!
Disposez de ma vie et de ma liberté.

(Amadis met son épée aux pieds de la nymphe qu'il prend pour Oriane, et la suit avec empressement.)

LE CHŒUR.

Non, non, pour être invincible
On n'en est pas moins sensible:
Quel vainqueur a résisté
Au charme de la beauté?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change, et représente un vieux palais ruiné; on y voit le tombeau d'Ardan Canile, et plusieurs différens cachots.

SCÈNE I.

FLORESTAN, enchaîné et enfermé dans un cachot; CORISANDE, enchaînée et enfermée dans un autre cachot; TROUPES DE CAPTIFS ET DE CAPTIVES enfermés; TROUPE DE GEOLIERS.

LE CHŒUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

Ciel! finissez nos peines.

CHŒUR DES GEOLIERS.

Vos clameurs seront vaines.

CHŒUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES, ensemble.

Ciel! ô ciel! quel supplice, hélas!

CHŒUR DES GEOLIERS.

Le ciel ne vous écoute pas.

UN CAPTIF ET UNE CAPTIVE, ensemble.

Souffrirons-nous toujours ces rigueurs inhumaines?

UN DES GEOLIERS.

Vous ne sortirez de vos chaînes

Que par le secours du trépas.

FLORESTAN, à Corisande.

Que devient ce bonheur si rare
Dont l'Amour nous avait flattés ?

CORISANDE.

Sont-ce là les liens que l'Hymen nous prépare !

FLORESTAN.

Je ne sens que le poids des fers que vous portez.

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Que devient ce bonheur si rare
Dont l'Amour nous avait flattés

UN DES CAPTIFS.

O mort ! que vous êtes lente !
O mort ! ô funeste mort !
Répondez à mon attente.
O mort ! ô funeste mort !
Terminez mon triste sort.

UN AUTRE CAPTIF.

La mort, toujours cruelle,
Aime à trancher des jours heureux,
Et n'entend point les vœux
D'un infortuné qui l'appelle.

UN DES GEOLIERS.

Tel s'empresse d'appeler
La mort, quand elle est absente,
Qui commence de trembler
Sitôt qu'elle se présente.

LE CHŒUR DES CAPTIFS ET DES CAPTIVES ensemble.

O mort ! que vous êtes lente ! etc.

SCÈNE II.

ARCABONNE, FLORESTAN, CORISANDE, TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES, ET DE GEOLIERS.

(Arcabonne, conduite et portée en l'air par des démons, descend dans le palais ruiné.)

ARCABONNE.

Il est tems de finir votre plainte importune;
Sortez, traînez ici vos fers.

(Les geoliers ouvrent les cachots, et les captifs en sortent.)

LES CAPTIFS.

Contentez-vous des maux que nous avons souffert;
Faites cesser notre infortune.

ARCABONNE.

Vous allez cesser de souffrir,
Malheureux! vous allez mourir.
Bientôt l'ennemi qui m'outrage
Sera remis en mon pouvoir;
Et plus je suis près de le voir,
Plus je sens augmenter ma rage.
Le sang ou l'amitié vous unit avec lui,
Vous périrez tous aujourd'hui.

LES CAPTIFS.

La mort est plus digne d'envie
Qu'une si déplorable vie.

ARCABONNE ET LES GEOLIERS, ensemble.

Vous allez cesser de souffrir,

Malheureux ! vous allez mourir.

CORISANDE, à Florestan.

Florestan !

FLORESTAN.

Corisande !

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Quel sort pour nos tendres amours !

CORISANDE.

Faut-il que votre sang à mes yeux se répande !

FLORESTAN.

Faut-il voir ce que j'aime expirer sans secours !

CORISANDE.

Que le juste ciel vous défende !
C'est l'unique faveur qu'en mourant je demande !

FLORESTAN.

Non, non, le coup fatal qui doit trancher mes jours
N'est pas celui que j'appréhende.

CORISANDE.

Florestan !

FLORESTAN.

Corisande !

FLORESTAN ET CORISANDE, ensemble.

Quel sort pour nos tendres amours !
(A Arcabonne.)
Cruelle ! que votre colère
Se contente de m'immoler.

ARCABONNE.

Non ; trop de sang ne peut couler
Pour venger le sang de mon frère.
Consolez-vous dans vos tourmens ;

La mort n'est pas un mal si cruel qu'il le semble :
C'est unir deux amans
Que de les immoler ensemble.

CORISANDE, à Florestan.

Puisque le ciel ne permet pas
Que je vive avec vous dans un bonheur extrême,
Avec vous la mort même
A pour moi des appas :
La douceur de mourir avec ce que l'on aime
Dissipe l'horreur du trépas.

(Florestan et Corisande répètent ensemble les deux derniers vers.)

FLORESTAN.

Heureux, dans nos malheurs, que rien ne nous sépare!
Non pas même la mort barbare.

CORISANDE.

Portons un nœud si beau
Jusque dans le tombeau.

(Florestan et Corisande répètent ensemble ces deux derniers vers.)

ARCABONNE.

Ah! c'est trop entendre
Un amour si tendre :
Vous m'importunez;
Taisez-vous, infortunés!

LES CAPTIFS.

Quelle rigueur de nous contraindre
A souffrir sans nous plaindre!
O juste ciel! vengez-nous.

LES GEOLIERS.

Infortunés, taisez-vous!

ARCABONNE.

Toi, qui dans ce tombeau n'es plus qu'un peu de cendre,
Et qui fus de la terre autrefois la terreur,
Reçois le sang que ma fureur
S'empresse de répandre...
Qu'entends-je? quel gémissement
Sort de ce monument?...
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs, cessez de murmurer;
Je punirai qui vous offense,
Par la plus cruelle vengeance
Que la rage puisse inspirer.
Je vais répondre à votre impatience,
Mânes plaintifs, cessez de murmurer.

SCÈNE III.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE, ARCABONNE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES ET DE GEOLIERS.

L'OMBRE D'ARDAN CANILE, sortant de son tombeau, à Arcabonne

Ah! tu me trahis, malheureuse!

ARCABONNE.

J'ai juré d'achever une vengeance affreuse:
Voyez quelle est l'ardeur de mes ressentimens.

L'OMBRE.

Ah! tu me trahis, malheureuse!
Ah! tu vas trahir tes sermens.
Je retombe; le jour me blesse,

Tu me suivras dans peu de tems.
Pour te reprocher ta faiblesse,
C'est aux enfers que je t'attends.

ARCABONNE.

Non, rien n'arrêtera la fureur qui m'anime...
On vient me livrer ma victime

(L'ombre rentre dans le tombeau.)

SCÈNE IV.

AMADIS, enchaîné; TROUPE DE SOLDATS qui gardent Amadis; ARCABONNE, CORISANDE, FLORESTAN; TROUPES DE CAPTIFS, DE CAPTIVES, ET DE GEOLIERS.

ARCABONNE, à Amadis, s'approchant de lui le poignard levé.

Meurs... Que mes sens sont interdits!
O ciel! que vois-je? est-ce Amadis?

AMADIS.

Je suis un malheureux qui n'ai plus d'autre envie
Que de trouver la fin de mon funeste sort.

ARCABONNE, à part.

Quoi! l'ennemi dont j'ai juré la mort
Est le héros qui m'a sauvé la vie?
Qu'est-ce que j'entreprends?... Un trépas inhumain
De mon libérateur serait la récompense!...
(A Amadis)
Non, une cruelle vengeance
Contre vos jours m'a fait armer en vain;
Une juste reconnaissance

Me fait tomber les armes de la main.
Vivez, quittez vos fers; ne craignez plus ma haine.
Quel prix vous puis-je offrir pour ce que je vous doi?

AMADIS.

D'innocens malheureux ont trop souffert pour moi;
Le seul prix que je veux, c'est de briser leur chaîne.

ARCABONNE, aux captifs et aux captives.

Allez en liberté goûter un doux repos;
Rendez grâces à ce héros.

(Arcabonne fait remettre en liberté Florestan, Corisande, et les autres captifs et captives; mais elle retient Amadis et l'emmène avec elle. Les geôliers et les soldats se retirent.)

SCÈNE V.

CORISANDE, FLORESTAN, TROUPES de CAPTIFS ET CAPTIVES, remis en liberté.

(Les captifs et les captives se réjouissent de la liberté qui leur est rendue.)

FLORESTAN, CORISANDE, ET LE CHŒUR, ensemble.

Sortons d'esclavage;
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté.
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage;
Amadis a surmonté
L'envie et la rage;
Amadis a surmonté
L'enfer irrité.

Sortons d'esclavage,
Profitons de l'avantage
Qu'Amadis a remporté :
Notre liberté
Est le prix de son courage.
Sortons d'esclavage.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre change, et représente une île agréable.

SCÈNE I.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Par mes enchantemens Oriane est captive ;
Sa beauté causa nos malheurs :
Dans ces lieux, sans pitié, j'entends sa voix plaintive,
Et j'aime à voir couler ses pleurs.
Notre ennemi l'aimait : il a tout fait pour elle ;
Il combattait pour l'obtenir.

ARCABONNE.

Je viens de la voir ; qu'elle est belle !
Vous ne la sauriez trop punir.

ARCALAUS.

Ne permettons pas qu'elle ignore
La perte d'un amant dont son cœur est charmé :
Il faut qu'après la mort Amadis souffre encore
Dans ce qu'il a le plus aimé.
Aux regards d'Oriane exposez la victime
Qu'à nos ressentimens vous venez d'immoler.
Un soupir vous échappe ! et vous n'osez parler !

Est-ce par des soupirs que la haine s'exprime ?

ARCABONNE.

Que vous êtes heureux de n'avoir à songer
Qu'à haïr et qu'à nous venger !
Hélas ! dans notre ennemi même
J'ai trouvé l'inconnu que j'aime.

ARCALAUS.

Vous aimez Amadis ! il voit encor le jour !
Quoi ! sur votre vengeance un lâche amour l'emporte !

ARCABONNE.

La vengeance la plus forte
Est faible contre l'Amour.

ARCALAUS.

Quelle faiblesse est plus étrange ?
Notre ennemi mortel devient votre vainqueur !
Malgré tant de sermens, votre perfide coeur
Du parti d'Amadis se range !
Parjure ! ah ! c'est de vous qu'il faut que je me venge.

ARCABONNE.

Je l'aime malgré moi, cet ennemi charmant :
Je n'en puis être aimée ! une autre a su lui plaire.
Je vous défie, avec votre colère,
D'inventer, pour mon châtiment,
Un plus cruel tourment !

ARCALAUS.

Pour augmenter votre supplice,
Il faut vous faire voir ces deux amans heureux ;
Avant que ma vengeance en fasse un sacrifice,
Il faut que l'hymen les unisse....

ARCABONNE.

Ah! que plutôt cent fois ils périssent tous deux.

Entre l'amour et la haine cruelle
J'ai cru pouvoir me partager;
Mais dans mon cœur l'amour est étranger,
Et la haine m'est naturelle.

(voyant approcher Oriane.)

Ma rivale gémit; que ses maux me sont doux!
Pour punir ces amans, j'imagine une peine
Digne de ma fureur et de votre courroux:
C'est peu d'une mort inhumaine....

ARCALAUS.

Puis-je encor me fier à vous?

ARCABONNE.

Fiez-vous à l'amour jaloux,
Il est plus cruel que la haine.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

ORIANE.

A qui pourrai-je avoir recours?
C'est de vous, juste ciel, que j'attends du secours.
Sur ces bords inconnus, un enchanteur barbare
Dispose de mes tristes jours:
L'enfer contre moi se déclare.
A qui pourrai-je avoir recours?
C'est de vous, juste ciel! que j'attends du secours.

Autrefois Amadis aurait pris ma défense;

Mais l'inconstant m'oublie et suit une autre loi.
Pourquoi m'en souvenir? pourquoi
N'oublier pas de lui jusqu'à son inconstance?
Ici, loin de toute assistance,
Je tremble d'un mortel effroi.
Eh! faut-il encor que je pense
A qui ne pense plus à moi?

SCÈNE III.

ARCALAUS, ORIANE.

ARCALAUS.

Je vous entends, cessez de feindre;
Plaignez-vous d'Amadis : je ne veux pas contraindre
Un si juste courroux.

ORIANE.

J'ai tant de sujets de m'en plaindre,
Que j'ai presque oublié de me plaindre de vous.
Non, ce n'est point ici son secours que j'implore;
Il est allé chercher la beauté qu'il adore,
Et je l'appellerais par des cris superflus.

ARCALAUS.

Lorsque vous le verrez, vous l'aimerez encore.

ORIANE.

Non, non, je ne le verrai plus :
Je dois trop le haïr pour renouer la chaîne
Dont il a dégagé son cœur.

ARCALAUS.

Si vous le haïssez, j'ai servi votre haine;

A la fin j'ai vaincu ce superbe vainqueur.

ORIANE.

Vous, vainqueur d'Amadis! non, il n'est pas possible
Qu'il ait cessé d'être invincible :
Tout cède à sa valeur, et vous la connaissez.

ARCALAUS.

Et c'est ainsi que vous le haïssez?

ORIANE.

Je veux haïr toujours un amant si volage,
Et je me le suis bien promis;
Mais ses plus cruels ennemis
Peuvent-ils s'empêcher d'admirer son courage?
Non, rien ne peut être assez fort
Pour surmonter ce héros indomptable.

ARCALAUS.

Voyez si je me vante à tort
D'avoir vaincu ce vainqueur redoutable.

(Il sort, et Amadis, étendu sur ses armes ensanglantées, paraît mort.)

SCÈNE IV.

AMADIS, qui paraît mort, ORIANE.

ORIANE, apercevant Amadis.

Que vois-je? ô spectacle effroyable!
O trop funeste sort!
Ciel! ô ciel! Amadis est mort!

Ma colère lui fut fatale;

J'eus tort de l'accuser de suivre un autre amour.
Que ne puis-je, en mourant, le rappeler au jour,
Dût-il vivre pour ma rivale!
Ciel, qui nous donnas ce héros,
Que ne prenais-tu sa défense
Contre l'infernale puissance?
L'univers a perdu l'honneur de son repos....
Pleure, gémis, faible innocence;
Pleure, hélas! tu n'as plus d'appui.
Tu vois expirer aujourd'hui
Ton unique espérance....
O trop funeste sort!
Ciel! ô ciel! Amadis est mort!
Il m'appelle, je vais le suivre:
Le sort qui nous rejoint m'est doux....
Amadis, je vivais pour vous;
Vous mourez, je ne puis plus vivre.

(Oriane tombe évanouie.)

SCÈNE V.

ARCALAUS, ARCABONNE, AMADIS, qui paraît mort; ORIANE, évanouie.

ARCALAUS ET ARCABONNE, ensemble.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir!

ARCABONNE.

Joignez votre fureur à ma rage inhumaine.
Il faut que ces amans revivent tour-à-tour,
Pour souffrir une affreuse peine.

ARCALAUS.

Il faut faire de leur amour
Le ministre de notre haine.

ARCALAUS ET ARCABONNE ensemble.

Quel plaisir de voir
Un si cruel désespoir!

ARCABONNE.

Il faut qu'Amadis sorte
Du profond assoupissement
Où le tient notre enchantement,
Et qu'il pleure Oriane morte...
Mais pour eux contre nous quel pouvoir s'est armé?

ARCALAUS.

Qui peut conduire ici ce rocher enflammé?

SCÈNE VI.

(Un rocher environné de flammes s'approche. Les flammes se retirent, et laissent voir un vaisseau sous la figure d'un serpent, ce qui l'a fait appeler la grande serpente; Urgande et ses suivantes sortent de ce vaisseau.)

URGANDE, TROUPE DE SUIVANTES D'URGANDE, ARCALAUS, ARCABONNE, AMADIS, qui paraît mort; ORIANE, évanouie.

URGANDE.

Je soumets à mes lois l'enfer, la terre et l'onde:
Sans qu'on sache où je suis, je parcours tout le monde,
Et je connais des secrets que les cieux
N'ont jusqu'ici dévoilés qu'à mes yeux.

Mais j'arme seulement ma fatale puissance
Contre l'injuste violence.
J'ai soin de relever le mérite abattu.
Et je fais mon bonheur de servir la vertu...
Tremblez, tremblez, reconnaissez Urgande;
Tout obéit sitôt que je commande :
Barbares! laissez pour jamais
Ces fidèles amans en paix.

(Urgande touche de sa baguette Arcalaüs et Arcabonne, qui restent sans mouvement.)

ARCALAUS ET ARCABONNE ensemble.

Tout mon effort est inutile,
Je demeure immobile;
Je cède aux charmes trop puissans
Qui saisissent mes sens.

LES SUIVANTES D'URGANDE, ensemble.

Tremblez, tremblez, reconnaissez Urgande;
Tout obéit sitôt qu'elle commande :
Barbares! laissez pour jamais
Ces fidèles amans en paix.

(Les suivantes d'Urgande jettent des fleurs, et répandent des parfums sur Amadis et Oriane pour commencer à dissiper l'enchantement dont ils sont saisis. Une partie de ces suivantes dansent, et les autres chantent.)

DEUX SUIVANTES D'URGANDE, ensemble.

Cœurs accablés de rigueurs inhumaines,
Ne cessez point d'espérer en aimant.
Il est fâcheux de porter des chaînes.
C'est un cruel tourment;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

Il vient un jour où les craintes sont vaines;

Un triste sort change dans un moment.
Il est fâcheux de porter des chaînes,
C'est un cruel tourment;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

(Les suivantes d'Urgande emportent Amadis et Oriane dans le vaisseau de la grande serpente. Urgande, avant que d'y rentrer, touche une seconde fois de sa baguette Arcalaüs et Arcabonne, qui cessent d'être immobiles.)

URGANDE.

Il faut que de vos sens je vous rende l'usage;
Perfides! je vous livre à votre propre rage.

(Urgande rentre dans le vaisseau de la grande serpente qui s'éloigne en se couvrant de flammes.)

SCÈNE VII.

ARCALAUS, ARCABONNE.

ARCALAUS.

Démons, soumis à nos lois,
Volez, venez nous défendre:
N'osez-vous rien entreprendre?
Méprisez-vous notre voix?
Hâtez-vous, c'est trop attendre.
Démons, soumis à nos lois,
Volez, venez nous défendre.

SCÈNE VIII.

TROUPE DE DÉMONS DES ENFERS, TROUPE DE DÉMONS DE L'AIR, ARCALAUS, ARCABONNE.

Les démons des enfers sortent pour secourir Arcalaüs et Arcabonne. Les démons de l'air viennent combattre contre ceux des enfers, et les surmontent.)

ARCALAUS ET ARCABONNE ensemble.

On brave notre vain pouvoir ;
Tout est contraire à notre envie.
Nous perdons tout espoir,
Renonçons à la vie.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change, et représente le palais enchanté d'Apollidon, où l'on voit l'arc des loyaux amans, et la chambre défendue, dont la porte est fermée.

SCÈNE I.

URGANDE, AMADIS.

URGANDE.

Apollidon, par un pouvoir magique,
Autrefois éleva ce palais magnifique.
Consolez-vous en des lieux si charmans ;
Vous devez y trouver la fin de vos tourmens.

AMADIS.

Je ne puis ressentir les charmes
Du plus agréable séjour :
Non, rien ne plait à des yeux que l'Amour
A condamnés à d'éternelles larmes.

URGANDE.

Oriane est ici ; rappelez votre espoir.

AMADIS.

Oriane !

URGANDE.

Vous l'allez voir.

AMADIS.

Je puis voir, par vos soins, la beauté que j'adore!
Voir Oriane!... hélas! c'est l'irriter encore.
Ah! que mon cœur se sent troubler!
Je trembie....

URGANDE.

Amadis peut trembler!

AMADIS.

Je suis inébranlable
Contre un ennemi redoutable
Dont il faut vaincre la fureur;
Mais contre la colère
De la beauté qui m'a su plaire,
Rien n'est si faible que mon cœur.

URGANDE.

Dissipez une crainte vaine;
Empressez-vous de voir Oriane en ces lieux.

AMADIS.

Je crains de mériter sa haine;
Elle m'a défendu de paraître à ses yeux.

URGANDE.

C'est porter trop loin la constance
Que d'obéir sans résistance
A de si dures lois,
Et quelquefois
L'amour s'offense
De trop d'obéissance.

(Elle se retire)

SCÈNE II.

ORIANE, AMADIS.

ORIANE, à part, sans voir Amadis.

Fermez-vous pour jamais, mes yeux, mes tristes yeux.
Je perds ce que j'aime le mieux;
La clarté doit m'être ravie.
Hélas! quelle rigueur de me rendre la vie,
Pour me faire sentir la perte que je fais!
Mes yeux, mes tristes yeux, fermez-vous pour jamais.

ORIANE ET AMADIS, ensemble, en se reconnaissant.

O ciel! le puis-je croire?

ORIANE.

Amadis, vous vivez!

AMADIS.

Vous plaignez mes malheurs!
Vos beaux yeux m'ont donné des pleurs!

ORIANE.

Vous vivez!

AMADIS.

Puis-je encor vivre en votre mémoire?

ENSEMBLE.

O ciel! le puis-je croire?

ORIANE.

Je vous aime constamment;
Malgré votre changement.
Dans une amour nouvelle

Vous pourrez trouver plus d'appas ;
Mais vous n'y trouverez pas
Un cœur plus fidèle.

AMADIS.

Oriane, m'accusez-vous ?

ORIANE.

Briolanie a des charmes trop doux ;
Je n'empêcherai pas que votre amour la suive.

AMADIS.

Ah ! ne reprenez plus votre fatal courroux,
Si vous souhaitez que je vive.

ORIANE.

Vous aurez peu de peine à me désabuser :
Amadis, contre vous à regret je m'irrite ;
Le dépit que l'Amour excite
Ne demande qu'à s'apaiser.

AMADIS.

Faut-il que votre cœur se soit laissé surprendre
D'un soupçon qui nous coûte un si cruel tourment ?

ORIANE.

C'est le défaut d'un cœur tendre
De s'alarmer aisément.

ENSEMBLE.

Ma douleur eût été mortelle ;
Hélas ! j'allais y succomber.
Ah ! gardons-nous de retomber
Dans une peine si cruelle !

ORIANE.

Tout vous a dit

Que je vous aime ;
Mes larmes, ma douleur extrême
Et jusqu'à mon dépit,
Tout vous a dit
Que je vous aime.

AMADIS.

Je vous promets
De n'éteindre jamais
Une flamme si belle ;
Je vous promets
Une amour éternelle.

(Amadis et Oriane répètent ensemble ces derniers vers.)

SCÈNE III.

URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE.

Enfin vos cœurs sont réunis !

AMADIS.

Par votre heureux secours nos troubles sont finis.

URGANDE.

Il est aisé d'apaiser les querelles
Dont les amans fidèles
Ne sont troublés que trop souvent :
L'amour chassé par la colère
Ne manque guère
De revenir plus fort qu'auparavant

ORIANE.

Je désespère

D'un devoir sévère ;
Mon père a fait un choix qui s'oppose à mes vœux.

URGANDE.

J'aurai soin d'obtenir l'aveu de votre père.

AMADIS ET ORIANE, ensemble.

Que ne devons-nous pas à vos soins généreux ?

URGANDE.

Un si parfait amour mérite d'être heureux.
Il faut vous ôter tout ombrage ;
Les amans dans ces lieux, sous cet arc enchanté
Trouvent le juste témoignage
De leur fidélité.

ORIANE.

Il me suffit de l'assurance
Qu'Amadis me donne en ce jour.

URGANDE.

Peut-on trop rassurer l'Amour ?...,
Mais Florestan ici vient montrer sa constance.

SCÈNE IV.

FLORESTAN, CORISANDE, URGANDE, AMADIS, ORIANE.

URGANDE, à Florestan.

Il est tems de vous arrêter.

FLORESTAN.

La valeur et l'amour doivent tout surmonter....

Où suis-je ? d'où vient ce nuage ?
Quel pouvoir arrête mes pas ?
Mille et mille invisibles bras
Défendent ce passage.

URGANDE.

Soyez content de l'avantage
Qu'aucun autre avant vous n'ait pu passer si loin.

CORISANDE, à Florestan.

Je connais votre amour.

AMADIS, à Florestan.

L'univers est témoin
Des efforts de votre courage.

URGANDE, CORISANDE, AMADIS ET ORIANE.
Ensemble, à Florestan.

Épargnez-vous un inutile soin.

URGANDE, à Florestan.

Amadis va tenter l'aventure fatale ;
Il doit l'achever aujourd'hui.
En amour, en valeur, nul autre ne l'égale ;
C'est un sort assez beau de ne céder qu'à lui.

AMADIS.

Pour rendre tout possible à mon amour extrême,
Il suffit d'un regard de la beauté que j'aime.

URGANDE, ORIANE, FLORESTAN ET CORISANDE,
ensemble, à Amadis.

Héros favorisé des cieux,
Soyez toujours victorieux.
Amadis, votre amour fidèle
Mérite une gloire immortelle,

(Un chœur de personnes invisibles répète ces quatre vers, pendant qu'Amadis passe sous l'arc des loyaux amans.)

URGANDE, à Oriane.

Suivez ce héros glorieux;
Vers la chambre enchantée avancez sans alarmes.

AMADIS, conduisant Oriane.

Venez en surmonter les charmes.
Quels charmes sont plus forts que ceux de vos beaux yeux?

SCÈNE V.

(La chambre défendue s'ouvre, et une troupe de héros et d'héroïnes, qu'Apollidon y avait autrefois enchantés pour y attendre le plus fidèle des amans et la plus parfaite des amantes, reçoit Amadis et Oriane, et les reconnait dignes de cet honneur.)

URGANDE, AMADIS, ORIANE, FLORESTAN CORISANDE; TROUPE DE HÉROS ET D'HÉROÏNES.

UNE DES HÉROÏNES.

Fidèles cœurs, votre constance
Ne sera pas sans récompense;
Un sort heureux suit vos tourmens:
A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amans.
Que les prix qu'il donne
Sont doux et charmans
A la fin l'Amour couronne
Les parfaits amans.

(Le grand chœur répète ces derniers vers.)
(Les héros et les héroïnes témoignent leur joie par des danses mêlées de chants.)

LE GRAND CHŒUR.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.
Gardez-vous bien de briser vos chaînes,
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constants,
Et vous serez contens.

UN PETIT CHŒUR.

Nous devons suivre
Des lois qui doivent nous charmer;
Ce n'est pas vivre
Que vivre sans savoir aimer.

FLORESTAN, à Corisande.

Tout suit nos vœux,
Rien ne trouble notre vie;
Des plus beaux nœuds
Pour jamais l'Amour nous lie :
Je puis vivre pour vous;
Que mon bonheur est doux!

CORISANDE.

Il n'est plus tems de répandre des larmes;
Nous aimerons désormais sans alarmes.
Que de plaisirs, que de beaux jours
Vont s'offrir à nos amours!

LE GRAND CHŒUR.

Tout charme ici nos yeux;
Où peut-on être mieux?

LE PETIT CHŒUR.

Où peut-on être mieux
Que dans ces beaux lieux?

LE GRAND CHŒUR.

Les plus charmans plaisirs
Suivront tous nos désirs.

LE PETIT CHŒUR.

Les parfaites douceurs
Sont pour les tendres cœurs.

UN DES HÉROS.

Jouissons à jamais
De la douce paix
Qui nous appelle ;
Jouissons à jamais
De la douce paix
D'une amour fidèle.

LE GRAND CHŒUR.

C'est assez d'entreprendre
De faire un beau choix ;
Il suffit qu'un cœur tendre
S'engage une fois.

CORISANDE.

Quel tourment, quand l'amour est extrême,
De trembler pour l'objet que l'on aime !
Quel plaisir de se voir hors d'un mortel danger !
Quand les maux sont finis, qu'il est doux d'y songer !

LE GRAND CHŒUR.

A la fin nous aimons sans rien craindre ;
Ce n'est plus la saison de nous plaindre :
On fuirait les Amours,
S'ils gémissaient toujours.

Un des HÉROS enchantés, FLORESTAN et CORISANDE, ensemble.

Un tendre amour ne plaît pas moins,
Lorsqu'il tourmente ;
Plus un plaisir coûte de soins,
Plus il enchante.
Que le bonheur est charmant,
Après un long tourment !

LE GRAND CHŒUR.

Mille jeux innocens
Vont enchanter nos sens.
(Le petit chœur répète ces deux derniers vers.)

UN DES HÉROS ENCHANTÉS.

Amans inconstans, n'espérez pas
De jouir d'un sort si plein d'appas.

LE GRAND CHŒUR.

Loin de nous, infidèles,
Fuyez loin de nous ;
Ces demeures si belles
Ne sont pas pour vous.

CORISANDE.

Au milieu d'un tourment sans égal
L'Amour sait plaire ;
Il lui faut pardonner tout le mal
Qu'il nous veut faire.
Je n'ai point de regret aux pleurs que j'ai versés ;
Le bonheur qui les suit les récompense assez.

LE GRAND CHŒUR.

Chantons tous en ce jour
La gloire de l'Amour.

Gardez-vous bien de briser vos chaînes,
Vous qui souffrez de cruelles peines;
Ne cessez point d'être constans,
Et vous serez contens.

FIN D'AMADIS.

ROLAND,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

PAR QUINAULT;

MISE EN TROIS ACTES, PAR MARMONTEL;

Représentée, pour la première fois, en cinq actes, en 1685 et en trois actes; le 27 janvier 1778.

MUSIQUE DE PICCINI.

PERSONNAGES.

ROLAND, neveu de Charlemagne et le plus renommé des paladins.
ANGÉLIQUE, reine de Catay.
THÉMIRE, confidente d'Angélique.
SUIVANS ET SUIVANTES d'Angélique.
MÉDOR, suivant d'un des rois africains.
AMANS ET AMANTES enchantés.
Peuples de C tay.
Sujets d'Angélique.
ASTOLFE, ami de Roland.
CORIDON, berger, amant de Bélise.
BÉLISE, bergère, amante de Coridon.
TERSANDRÉ, berger, père de Bélise.
Un insulaire.
LOGISTILLE, l'une des plus puissantes fées, et celle qui a la sagesse en partage.
Bergers et bergères.
Fées de la suite de Logistille.

PERSONNAGES DANSANS.

Indiens et Indiennes.
Amans heureux.
Matelots chinois.
Bergers et bergères.
Chevaliers et dames françaises.

NOTA. Les vers précédés de guillemets ont été ajoutés ou changés par Marmontel. Les variantes sont placées à la fin de la pièce, pour les lecteurs qui voudraient connaître le texte de Quinault en entier.

ROLAND;

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau.

SCÈNE I.

ANGÉLIQUE (1), THEMIRE.

ANGÉLIQUE.

Ah! que mon cœur est agité!
L'Amour y combat la Fierté.
Je ne sais qui des deux l'emporte.
» Tantôt la Gloire est la plus forte (2);
» Et tantôt l'Amour est vainqueur.
» Dans mon sein, leur guerre mortelle
» A chaque instant se renouvelle.
Quel trouble, hélas! quelle rigueur!
» Funeste Amour, Gloire cruelle (3);
Ne cesserez-vous pas de déchirer mon cœur(4)?

THÉMIRE.

» Vous négligez les dons du héros qui vous aime (5).

ANGÉLIQUE.

L'invincible Roland n'a que trop fait pour moi.
Fais-moi ressouvenir de ce que je lui doi.

THÉMIRE.

» Que ne devez-vous pas à son amour extrême (6)?

ANGÉLIQUE.

» J'y pense autant que je le puis (7);
Mais, malgré tous mes soins, dans le trouble où je suis,
Je crains de m'oublier moi-même.
Je crains que ma fierté ne succombe en ce jour.

THÉMIRE.

Aimez Roland à votre tour.
Il n'est point de climats où sa gloire ne vole.
Du moins la fierté se console,
Quand la Gloire l'oblige à céder à l'Amour.
» Roland soumet tout à ses armes (8);
Son bras sait affermir un trône chancelant.

ANGÉLIQUE.

Hélas! hélas! que Médor a de charmes!
Ah! que n'a-t-il la gloire de Roland (9)!
Mon cœur était tranquille et croyait toujours l'être,
Quand je trouvai Médor blessé, près de mourir
La pitié, dans ce lieu champêtre,
M'arrêta pour le secourir.
Le prix de mon secours est le mal que j'endure. (10)
» J'ai guéri sa blessure;
» Et je suis en danger de ne jamais guérir.

THÉMIRE.

Éloignez de vos yeux ce qui peut trop vous plaire.

ANGÉLIQUE.

Ma gloire le demande; il faut la satisfaire;

Il faut bannir Médor... bannir Médor! hélas!
C'est me condamner au trépas (11).

» Oui, je le dois : je suis reine.
» Du doux penchant qui m'entraîne,
» Oui, je dois me garantir.

» Tu le veux, Gloire inhumaine;
» Mais pourrai-je y consentir?
» D'une trop indigne chaîne
» Viens donc m'aider à sortir.
» O sang, dont j'étais si vaine,
» Je ne puis te démentir.
» Quel supplice! quelle gêne!
» Pour bien juger de ma peine,
» Hélas! il faut la sentir.

» Je ne veux plus le voir. Qu'il parte, qu'il m'évite.
» Ah! je le vois. » Il rêve, il « porte » ici ses pas.
Que je suis interdite!
Ne m'abandonne pas.

(Elles s'éloignent.)

SCÈNE II (12).

MÉDOR. (13)

Malheureux que je suis! par quel enchantement (14)
Ai-je donc oublié son rang et ma naissance (15)?
J'aime une reine, hélas! j'aime un objet charmant (16),
Que tant de rois ont aimé vainement (17)!

Malheureux que je suis ! un éternel silence,
D'un amour sans espoir, fera donc le tourment?

» Je la verrai : c'est assez pour ma flamme (18).
» Esclave heureux de servir tant d'appas,
» L'amour, caché dans le fond de mon ame,
» Peut l'adorer, et ne l'offenser pas.
» Je mourrai de l'effort pénible
» Que vont me coûter mes combats.
» Mais, à ma mort que son cœur soit sensible ;
» Je meurs content ; et jusqu'à mon trépas,
» Je la verrai : c'est assez pour ma flamme, etc.

SCÈNE III (19).

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR.

De la part de Roland, on vient jusqu'en ces lieux
Vous offrir un don précieux,
Il vous aime, il vous sert, son amour peut paraître (20) ;
Ses travaux, quels qu'ils soient, sont trop récompensés.
O trop heureux Roland !

ANGÉLIQUE.

Roland sera peut-être
Moins heureux que vous ne pensez.
» Pour moi plus son amour éclate (21),
» Plus je rougis de lui devoir.
» Ne portez point envie au bonheur qui le flatte.

MÉDOR.

Il est vrai qu'il n'a pas le plaisir de vous voir.

ANGÉLIQUE.

Je le fuis ; et, sans lui, désormais je n'aspire
Qu'à retourner dans mon empire.
Enfin, Médor, enfin, je veux savoir
Si j'ai sur vous un absolu pouvoir.

MÉDOR.

Vous êtes de mon sort maîtresse souveraine.
Je servais un grand roi ; j'avais suivi ses pas
Des rivages du Nil jusqu'aux bords de la Seine.
Il est mort en cherchant la gloire et les combats ;
Sans vous, j'allais le suivre au-delà du trépas.

Vous servir est ma seule envie.
J'en fais mon espoir le plus doux.
Vous m'avez conservé la vie ;
» Je ne la chéris que pour vous (22).

ANGÉLIQUE.

Médor, vous avez lieu de croire
Que je m'intéresse à vos jours.
J'en ai pris soin ; le ciel a béni mon secours.
A la fin il est tems d'avoir soin de ma gloire.
Par pitié, près de vous j'ai voulu demeurer,
Tandis que mon secours vous était nécessaire.
Ma pitié n'a plus rien à faire ;
Il est tems de nous séparer.
Partez Médor.

MÉDOR.

O ciel !

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

MÉDOR.

Hélas! ai-je pu vous déplaire?

ANGÉLIQUE.

Non, non, je n'ai point de colère.

MEDOR.

» Puis-je vivre, et ne vous voir plus?

ANGÉLIQUE.

» Laissons les regrets superflus (23).
Choisissez où vous voulez vivre;
Je prendrai soin de votre sort.

MÉDOR.

Vous me défendez de vous suivre;
Je ne veux chercher que la mort.

ANGÉLIQUE (24).

» Puisse Médor, loin d'Angélique,
» Jouir en paix d'un heureux sort!

MÉDOR.

» Non, non, Médor, loin d'Angélique.
» Ne demande au ciel que la mort.

ANGÉLIQUE.

» Vivez heureux loin d'elle.
» Mais ne l'oubliez pas.

MÉDOR.

» Qu'en esclave fidèle,
» Je suive au moins vos pas.
» Sans vous je ne puis vivre.

ANGÉLIQUE, à part.

» Sans lui je ne puis vivre.

(A Médor.)

» Je ne dois plus vous voir.

ENSEMBLE. (Angélique a part.)

» A quel tourment nous livre
» Un trop cruel devoir?
» Non, je n'y puis survivre.
» A quel tourment nous livre
» Un trop cruel devoir.

MÉDOR.

» Qu'en esclave fidèle,
» Je suive au moins vos pas.

ANGÉLIQUE.

» Suivez ma loi cruelle;
» Mais ne m'oubliez pas.

MÉDOR.

» Sans vous je ne puis vivre.

ANGÉLIQUE.

» Je ne dois plus vous voir.

(A part.)

» Je sens que je l'adore;
» Et je le fais souffrir!

MÉDOR.

» Au trépas que j'implore
» Je n'ai plus qu'à m'offrir.

ENSEMBLE. (Angélique à part.)

» O contrainte fatale
» O cruelle rigueur!
» Quelle peine est égale!
» Aux peines de mon cœur?

MÉDOR.

» Ne puis-je au moins vous suivre?
» Sans vous je ne puis vivre.

ANGÉLIQUE.

» Pourquoi vouloir me suivre?
» Je dois ne plus vous voir.

MÉDOR.

» Sans vous je ne puis vivre.

ANGÉLIQUE, à part.

» Sans lui je ne puis vivre.

MÉDOR.

» Hélas! ne plus vous voir!

ENSEMBLE. (Angélique, à part.)

» O contrainte fatale!
» O funeste rigueur!
» Quelle peine est égale
» Aux peines de mon cœur?

ANGÉLIQUE.

Terminons des regrets qui pourraient trop s'étendre.
Ne me dites plus rien. Je ne veux rien entendre.
Il est tems de nous séparer.
Partez Médor.

MÉDOR.

O ciel!

ANGÉLIQUE.

Partez sans différer.

(Il sort.)

SCÈNE IV (25).

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ANGÉLIQUE.

Je ne verrai plus ce que j'aime.
» Quel effort je fais sur moi-même (26) !
» Que je me prépare d'ennui!
Il part désespéré; tu vois où je l'expose;
Il va mourir; j'en suis la cause;
Je mourrai bientôt après lui.
Non, un trop tendre amour à ses jours m'intéresse.
Non! qu'il ne parte point. Allons le rappeler...
Infortunée! où veux-je aller?
Je vais trahir ma gloire et montrer ma faiblesse.

» Non, rien n'égale mon malheur (27).
S'il faut que l'Amour me surmonte,
» Quelle est ma faiblesse et ma honte (28)?
» Quelle est sa peine et ma douleur,
S'il faut l'arracher de mon cœur?

THÉMIRE.

Le secours de l'absence
Est un puissant secours (29).

ANGÉLIQUE.

Le secours de l'absence
Est un cruel secours.
Ah! quelle violence,
De fuir incessamment ce qu'on aime toujours!
Quoi! Médor, pour jamais, d'avec moi se sépare!
Devais-tu m'inspirer un dessein si barbare?

Cruelle! j'ai suivi tes conseils rigoureux.
Fais revenir Médor. Que rien ne te retienne.
Va, cours.... Mais s'il revient!... N'importe, qu'il revienne.
Attends. Je veux!... hélas! sais-je ce que je veux?

» Je renonce à ce que j'aime.
» Médor n'est plus rien pour moi.
» Puis-je me faire à moi-même
» Une plus funeste loi?
» Est-ce le ciel en colère,
» Est-ce un tyran, est-ce un père,
» Qui me sépare de toi?
» Non, Médor, c'est ton amante,
» Qui t'afflige et se tourmente.
» Mais pardonne : je le doi.
» Je le dois! rigueur extrême!

» Je renonce, etc.

THÉMIRE.

Voyez ces étrangers; contraignez-vous pour eux.

ANGÉLIQUE.

Ne puis-je en liberté soupirer et me plaindre?
Faudra-t-il toujours me contraindre?
Sans Médor, tout me semble affreux.
Va le voir, et du moins console un malheureux.

SCÈNE V (30).

ANGÉLIQUE, troupe d'INSULAIRES orientaux.

UN INSULAIRE.

Au généreux Roland je dois ma délivrance.

D'un charme affreux sa valeur m'a sauvé.
Il n'a voulu de ma reconnaissance,
Que ce présent, qu'il vous a réservé.
(Il lui présente un brasselet de pierreries.)
Je viens, pour vous l'offrir, du rivage où l'Aurore
Ouvre la barrière du jour.
Vous embrasez Roland d'un feu qui le dévore;
Mais qui peut voir la beauté qu'il adore,
Voit sans étonnement l'excès de son amour (31).

CHŒUR.

Triomphez, charmante reine,
Triomphez des plus grands cœurs.
» Que les plus fameux vainqueurs (32)
» Se disputent votre chaîne.
Triomphez, etc. (33).

(On danse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la fontaine de l'Amour au milieu d'une forêt.

» SCÈNE I.

» CHŒUR D'AMANS enchantés.

Source enchanteresse ;
» Quels sont tes attraits !
» Redouble à jamais
» Notre heureuse ivresse.
» Aimons, aimons-nous.
» L'Amour nous appelle.
» Jamais un rebelle
» N'évite ses coups.
» Quel bien est plus doux
» Qu'un amour fidèle ?
» Aimons, aimons-nous.
» De cette eau si belle
» Enivrons-nous tous.

(Pendant ce chœur, les amans puisent à la fontaine et se présentent la coupe l'un à l'autre. La danse exprime leur enchantement. Une amante jalouse, et qui dans son dépit va s'énivrer à la fontaine de la Haine, se laisse enfin persuader de boire à celle de l'Amour.)

SCÈNE II (34).

ANGÉLIQUE, THÉMIRE

ANGÉLIQUE (35).

Ah! j'ai banni Médor. Ma tristesse est mortelle.
Que ne le pressais-tu de me désobéir!

THÉMIRE.

Je devais vous être fidèle.

ANGÉLIQUE.

Pour empêcher ma mort, n'osais-tu me trahir?
O fidélité trop cruelle!
Le trouble de mon cœur ne peut plus se calmer.
Non, je n'espère plus de remède à mes peines.
Merlin, dans ces forêts, enchanta deux fontaines,
Dont l'une fait haïr, et l'autre fait aimer.
C'est la fontaine de la haine
Que je viens chercher en ce jour;
Je m'égare en ces bois, et ma recherche est vaine:
Toujours un sort fatal, malgré moi, me ramène.
A la fontaine de l'Amour (36).

Non, je ne cherche plus cette source terrible,
Qui fait d'un tendre amour, une haine inflexible.
C'est un secours cruel: je n'y puis recourir.
Aux charmes de Médor je serais insensible!
Je haïrais Médor! non, il n'est pas possible (37).
Je consens plutôt à mourir (38).

THÉMIRE (39).

Quelqu'un vient.

ANGÉLIQUE.

C'est Roland.

THÉMIRE.

Ce héros invincible
Abandonne tout pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Il se flatte d'un vain espoir :
Cet anneau, quand je veux, peut me rendre invisible (40).

SCÈNE III (41).

ROLAND, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

ROLAND.

Belle Angélique, enfin, je vous trouve en ces lieux.
» (Angélique met dans sa bouche l'anneau qui la rend invisible.)
Ciel ! quel enchantement vous dérobe à mes yeux ?
Angélique ! charmante reine !
Mes cris font vainement retentir ces forêts.
Angélique ! ingrate ! inhumaine !
» Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine (42) ?
Angélique ! ingrate ! inhumaine !
» Quel plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets (43) ?

» Tu sais ce que j'ai fait pour elle (44) ;
Tu connais mon amour fidèle ;
Et tu vois quel en est le prix (45).
» Angélique !... envain je l'appelle.
» Elle est sans pitié, la cruelle ;
» Elle est insensible à mes cris.

» Quelle rigueur ! ah ! quel mépris !
» Tu sais ce que j'ai fait pour elle ?
» Tu connais mon amour fidèle ;
» Et tu vois quel en est le prix.
» Quelle rigueur ! ah ! quel mépris !

THÉMIRE.

» Eh quoi, seigneur ! pouvez-vous croire
» Que l'on méprise tant de gloire ?

ROLAND.

» Que lui fait cette gloire, hélas ! que je flétris ?
Que devient ma vertu ? ma force est inutile (46) ;
Je laisse mon roi sans appui.
Il n'a plus désormais que Paris pour asile.
Les cruels Africains vont triompher de lui.
Je vois le sort affreux de ma triste patrie ;
Elle est prête à tomber sous de barbares lois ;
J'entends sa gémissante voix ;
Mais c'est vainement qu'elle crie.
Un malheureux amour m'enchaîne dans ces bois.

Angélique !... envain je l'appelle.
Elle est sans pitié, la cruelle.
Et pourquoi tant souffrir ? pourquoi
N'aurai-je pas pitié de moi ?
C'en est fait, et je veux que l'ingrate le sache :
C'en est fait, pour jamais mes liens sont rompus.
Non, je ne la chercherai plus.
C'est vainement qu'elle se cache.
Non, je ne veux plus voir sa fatale beauté.
Il ne m'en a que trop coûté (47).

» Je me reconnais ; je respire ;

» Je reprends sur moi mon empire ;
» Je retrouve enfin ma vertu.
» Honteux d'avoir tant combattu,
» Je crois sortir d'un long délire.
» L'honneur, la gloire qui m'inspire,
» Relèvent mon cœur abattu.

» Je me reconnais ; je respire ;
» Je reprends sur moi mon empire ;
» Je retrouve enfin ma vertu.

Malheureux ! je me flatte ; et ma colère est vaine.
» Lâche ! tu ne peux rompre une honteuse chaîne (48) : »
Ton cœur suit, malgré toi, de funestes attraits ;
Il cède au charme qui l'entraîne.
Angélique ! ingrate ! inhumaine !
Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine ?
Angélique ! ingrate ! inhumaine !
Quel plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets ?

(Il sort.)

SCÈNE IV (49).

ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

THÉMIRE (50).

Roland vous cherche en vain dans ce bois solitaire.

ANGÉLIQUE.

Mon cœur est engagé. Roland ne peut me plaire.
Quel espoir lui pourrais-je offrir ?
Je le fuis par pitié. Je ne saurais mieux faire
Que de l'aider à se guérir.

Où peut-être Médor? Le désespoir le presse.
Que ne puis-je le retrouver (51)?

THÉMIRE.

» Roland vous aime avec tant de tendresse!
Votre cœur pour Roland devrait se réserver.

ANGÉLIQUE.

Parle-moi de Médor, ou laisse-moi rêver.
C'est l'Amour qui prend soin lui-même
D'embellir ces paisibles lieux.
Mais je n'y vois point ce que j'aime;
Rien n'y saurait plaire à mes yeux.
» Source des amoureux désirs,
» Ah! qu'il vienne avec moi s'énivrer de ton onde.
» Sans lui pour moi plus de plaisirs;
» Sans lui plus de bonheur au monde.
» C'est l'Amour, etc.

SCÈNE V (52).

MÉDOR, ANGÉLIQUE, THÉMIRE.

MÉDOR avant de paraître.

» Séjour si tranquille et si beau,
» D'un amant malheureux vous serez le tombeau (53).

ANGÉLIQUE.

C'est Médor que je viens d'entendre.
O ciel!

THÉMIRE.

Vous le verrez!

ANGÉLIQUE.

Eh! puis-je m'en défendre?

C'est trop suivre un cruel devoir.
Je retrouve Médor. L'Amour veut me le rendre.
Je ne puis vivre sans le voir.
Éloigne-toi. (Thémire sort.) Rendons-nous invisible;
Et d'un malheureux, trop sensible,
Voyons où peut aller le cruel désespoir.

» SCÈNE VI.

« ANGÉLIQUE, MÉDOR.

« MÉDOR, se croyant seul.

» Tout respire en ces bois une volupté pure;
» Et j'y meurs accablé d'un désespoir affreux.
» Il ne manquait, hélas! au tourment que j'endure,
» Que de voir des amans heureux (53).

Ce que j'aime me fuit, et je fuis tout le monde.
Pourquoi traîner plus loin ma vie et mes malheurs?
Ruisseau, je viens mêler mon sang avec votre onde.
C'est trop peu d'y mêler mes pleurs.

(Médor tire son épée pour s'en frapper; Angélique l'arrête.

ANGÉLIQUE.

Vivez, Médor!

MÉDOR.

Reine adorable,
Vous prenez trop de soin des jours d'un misérable.

ANGÉLIQUE.

Pourquoi courez-vous au trépas?

MÉDOR.

C'est un supplice insupportable

De vivre et de ne vous voir pas.

ANGÉLIQUE.

Je croyais que sur vous j'avais plus de puissance.

MÉDOR.

Hélas ! si vous pouviez savoir
Jusqu'à quel point je vous offense !

ANGÉLIQUE.

Rien ne m'offense tant que votre désespoir.

MÉDOR.

Je vivrai, si c'est votre envie.
Je vous vois ; mon sort est trop doux,
Mais s'il faut m'éloigner de vous,
Je ne réponds pas de ma vie.

ANGÉLIQUE.

Prenez soin de vos jours, Médor ; vous le devez.
Il m'en coûte assez cher de les avoir sauvés.
Ils me sont précieux ; je vous l'ai fait connaître.

MÉDOR.

Généreuse reine, achevez.
Sans vous puis-je vivre ?

ANGÉLIQUE.

Vivez,
A quelque prix que ce puisse être.

MÉDOR.

» Ciel, qu'entends-je ? à vos pieds... (55).

ANGÉLIQUE.

» En me donnant un roi (56),
» J'unirai sous la même loi
Votre destinée et la mienne.

MÉDOR.

Ah ! plus vous oubliez votre grandeur pour moi,
Plus il faut que je m'en souvienne.

ANGÉLIQUE (57).

» Roland est encor dans ces lieux.
» Un moment avec lui laissez-moi me contraindre ;
» Et dérobez-vous à ses yeux.

(58) (Médor s'éloigne).

SCÈNE VII.

» ANGÉLIQUE seule.

» Il en coûte à mon cœur de s'abaisser à feindre ;
» Mais Roland m'y réduit ; il n'a pas à se plaindre.
» A ses transports jaloux il s'agit d'échapper.
» L'amant qui nous force à le craindre,
» Nous autorise à le tromper.

SCÈNE VIII (59).

ROLAND, ANGÉLIQUE (60).

ROLAND.

Faut-il encor que je vous aime?
Je dois rougir de ma faiblesse extrême,
Ingrate : vous en abusez ;
» Et plus je fais pour vous, plus vous me méprisez (61).
Quelle honte à mon cœur d'être encor si fidèle !
Pourquoi vous trouvé-je si belle?
Non, avec tant d'attraits, si touchans et si doux,

Vous ne méritez pas, cruelle,
L'amour dont je brûle pour vous.

ANGÉLIQUE.

» Que n'ai-je pas fait pour l'éteindre (62)?

ROLAND.

Ah! je ne sais que trop avec quelle rigueur
Vous punissez mon lâche cœur.
Votre mépris éclate; il n'est plus tems de feindre;
Tous vos déguisemens sont vains.
Je pardonne au mépris du reste des humains:
Je l'ai bien mérité; j'aurais tort de m'en plaindre.

J'abandonne ma gloire et la laisse ternir.
Je chéris le trait qui me blesse.
De mon égarement je ne puis revenir.
Mais vous, qui causez ma faiblesse,
Ah! cruelle, est-ce à vous, à vous de m'en punir (63)?

Dans vos yeux inquiets je lis mon infortune.
Ma présence vous importune.
Vous ne songez qu'à me quitter.

ANGÉLIQUE.

» Oui, Roland, je vous crains, je dois vous éviter (64).

ROLAND.

Ah! du moins laissez-moi le seul bien qui me reste.
Laissez-moi la douceur funeste
De voir de si charmans appas.
C'est sans espoir que je suivrai vos pas.
Vous ne serez jamais à mes vœux favorable;
Je vous verrai toujours inexorable;
Mais le plus grand des maux est de ne pas vous voir.

ANGÉLIQUE.

» Mon cœur, libre encore (65)
» Veut fuir un vainqueur.

ROLAND.

» Fuir qui vous adore !
» Auriez-vous encore
» Assez de rigueur ?

» ANGÉLIQUE.

» Que ne puis-je encore
» Défendre mon cœur !

» Faut-il que la Gloire
» Le cède à l'Amour ?

» ROLAND.

» Cédez la victoire
» Au plus tendre amour.

» ANGÉLIQUE.

» Mon peuple, ma cour
» Attend mon retour.

ROLAND.

» D'un roi plein de gloire,
» Venez voir la cour.
» O reine charmante !

» ANGÉLIQUE.

» L'Amour nous tourmente,
» Je veux fuir l'Amour.

» ROLAND.

» Rigueur inflexible !
» Ne m'accablez pas.

» ANGÉLIQUE.

» Que ne suis-je, hélas!
» Encor moins sensible!
» Ne me suivez pas.

» ROLAND.

» Ne me fuyez pas.

» ENSEMBLE. (Angélique à part.

» O Dieu quels combats!
» Quel charme invincible
» M'enchaîne } à { vos } pas!
» L'enchaîne } à { mes } pas!

(Le théâtre change, et représente un port de mer.)

» SCÈNE IX.

Troupe de MATELOTS chinois.

» LE CHŒUR.

» Les vents nous appellent sur l'onde.
» Heureux amans, que tardez-vous;
» Venez, fuyez loin des jaloux.
» Les airs, les flots tout vous seconde.
» Que tardez-vous?
» Embarquons-nous.

(On danse.)

» SCÈNE X.

» MÉDOR, THÉMIRE et les MATELOTS.

» THÉMIRE.

» VOILA l'époux qu'une reine si belle
» Vient de choisir pour régner avec elle.
» Elle fuyait l'Amour, et le fuirait encor,
» Si l'Amour à ses yeux n'eût présenté Médor.

(Les matelots rendent hommage à leur nouveau roi.)

» MÉDOR, aux matelots.

» En butte aux fureurs de l'orage,
» Sans savoir à qui recourir,
» Voyant de si près le rivage,
» J'étais au moment de périr.
» Angélique a vu son ouvrage;
» Mon malheur a su l'attendrir.
» L'Amour m'a sauvé du naufrage.

(On danse.)

» SCÈNE XI.

» LES PRÉCÉDENS, ANGÉLIQUE.

» ANGÉLIQUE.

» VENEZ, Médor, venez dans un temple rustique,
» Recevoir la foi d'Angélique.
» Nous n'aurons pour témoins que des bergers heureux,
» Fidèles comme nous, comme nous amoureux.

» ANGÉLIQUE ET MÈDOR.

» Allons dans une paix profonde,
» Jouir du succès de nos vœux.
» Que deux cœurs unis sont heureux,
» D'oublier le reste du monde !

» LE CHŒUR.

» Régnez en dépit de l'envie.
» Le ciel accorde à vos désirs
» Les biens les plus doux de la vie,
» L'amour, la gloire et les plaisirs.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME (66).

Le théâtre représente une grotte, au milieu d'un bocage.

SCÈNE I.

ROLAND, ASTOLFE.

ROLAND (67).

» Viens. Je sais quelle route Angélique a dû prendre.
Nous nous sommes promis d'être, à la fin du jour,
A la fontaine de l'Amour (68).
Je viens au-devant d'elle ; ennuyé de l'attendre,
Je parcours les lieux d'alentour.

» De l'aimable objet qui m'enchante (69),
» Jamais je ne fus si charmé.
» Qu'une beauté fière est touchante,
» Quand son orgueil est désarmé !
» Dans les regards de mon amante,
» Quel nouveau feu s'est allumé !
» On a beau se croire enflammé ;
» Le plus ardent amour s'augmente
» Par le doux plaisir d'être aimé :

» Jamais je ne fus si charmé
» De l'aimable objet qui m'enchante.
» Qu'une beauté fière est touchante,

» Quand son orgueil est désarmé !

ASTOLFE.

Cet empire en vous seul a mis son espérance.
Si vous n'embrassez sa défense,
Il tombera dans peu de tems,
Sous une barbare puissance.
Songez que vous perdez de précieux instans.

ROLAND.

Je songe au bonheur que j'attends.

ASTOLFE

» Ah ! d'un laurier immortel (70)
» Venez ceindre votre tête.

ROLAND.

» L'Amour m'attend à l'autel ;
» J'y vole, et rien ne m'arrête.

ASTOLFE.

» C'est un laurier immortel
» Que la Gloire vous apprête.

ROLAND.

» C'est la plus belle conquête
» Qui va me suivre à l'autel.

ASTOLFE.

» Un héros fait pour la Gloire,
» Va languir dans le repos !

ROLAND.

» Hé quoi ? faut-il qu'un héros
» Renonce à tout pour la Gloire ?
» La plus charmante victoire
» M'appelle au sein du repos.

Lorsque des rigueurs inhumaines
Ont payé mon amour d'un si cruel tourment,

Je n'ai pu sortir de mes chaînes.
Puis-je me dégager d'un lien si charmant,
Quand je touche à l'heureux moment,
Où je dois recevoir le prix de tant de peines ?
Va, laisse-moi seul en ces lieux.
Angélique, à mes vœux sensible,
Pour tout autre que moi veut se rendre invisible.
Va, ne l'empêche point de paraître à mes yeux.

SCÈNE II.

ROLAND, seul.

Ah ! j'attendrai long-tems : la nuit est loin encore.
Quoi, le Soleil veut-il luire toujours !
Jaloux de mon bonheur, il prolonge son cours,
Pour retarder la beauté que j'adore.

O Nuit ! favorisez mes désirs amoureux.
Pressez l'astre du jour de descendre dans l'onde.
Déployez dans les airs vos voiles ténébreux.
Je ne troublerai plus, par mes cris douloureux,
Votre tranquillité profonde.
Le charmant objet de mes vœux
N'attend que vous, pour rendre heureux
Le plus fidèle amant du monde.

O Nuit ! favorisez mes désirs amoureux.

Que ces gazons sont verts ! que cette grotte est belle !
(Il lit tout bas des vers écrits sur la grotte.)
Ce que je lis m'rpprend que l'Amour a conduit

Dans ce bocage, loin du bruit,
Deux amans qui brûlaient d'une ardeur mutuelle,
J'espère qu'avec moi, l'amour bientôt ici
Conduira la beauté que j'aime.
Enchantés d'un bonheur extrême,
Sur ces grottes bientôt nous écrirons aussi :

» Beaux lieux, doux asiles
» De nos heureux amours,
» Puissiez-vous être toujours
» Charmans et tranquilles ! »

Voyons tout.... Qu'est-ce que je vois ?
Ces mots semblent tracés de la main d'Angélique.
Ciel ! c'est pour un autre que moi
Que son amour s'explique !
« Angélique engage son cœur ;
» Médor en est vainqueur. ».

Elle m'aurait flatté d'une vaine espérance !
L'ingrate !... n'est-ce point un soupçon qui l'offense ?
« Médor en est vainqueur !... » Non, je n'ai point encor
Entendu parler de Médor.
Mon amour aurait lieu de prendre des alarmes,
Si je trouvais ici le nom
De l'intrépide fils d'Aymon,
Ou d'un autre guerrier célèbre par les armes....

Angélique n'a pas osé
Avouer de son cœur le véritable maître ;
Et je puis aisément connaître
Qu'elle parle de moi, sous un nom supposé.
C'est pour moi seul qu'elle soupire.

Elle me l'a trop dit, et j'en suis trop certain.
Lisons ces autres mots. Ils sont d'une autre main.

Qu'ai-je lu?... Ciel!.. il faut relire.
» Que Médor est heureux!
» Angélique a comblé ses vœux. »

Ce Médor, quel qu'il soit, se donne ici la gloire
D'être l'heureux vainqueur d'un objet si charmant!
Angélique a comblé les vœux d'un autre amant!
Elle a pu me trahir!... non, je ne le puis croire.
Non, non, quelque envieux a voulu, par ces mots,
Noircir l'objet que j'aime, et troubler mon repos.

» Que l'insolent qui m'outrage,
» Tremble, et redoute ma fureur.
» Ah! quelle insulte! ah! quelle horreur!
» Tout mon sang bouillonne de rage.

» Que l'insolent qui m'outrage,
» Tremble, et redoute ma fureur.
» Elle aurait trahi sa gloire!
» C'est un crime de le croire.
» Par l'injure la plus noire,
» C'est offenser tant d'appas.
» D'où vient donc cette tristesse,
» Cette frayeur qui me presse,
» Et qui cause à ma tendresse
» Tant de trouble et de combats?

Que l'insolent, etc.

J'entends un bruit de musique champêtre;

Il faut chercher Angélique en ces lieux (71).
Mes noirs soupçons vont disparaître,
Au premier regard de ses yeux.

(Il sort.)

SCÈNE III.

Troupe de BERGERS et de BERGÈRES.

LE CHŒUR.

» QUAND on vient dans ce bocage (72),
» Peut-on s'empêcher d'aimer?
» Qu'aisément sous cet ombrage,
» L'Amour sait nous désarmer!
» Que d'oiseaux sous ce feuillage!
» Que leur chant nous doit charmer!
» Que dans leur brillant ramage,
» L'Amour sait bien s'exprimer!

» Quand on vient, etc.

(On danse.)

CORIDON.

J'aimerai toujours ma bergère.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon berger.

CORIDON.

» Fût-elle inconstante et légère.

BÉLISE.

» Fut-il inconstant et léger.

ENSEMBLE.

» Mais je n'en crains pas le danger.

CORIDON.

» Qui? ma bergère!

BÉLISE.

» Mon berger!

ENSEMBLE.

» Serait capable de changer!
» A quel malheur j'allais songer!

CORIDON.

» Non, tu ne seras point légère.

BÉLISE.

» Non, tu ne seras point léger.

CORIDON.

J'aimerai toujours ma bergère.

BÉLISE.

J'aimerai toujours mon berger.

ENSEMBLE.

» Aucun des deux ne peut changer.

SCÈNE IV.

ROLAND ET LES BERGERS.

CORIDON.

Angélique est reine, elle est belle;
Mais sa grandeur, ni ses appas
Ne me rendraient point infidèle.
Je ne quitterais pas
Ma bergère pour elle.
» Non, je ne la quitterais pas.

BÉLISE.

» Quand des riches bords de la Seine
Le charmant Médor serait roi,

» Et me dirait : Je te fais reine, (73)
» Je quitte Angélique pour toi ;
Non, je ne voudrais pas encor
Quitter mon berger pour Médor.

ROLAND.

Que dites-vous ici de Médor, d'Angélique ?

CORIDON.

Ce sont d'heureux amans, dont l'histoire est publique
Dans tous les hameaux d'alentour.

BÉLISE.

Ils ont avec regret quitté ce beau séjour.
Ces arbres, ces rochers, cette grotte rustique,
Tout parle ici de leur amour.

ROLAND, à part.

Ah ! je succombe au tourment que j'endure.

CORIDON.

Reposez-vous sur ce lit de verdure.

BÉLISE.

Vous paraissez chagrin ; écoutez à loisir
De ces heureux amans l'agréable aventure.
Vous l'entendrez avec plaisir (74).

(Roland, accablé de douleur, s'assied sur un gazon.)

BÉLISE.

D'un grand empire Angélique est maîtresse.
Elle est charmante ; elle avait à son choix
Des héros et des rois.
Médor est sans biens, sans noblesse ;
Mais Médor est si beau, qu'elle l'a préféré
A cent rois, qui pour elle ont en vain soupiré.

LE CHŒUR (75).

On ne peut s'aimer davantage.

Jamais bonheur ne fut plus doux.
» L'hymen a formé, devant nous,
» Le nœud qui les engage.

CORIDON.

Quand le festin fut prêt, il fallut les chercher.

LE CHŒUR (76).

Ils étaient enchantés dans ces belles retraites.

CORIDON ET BÉLISE (77).

On eut peine à les arracher
De l'endroit charmant où vous êtes.

ROLAND, se levant avec horreur.

Où suis-je? juste ciel! où suis-je? malheureux!

LE CHŒUR.

Demeurez, et voyez nos danses et nos jeux (78).

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, TERSANDRE.

TERSANDRE (79).

J'AI vu partir du port cette reine si belle.

ROLAND, à part.

Angélique est partie!

TERSANDRE.

Et Médor avec elle.
Elle en fait un grand roi : c'est son unique soin.

ROLAND, à part.

Ils sont partis ensemble!

TERSANDRE, aux bergers.

Ils sont déjà bien loin. (80)

ROLAND, à part.

Ils se sont dérobés tous deux à ma vengeance!

TERSANDRE, aux bergers.

Angélique a voulu passer notre espérance.
Voyez ce bracelet.

ROLAND, à part.

Que vois-je infortuné!
J'ai fait mettre en ses mains ce prix de mon courage!
De mon fidèle amour c'est le précieux gage.

TERSANDRE, aux bergers.

Pour le prix de nos soins, elle nous l'a donné.

ROLAND.

Ciel!

TERSANDRE (81).

Quel est ce guerrier? Il menace, il soupire!

CONIDON.

Nous l'avons trouvé dans ces lieux.

BÉLISE.

Le trouble de son cœur se montre dans ses yeux. (82)

TERSANDRE.

Son cœur souffre un amoureux martyre.
Je suis touché de ses douleurs.

BÉLISE.

Quels terribles regards?

ROLAND.

La perfide!

TERSANDRE.

Il murmure!

CORIDON.

Il frémit.

BÉLISE.

Il répand des pleurs.

ROLAND.

Tant de sermens!.. ah! la parjure!

TERSANDRE.

Ne l'abandonnons pas dans un chagrin si noir.

ROLAND.

Elle rit de mon désespoir.
Je l'aimais d'un amour si tendre, si fidèle!

TERSANDRE.

Ses regards sont plus doux.

CORIDON.

Il est moins agité.

ROLAND.

J'ai cru vivre heureux avec elle!
Hélas! quelle félicité!

TERSANDRE.

Non, je n'en doute point : c'est l'amour qui le blesse.

BÉLISE.

L'Amour peut-il causer cette sombre tristesse (83)?

CORIDON.

Son trouble est apaisé.

TERSANDRE.

J'espère qu'à la fin
Nous adoucirons son chagrin.
Bénissons l'amour d'Angélique,
Bénissons l'amour de Médor.
Dans le brillant séjour d'une cour magnifique,

Puissent ils, sur un trône d'or,
S'aimer comme ils s'aimaient dans ce séjour rustique.

LE CHŒUR.

Bénissons l'amour d'Angélique,
Bénissons l'amour de Médor.

ROLAND.

Taisez-vous, malheureux. Oserez-vous sans cesse
Percer mon triste cœur des plus sensibles coups?
Malheureux, taisez-vous.
Rendez grâce à votre bassesse,
Qui vous dérobe à mon courroux.

LE CHŒUR.

Fuyons tous, Fuyons tous, etc.

SCÈNE VI.

ROLAND, seul.

Je suis trahi. Ciel! qui l'aurait pu croire!
O ciel! je suis trahi par l'ingrate beauté,
Pour qui l'Amour m'a fait trahir la Gloire!
O doux espoir dont j'étais enchanté,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipité?

Témoins d'une odieuse flamme,
Vous avez trop blessé mes yeux,
Que tout ressente dans ces lieux,
L'horreur qui règne dans mon ame.

(Roland brise les inscriptions, détache les rochers de la grotte, déracine les arbres, et retombe dans l'accablement.)

Ah! je suis descendu dans la nuit du tombeau.
Faut-il encor que l'Amour me poursuive?
Ce fer n'est plus qu'un vain fardeau
Pour une ombre plaintive.

(Il jette son épée.)

Quel gouffre s'est ouvert! qu'est-ce que j'aperçoi?
Quelle voix funèbre s'écrie?
Les enfers arment contre moi
Une impitoyable furie.
Barbare! tu me rends le jour!
Que prétends-tu? parle.... O supplice horrible!
Je dois montrer un exemple terrible
Des tourmens d'un funeste amour.

(La symphonie annonce l'arrivée de Logistille.)

SCÈNE VII. (84)

LOGISTILLE, ROLAND.

LOGISTILLE, sur un char.

» Amour! cruel amour! voilà donc ton ouvrage.
» Invincible Roland, quelle erreur t'a surpris?
» Rendons le calme à ses esprits;
» Et par un nouveau charme; enflammons le courage
» De ce héros que je chéris. »

« SCÈNE VIII.

Le théâtre change et représente un camp

» LOGISTILLE, ROLAND, troupes de CHEVALIERS et de DAMES FRANÇAISES.

» LOGISTILLE, ET LE CHŒUR.

ROLAND, courez aux armes.
Que la Gloire a de charmes!

LES CHEVALIERS.

» Guidez nos pas, volez à de nouveaux exploits.

LOGISTILLE.

Roland, courez aux armes.

TOUT LE CHŒUR.

Roland, courez aux armes.
Que la Gloire a de charmes!
» Guidez nos pas, volez à de nouveaux exploits.

ROLAND.

» Quels sons éclatans! quelle voix!
» Dans quel état je me revois!
» (Il reprend son épée, son casque et son bouclier.)
» Mes armes! mes armes!
» Quel supplice pour moi,
» De survivre à ma gloire!

LE CHŒUR.

» Le chemin de la Gloire!
» S'ouvre encor devant toi.

LOGISTILLE.

» Suis-moi, Roland, suis-moi.

LOGISTILLE ET LE CHŒUR.

» Au champ de la Victoire,

» Viens la rendre à ton roi.

ROLAND.

» Fol Amour, loin de moi.
» Je ne vois que la Gloire,
» Ma patrie et mon roi.

LOGISTILLE.

» Suis-moi, Roland, suis-moi.

LE CHŒUR.

» Ne vois plus que la Gloire,
» Ta patrie et ton roi.

ROLAND.

» Je ne vois que la Gloire,
» Ma patrie et mon roi.

» (Les chevaliers et les dames se félicitent de voir que Roland leur est rendu; ils le ramènent en triomphe.)
(La danse termine le spectacle.),

FIN DE ROLAND.

VARIANTES DE ROLAND.

ACTE PREMIER.

(1) ANGÉLIQUE, seule.

(2) Quelquefois la Fierté demeure la plus forte,
Quelquefois l'Amour est vainqueur ;
De moment en moment une guerre mortelle
Dans mon ame se renouvelle.
. . . . . .

(3) Funeste Amour, Fierté cruelle,
Ne cesserez-vous point de déchirer mon cœur ?

(4) SCÈNE II.

ANGÉLIQUE, TÉMIRE.

TÉMIRE.

(5) Vous avez peu d'impatience,
De voir le riche don qu'on va vous présenter.
C'est un prix que Roland vous a fait apporter
Des rivages lointains où le jour prend naissance.
Pour vous, par mille exploits, il a su l'acheter,
Serez-vous sans reconnaissance ?
Faut-il que tant d'amour ne puisse mériter
Qu'une éternelle indifférence ?
. . . . . .

(6) Pourriez-vous oublier l'ardeur dont il vous aime ?

. . . . . .

(7) Je songe, autant que je le puis,
A sa rare valeur, à son amour extrême :

. . . . . .

(8) Roland renverse tout par l'effort de ses armes.

. . . . . .

(9) TÉMIRE.

Médor !

ANGÉLIQUE.

Ma faiblesse t'étonne.
Ne me déguise rien, parle, je te l'ordonne,
Représente à mon cœur la honte de son choix.

TÉMIRE.

Médor d'un sang obscur a reçu la lumière.
Pourrait-il être aimé d'une reine si fière ?
D'une reine qui sous ses lois
Ne voit qu'avec mépris les héros et les rois.

. . . . . .

(10) La pitié, pour Médor a su trop m'attendrir.
Ma funeste langueur s'augmentait à mesure
Qu'il guérissait de sa blessure.

. . . . . .

(11) Il n'importe, il le faut, qu'il parte, qu'il me quitte....

(12) SCÈNE III.

(13) Ah ! quel tourment
De garder, en aimant,

Un éternel silence !
Ah ! quel tourment
D'aimer sans espérance !

(14) Malheureux que je suis, j'aime un objet charmant,

(15) Ai-je oublié son rang et ma naissance,

(16) J'aime une reine ! hélas ! par quel enchantement,

(17) Et combien entre nous le sort met de distance ?

. . . . . .

(18) Je dois cacher un amour qui l'offense ;
Il faut me faire, à tout moment,
Une cruelle violence.

(19) SCÈNE IV.

(20) Et tout absent qu'il est, il vous le fait connaître.

. . . . . .

(21) Plus son amour éclate, et plus il m'importune,
J'ai honte de lui trop devoir.
Non, n'enviez point sa fortune.

. . . . . .

(22) Heureux ! si je la perds pour vous.

(23) Laissons des discours superflus.
Partez.

MÉDOR.

Je ne vous verrai plus !

. . . . . .

(24) Vivez, conservez mon ouvrage,

Songez que c'est me faire outrage
De voir vos jours avec mépris,
Après le soin que j'en ai pris

MÉDOR.

Vous voulez que je vive, et votre arrêt me chasse,
Mes jours à vous servir ne sont pas réservés
Eh! que voulez-vous que je fasse
De ces jours malheureux que vous m'avez sauvés?

ANGÉLIQUE.

Puissiez-vous, loin de moi, jouir d'un sort paisible!

MÉDOR.

Loin de vous! ciel! est-il possible?
Ah! fallait-il me secourir?
Que ne me laissiez-vous mourir?

(25) SCÈNE V.

(26) Conçois-tu bien l'effort extrême
Que pour bannir Médor je me fais aujourd'hui?
. . . . . .

(27) Ciel! quel est mon malheur!
. . . . . .

(28) Je dois mourir de honte;
S'il faut l'arracher de mon cœur,
Je mourai de douleur.
. . . . . .

(29) C'est l'unique espérance
Des cœurs qui veulent fuir les funestes amours.
. . . . . .

(30) SCÈNE VI.

(31) TRIOMPHEZ, charmante reine,
Triomphez des plus grands cœurs.
Ce n'est qu'aux plus fameux vainqueurs
Qu'il est permis de porter votre chaîne.

(32) DEUX INSULAIRES.

Dans nos climats
Sans chagrin l'on soupire,
L'Amour dont nous suivons l'empire
N'a que des appas.
Fuyons les belles
Cruelles,
Craignons leur pouvoir,
Que sert-il de les voir?
Ah! gardons-nous d'un amour sans espoir.
Quelle peine!
Quel tourment!
D'être amant
D'une inhumaine!
Si nous devenons amoureux,
Aimons pour être heureux.

Sans les Amours,
On s'ennuirait de vivre;
Mais nous devons cesser de suivre
Qui nous fuit toujours.

Fuyons les belles, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(33) SCÈNE I.

(34) TÉMIRE.

Un charme dangereux dans ces bois vous attire,
Il faut en détourner vos pas;
L'Amour règne en ces lieux, évitez ses appas,
Heureux qui peut fuir son empire!

ANGÉLIQUE.

Je porte au fond du cœur mon funeste martyre.
Hélas! où puis-je aller? où puis-je fuir, hélas!
Où l'Amour ne me suive pas?

TÉMIRE.

. . . . . .

(35) TÉMIRE.

Vous devez vous guérir du mal qui vous possède;
N'ayez rien à vous reprocher.
Vous en trouverez le remède,
Si vous le voulez bien chercher.

. . . . . .

(36) Par ce remède affreux je ne veux point guérir.

. . . . . .

(37) TÉMIRE.

Non, on ne peut trop plaindre,
Un cœur qui se laisse enflammer:

Ah! quel tourment d'aimer;
Que le feu d'amour est à craindre!
Qu'il est aisé de l'allumer!
Qu'il est malaisé de l'éteindre!

(38) ANGÉLIQUE.

(39) Angélique met dans sa bouche un anneau dont la puissance magique la rend invisible.

(40) SCÈNE II.

(41) QUEL plaisir trouvez-vous dans mes tristes regrets?
. . . . . .

(42) Quel barbare plaisir trouvez-vous dans ma peine
. . . . . .

(43) Quelle cruauté! quel mépris,

(44) TÉMIRE.

Peut-on vous mépriser sans crime?
La valeur vous a fait un mérite éclatant;
Si vous n'aviez jamais voulu que de l'estime,
Quel mortel serait plus content?
. . . . . .

(45) Eh! que m sert-il aujourd'hui
D'avoir les dons du ciel, qu'eut autrefois Achille?
. . . . . .

(46) Le dépit éteint ma flamme:
Heureuse la cruauté
Qui rend la paix à mon ame!
Heureuse la cruauté
Qui me rend la liberté!

(47) Lâche! ne puis je rompre une honteuse chaîne?
Que je sens de troubles secrets!

(48) SCÈNE III

(49) Ou dois-je aller?... je vous revoi.

ANGÉLIQUE.

Je ne me cache pas pour toi.

(50) Au moins j'y veux songer sans cesse.

(51) SCÈNE IV.

(52) Agréables retraites,
L'Amour qui vous a faites
Vous destine aux amans contents.
Je trouble vos douceurs secrètes :
Mais dans mon désespoir, mes plaintes indiscrètes
Ne vous troubleront pas long-tems.

(53) Fontaine, qui d'un eau si pure
Arrosez ces brillantes fleurs,
En vain, votre charmant murmure
Flatte le tourment que j'endure;
Rien ne peut enchanter mes mortelles douleurs.
. . . . . .

(54) O ciel! qu'entends-je!

ANGÉLIQUE.

Il n'est plus tems
Que nous craignions tous deux de nous en trop apprendre :
Nous n'en disons que trop; Médor, je vous entends,
Et je vous permets de m'entendre.

MÉDOR.

A vos pieds...

(55) Levez-vous, j'ai droit de faire un roi.
Je veux unir, sous même loi.

(56) Ma gloire murmure en ce jour,
Je vois mon sort trop au-dessus du vôtre ;
Mais qui peut empêcher l'Amour
D'unir deux cœurs qu'il a faits l'un pour l'autre?

MÉDOR.

Témoins du désespoir dont mon cœur fut pressé,
Lieux où la mort fut mon unique attente,
Qui l'aurait dit! qui l'eût jamais pensé
Que vous seriez témoins du bonheur qui m'enchante?

(57) SCÈNE V.

L'AMOUR ; troupe D'AMOURS, troupe DE SIRÈNES, troupe DE DIEUX des eaux, troupe DE NYMPHES, et DE SYLVAINS, troupe D'AMANS enchantés, et D'AMANTES enchantées.

CHŒUR DES AMOURS qui sont autour de la fontaine.

Aimez, aimez-vous.

ANGELIQUE, MEDOR, ET LES CHŒURS.

Aimons, aimons-nous.

CHŒUR DES AMOURS.

L'Amour vous appelle.
Que sa flamme est belle !
L'Amour vous appelle tous ;
Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, ET LES CHŒURS.

L'Amour nous appelle.
Que sa flamme est belle !
L'Amour nous appelle tous ;

Aimons, aimons-nous.

CHŒUR DES AMOURS.

Il punit un cœur rebelle
On n'évite point ses coups.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, ET LES CHŒURS.

Quel bien est plus doux
Qu'un amour fidèle?

CHŒUR DES AMOURS.

Aimez, aimez-vous.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, ET LES CHŒURS.

Aimons, aimons-nous.
L'Amour nous appelle.
Que sa flamme est belle!
L'Amour nous appelle tous.
Aimons, aimons-nous.

(Les amans enchantés et les amantes enchantées dansent autour de Médor et d'Angélique.)

DEUX AMANTES enchantées.

Qui goûte de ces eaux ne peut plus se défendre
De suivre d'amoureuses lois :
Goûtons en mille et mille fois;
Quand on prend de l'amour, on n'en saurait trop prendre.

LE PETIT CHŒUR.

Que pour jamais un nœud charmant nous lie.

LE GRAND CHŒUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.
Triste raison, nous fuyons ton secours.

LE PETIT CHŒUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHŒUR.

O jours heureux, que l'on vous trouve courts!

LE PETIT CHŒUR.

Sans rien aimer, comment peut-on vivre?

LE GRAND CHŒUR.

Que de plaisirs, que de jeux vont suivre!

LE PETIT CHŒUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.
Fermons nos cœurs à des flammes nouvelles.

LE GRAND CHŒUR.

Gardons-nous bien d'éteindre un feu si beau.

LE PETIT CHŒUR.

Vivons heureux dans des chaînes si belles.

LE GRAND CHŒUR.

Portons nos fers jusque dans le tombeau,

LE PETIT CHŒUR.

O douce vie,
Digne d'envie!

LE GRAND CHŒUR.

Tendres Amours,
Enchantez-nous toujours.

(Les amans enchantés, et les amantes enchantées accompagnent en dansant, Médor et Angélique; l'Amour et les Amours volent, et leur servent de guides.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change et représente un port de mer.

SCÈNE I.

MÉDOR, TÉMIRE.

MÉDOR.

Non ; je n'entends vos conseils qu'avec peine :
Pour nuire à mon amour, vous avez tout tenté.

TÉMIRE.

Vos jours sont en péril, ils sont chers à ma reine,
Ne doutez point de ma fidélité.
Roland est dans ces lieux, c'est un rival terrible,
Et votre perte est infaillible
Si vous vous exposez à son fatal courroux,

MÉDOR.

Un malheureux doit voir le trépas sans alarmes.

TÉMIRE.

Votre bonheur fera mille jaloux,
Une fière beauté vous a rendu les armes,
Vos deux cœurs sont unis par les nœuds les plus doux.
Ah ! si la vie est sans appas pour vous,
Pour qui peut-elle avoir des charmes ?
Regardez le glorieux sort
Que la reine avec vous partage.
Ses plus zélés sujets l'attendaient dans ce port ;

Avant que d'en partir, son ordre les engage
A vous rendre un pompeux hommage!
Comme leur souverain ils vous vont recevoir.

MÉDOR.

La reine m'a quitté, Roland est avec elle.

TÉMIRE.

Il l'a verra fière, et cruelle.

MÉDOR.

N'importe, c'est toujours la voir,
Mon inquiétude est mortelle :
Eh! ne craint-elle point Roland au désespoir?

TÉMIRE.

Elle le craint pour vous, c'est son unique envie
De mettre, en l'éloignant, vos jours en sûreté.

MÉDOR.

S'il faut que ma félicité
Par mon rival me soit ravie,
C'est une cruauté
D'avoir soin de ma vie.

TÉMIRE.

De ces sombres chagrins, il faut vous délivrer.

MÉDOR.

Je n'osais pas espérer
Le bien que l'amour me donne;
Un si grand bonheur m'étonne.
Et j'ai peine à m'assurer
Qu'il puisse long-tems durer.

TÉMIRE.

Retirons-nous, Roland s'avance.
S'il a de votre amour la moindre connaissance,
Rien ne vous pourra secourir.

MÉDOR.

Je le veux observer, en dussé-je périr.
(Médor se tient à l'écart, et écoute Roland et Angélique.)

(59) SCÈNE II.

(60) PLUS je vous sers, plus vous me méprisez :

ANGÉLIQUE.

(61) Je n'ai point perdu la mémoire
De ce que je vous dois.
Vous seriez délivré du trouble où je vous vois,
Si vous aviez voulu me croire.
Vous le savez, c'est malgré moi
Qu'un si grand cœur s'obstine à languir sous ma loi,
J'ai fait ce que j'ai pu pour le rendre à la gloire.

(62) ANGÉLIQUE.

Hélas !

ROLAND.

Dans ce soupir quelle part puis-je prendre ?
Peut-être un soupir si tendre
S'adresse à quelqu'autre amant :
Me le faites-vous entendre
Pour redoubler mon tourment ?
Inhumaine, ah ! s'il est possible
Qu'au mépris d'un amour qui n'eut jamais d'égal,
Pour un autre que moi vous deveniez sensible,
Tremblez pour mon heureux rival.

(63) Si je voulais vous fuir, qui pourrait m'arrêter ?
Je vous ai déjà fait connaître
Qu'il m'est aisé de disparaître

Aux regards importuns que je veux éviter.

(64) Que ne puis-je vous fuir encore?

ROLAND.

Pourquoi craindre qui vous adore?

ANGÉLIQUE.

Hélas! pourquoi m'aimez-vous tant?
Un héros indomptable
N'est que trop redoutable
Avec un amour si constant.

ROLAND.

Ciel! ô ciel! c'est pour moi qu'Angélique soupire!

ANGÉLIQUE.

Vous me contraignez d'en trop dire.

ROLAND.

Vous m'aimez!

ANGÉLIQUE.

Je ne puis l'avouer qu'à regret.
Votre constance est triomphante,
N'en faites point un éclat indiscret,
Épargnez ma fierté mourante;
Contentez-vous d'un triomphe secret.

ROLAND.

En des lieux écartés, dans une paix profonde,
Allons jouir du sort qui va combler nos vœux.
Que deux cœurs unis sont heureux
D'oublier le reste du monde!

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi renvoyer des peuples empressés
Dont nous serions embarrassés;

Attendez-moi plus loin, j'irai partout vous suivre
C'est pour vous seul que je veux vivre.

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, MÉDOR, TÉMIRE.

MÉDOR.

Ah! je souffre un tourment plus cruel que la mort!

TÉMIRE.

Où voulez-vous aller? que pouvez-vous prétendre?

ANGÉLIQUE.

Laisse-moi calmer son transport :
Vois, si Roland ne peut point nous entendre.
(Témire va du côté où Roland est passé.)

SCÈNE IV.

ANGÉLIQUE, MÉDOR.

MÉDOR.

Se peut-il qu'à ses vœux vous ayez répondu?

ANGÉLIQUE.

Voulez-vous m'offenser, quand vous devez me plaindre?
Pour éblouir Roland, je suis réduite à feindre;
Il le faut éloigner, ou vous êtes perdu.

MÉDOR.

Vous le suivrez? non, non, que plutôt je périsse!

ANGÉLIQUE.

Hélas! tout le pouvoir humain
Contre lui s'armerait en vain;
Ne nous armons que d'artifice.
Médor, je tremble pour vos jours,

Ils sont dans un péril extrême :
A quoi n'a-t-on pas recours
Pour sauver ce que l'on aime ?

MÉDOR.

Roland va m'ôter
L'objet que j'adore ;
Qu'ai-je à redouter
Que de vivre encore ?

ANGÉLIQUE.

C'est à vous que mon cœur, pour jamais s'est donné ;
Je ne rendrai Roland que trop infortuné :
L'amour lui vendra cher une vaine espérance.
Je puis, par cet anneau, disparaître à ses yeux ;
Bientôt, vous me verrez ; bientôt, loin de ces lieux,
Nos fidèles amours seront en assurance ;
Je veux mettre, en vos mains, ma suprême puissance.

ENSEMBLE.

Je ne veux que votre cœur,
C'est l'unique empire
Pour qui je soupire,
Je ne veux que votre cœur,
C'est assez pour mon bonheur.

MÉDOR.

Vous me quittez, et je demeure
Troublé du chagrin le plus noir ;
Ma vie est attachée au plaisir de vous voir ;
Ne vaut-il pas mieux que je meure
Par la main de Roland que par mon désespoir ?

ANGÉLIQUE.

Vivez pour moi, qu'il vous souvienne
Que votre destinée est unie à la mienne,
Ma mort suivrait votre trépas :
Évitons un destin tragique ;

Medor ne veut-il pas
Vivre pour Angelique?

MÉDOR.

Si je ne vivais pas pour vous,
Je ne pourrais souffrir la vie.

ANGÉLIQUE.

Vivons, l'Amour nous y convie;
Réservons-nous
Pour nous aimer malgré l'envie;
Réservons-nous
Pour vivre heureux loin des jaloux.
Je ne pourrais souffrir la vie,
Si je ne vivais pas pour vous.

MÉDOR.

Vivons, l'Amour nous y convie,
Réservons-nous
Pour un amour si doux.

ENSEMBLE.

Vivons, l'Amour nous y convie,
Réservons-nous
Pour un amour si doux.

SCÈNE V.

Troupe de PEUPLES de Catay, sujets D'ANGÉLIQUE.
ANGÉLIQUE, MÉDOR.

ANGÉLIQUE, parlant à ses sujets.

Vous, qui voulez faire paraître
Le zèle ardent que vous avez pour moi,
Reconnaissez Médor pour votre maître,
Rendez hommage à votre roi.

(Angélique va retrouver Roland, pour l'éloigner du port où elle veut venir s'embarquer avec Médor.)

SCÈNE VI.

Les peuples de Catay, sujets d'Angélique, rendent hommage à Médor; ils l'élèvent sur un trône, et témoignent par leurs chants et par leurs danses la joie qu'ils ont de le reconnaître pour leur souverain.

LE CHŒUR.

C'EST Médor qu'une reine si belle
A choisi pour régner avec elle.
Est-il un mortel aujourd'hui
Plus heureux que lui.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Malgré l'orgueil du grand nom de reine,
Elle se rend, et l'Amour l'enchaîne;
De mille et mille amans son cœur s'était sauvé;
Pour l'aimable Médor il était réservé.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Trop heureux un amant qui s'exempte
Des chagrins d'une ennuyeuse attente!
Que l'amour, pour Médor, a fait d'aimables nœuds!
A peine est-il amant, qu'il est amant heureux.

LE CHŒUR.

Ses rivaux n'ont plus rien à prétendre,
Que de plaintes se vont faire entendre!
Au premier bruit d'un choix si doux,
Que de rois seront jaloux!
Nous venons tous
Vous présenter notre hommage :
Régner sur nous,
Est votre moindre avantage.
L'Amour donne un bonheur qui vaut mieux mille fois
Que la pompe qui suit les plus superbes rois.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Angélique n'est plus insensible,

Sa fierté se croyait invincible :
Elle fuyait l'Amour, et le fuirait encor,
Sans le charme puissant des regards de Médor.

LE CHŒUR.

Heureux Médor ! quelle gloire
D'avoir remporté
Une entière victoire
Sur tant de fierté !
Quel bonheur est plus rare !
Que vos feux sont beaux !
Que l'Amour vous prépare
De plaisirs nouveaux !
C'est pour vous que sont faits
Les plus doux de ses traits.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Un cœur si fier est à son tour,
Sensible et tendre :
Médor l'obtient, quand son amour
N'osait l'attendre.
Mais un bonheur qu'on n'attend pas
N'en a que plus d'appas.

LE CHŒUR.

Vous portez une riche couronne,
Un objet plein d'attraits vous la donne.

UN DES SUJETS D'ANGÉLIQUE.

Qu'il est doux d'accorder l'Amour et la Grandeur !
Quand on peut les unir, c'est un parfait bonheur.

UNE DES SUIVANTES D'ANGÉLIQUE.

Tendres cœurs puissiez-vous aimer tranquillement :
Il n'est point de sort plus charmant.

LE CHŒUR.

Que l'Amour, en tous lieux, vous enchante.
Qu'à jamais votre ardeur soit constante.
Oubliez vos grandeurs, plutôt que vos amours,

Votre bonheur dépend de vous aimer toujours.
Aimez, régnez, en dépit de l'envie;
Goûtez les biens les plus doux de la vie;
La Fortune et l'Amour, la Gloire et les Plaisirs,
Puissent-ils à jamais combler tous vos désirs!
Dans la paix, dans la guerre,
Dans tous les climats,
Jusqu'au bout de la terre,
Nous suivrons vos pas.
Puisse l'heureux Médor être un des plus grands rois!
Puisse-t-il rendre heureux ceux qui suivront ses lois!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

(65) ACTE QUATRIÈME.

(66) VA, ton soin m'importune, Astolfe, laisse-moi.

ASTOLFE.

Quel charme vous retient dans ce lieu solitaire ?

ROLAND.

Ami, je n'ai point pour toi
De secret, ni de mystère.

Angélique ne me fuit plus :
J'étais content de voir sa rigueur adoucie ;
Quand nous avons trouvé le roi de Circassie,
Et le superbe Ferragus.
Tous deux jaloux de mon bonheur extrême,
M'ont abordé les armes à la main :
J'allais les en punir, mais la beauté que j'aime,
Par son anneau magique, a disparu soudain.
Mes rivaux l'ont suivie en vain :
Elle avait eu soin de m'apprendre
Le chemin qu'elle voulait prendre.
. . . . . .

(67) Je suis venu trop tôt m'y rendre.
. . . . . .

(68) L'objet qui m'enchante
Ne m'a jamais tant charmé :
Que l'amour s'augmente,
Par le plaisir d'être aimé ?
. . . . . .

(69) Venez couronner votre tête
Du laurier immortel qui vous est présenté.

ROLAND.

Je vois l'Amour qui s'apprête
A combler ma félicité ;
Je vais jouir de la conquête
D'un cœur qui m'a tant coûté.

ASTOLFE.

Le grand cœur de Roland n'est fait que pour la gloire,
Peut-il languir dans un honteux repos ?
Triomphez de l'Amour, il n'est point de victoire
Qui montre mieux la vertu d'un héros.

. . . . . .

(70) Elle s'arrêtera, peut-être,
A voir danser, au son des chalumeaux,
Les bergers des prochains hameaux.

(Une troupe de bergers et de bergères, prend part à la joie de Coridon et de Belise, qui doivent être mariés le lendemain, et s'approche de la grotte en dansant et en chantant. Roland n'aperçoit point Angélique, et va la chercher dans les lieux d'alentour.)

(71) Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?
Que l'Amour, sous cet ombrage,
Sait bientôt nous désarmer !
Sans effort il nous engage
Dans les nœuds qu'il veut former.
Quand on vient dans ce bocage,
Peut-on s'empêcher d'aimer ?

. . . . . .

Nuit et jour, par leur ramage,
Leur amour veut s'exprimer.

. . . . . .

Quand il pourrait quitter Angélique pour moi,

Et me faire une grande reine ;

. . . . . .

(72) CORIDON.

En des lieux où Médor mourait sans assistance,
Angélique adressa ses pas;
Elle sut se servir d'un art, dont la puissance
Garantit Médor du trépas.

. . . . . .

(73) CORIDON.

. . . . . .

BÉLISE.

Ils se sont donné, devant nous,
La foi de mariage.

(74) BÉLISE.

. . . . . .

(75) CORIDON.

. . . . . .

(76) CORIDON.

On m'a promis cette belle bergère;
Honorez notre noce, on la fera demain.

ROLAND.

Où vont-ils ces amans?

BÉLISE.

Ils ont prié mon père
De les conduire au port le plus prochain.
Le voici. Demeurez, si vous voulez m'en croire,
Vous apprendrez de lui le reste de l'histoire.

(77) Allez, laissez-nous, soins fâcheux,
Éloignez-vous de nos paisibles jeux :
Nous possédons un bien inestimable
Qui comblera nos vœux.
Laissez couler nos jours heureux
Dans un loisir doux et durable.

CORIDON, BÉLISE, ET LE CHŒUR.

Allez, laissez-nous, soins fâcheux,
Éloignez-vous de nos paisibles jeux.

(78) Dans les climats les plus heureux du monde,
Ils vont, en paix, goûter mille plaisirs.
Jusqu'au vent qui règne sur l'onde,
Tout favorise leurs désirs.

(79) J'ai reçu ce don de sa main même :
Nous fûmes les témoins de son bonheur extrême ;
Elle a voulu nous rendre heureux.

ROLAND.

Ciel ! puis-je être accablé par un coup plus affreux !

TERSANDRE.

Mais, quel est ce guerrier ? aisément on devine
Qu'il sort d'une illustre origine.

(80) CORIDON.

Il s'agite.

BÉLISE.

Il menace.

CORIDON.

Il pâlit.

BÉLISE.

Il soupire.

. . . . . .

BELISE.

(81) On a vu des amans si contens dans ces bois.

TERSANDRE.

Qui suit les amoureuses lois,
S'expose à des maux redoutables.
Pour deux amans heureux qu'Amour fait quelquefois,
Il en fait tous les jours plus de cent misérables.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change, et représente le palais de la sage fée LOGISTILLE.

SCÈNE I.

ASTOLFE, LOGISTILLE.

ASTOLFE.

Sage et diivne fée, à qui tout est possible,
Vous, dont le généreux secours
Pour les infortunés se déclare toujours,
Au malheur de Roland serez-vous insensible?

Ce héros que l'Amour a rendu furieux,
Traine une déplorable vie:
Son sort qui fut si glorieux,
Fait autant de pitié qu'il avait fait d'envie.

LOGISTILLE.

Vos justes vœux sont prévenus;
Déjà par des chemins, aux mortels inconnus,
J'ai fait passer Roland dans cet heureux asile.
Le charme d'un sommeil tranquille
Suspend le mal de ce héros;
Mais il est difficile
De lui rendre un parfait repos.

ASTOLFE.

Je sais votre pouvoir, il faut que tout lui cède.
Votre soin m'a sauvé de cent périls affreux.

N'offririez-vous qu'un vain remède
Au trouble fatal qui possède
Le plus grand des héros, et le plus malheureux?

LOGISTILLE.

Je puis des élémens interrompre la guerre,
Ma voix fait trembler les enfers.
J'impose silence au tonnerre,
Et j'éteins le feu des éclairs :
Mais je calme, avec moins de peine,
Les vents échappés de leur chaîne,
Et j'apaise plutôt l'océan irrité,
Qu'un cœur par l'Amour agité.

ASTOLFE.

J'attends tout pour Roland de vos soins salutaires.

LOGISTILLE.

Nos efforts vont se redoubler :
Allez, éloignez-vous de nos secrets mystères,
Vos regards pourraient les troubler.

SCÈNE II.

LOGISTILLE, ROLAND, endormi, troupe de FÉES.

LOGISTILLE.

Par le secours d'une douce harmonie
Calmons ce grand cœur pour jamais.
Rendons-lui sa première paix.
Puisse-t-elle chasser l'Amour qui l'a bannie :
Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours!

LE CHŒUR.

Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours!

(Les fées dansent autour de Roland, et font des cérémonies mystérieuses, pour lui rendre la raison.)

LOGISTILLE.

Rendez à ce héros votre clarté céleste,
Divine Raison, revenez.
Qu'un cœur est malheureux quand vous l'abandonnez
Dans un égarement funeste.

LOGISTILLE ET LE CHŒUR.

Heureux qui se défend toujours
Du charme fatal des Amours!

(Les fées continuent leurs danses autour de Roland, et Logistille évoque les ombres des anciens héros, pour l'aider à faire sortir Roland de son égarement.)

LOGISTILLE.

O vous, dont le nom plein de gloire
Dans la nuit du trépas n'est point enseveli;
Vous, dont la célèbre mémoire
Triomphe pour jamais du tems et de l'oubli,
Venez, héroïques ombres,
Venez seconder nos efforts:
Sortez des retraites sombres
Du profond empire des morts.

(Les ombres des anciens héros paraissent.)

SCÈNE III.

LOGISTILLE, troupe de FÉES, troupe D'OMBRES DE HÉROS.

LOGISTILLE.

ROLAND, courez aux armes.
Que la gloire a de charmes!
L'Amour de ses divins appas
Fait vivre au-delà du trépas.

LOGISTILLE et LE CHŒUR DES OMBRES DE HÉROS.

Roland, courez aux armes.
Que la gloire a de charmes !

(A la voix des héros, Roland sort de son sommeil, et recommence à se servir de sa raison.)

ROLAND.

Quel secours vient me dégager
De ma fatale flamme ?
Ciel ! sans horreur, puis-je songer
Au désordre où l'Amour avait réduit mon ame !
Errant, insensé, furieux,
J'ai fait de ma faiblesse un spectacle odieux ;
Quel reproche à jamais ne dois-je point me faire ?
Malheureux ! la raison m'éclaire
Pour offrir ma honte à mes yeux !
Que survivre à ma gloire est un supplice extrême !
Infortuné Roland, cherche un antre écarté ;
Va, s'il se peut, te cacher à toi-même
Dans l'éternelle obscurité.

LOGISTILLE, arrêtant Roland.

Modérez la tristesse
Qui saisit votre cœur :
Quel héros, quel vainqueur
Est exempt de faiblesse ?

LE CHŒUR DES OMBRES.

Sortez, pour jamais, en ce jour,
Des lieux honteux de l'Amour.

LOGISTILLE.

Allez, suivez la Gloire :

ROLAND.

Allons, courons aux armes.
Que la gloire a de charmes !

LES CHŒURS.

Roland, courez aux armes.
Que la gloire a de charmes!

(Les fées et les ombres des héros témoignent, par des danses, la joie qu'elles ont de la guérison de Roland; la Gloire suivie de la Renommée, et précédée de la Terreur, vient presser Roland d'aller délivrer son pays.)

SCÈNE IV.

LA GLOIRE, LA RENOMMÉE, LA TERREUR, suite de la GLOIRE, ROLAND, LOGISTILLE, troupe de FÉES, troupe D'OMBRES DE HÉROS.

LA GLOIRE.

ROLAND, il faut armer votre invincible bras.
La Terreur se prépare à devancer vos pas;
Sauvez votre pays d'une guerre cruelle:
Ne suivez plus l'Amour, c'est un guide infidèle;
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

(Roland reprend ses armes que les fées et les héros lui présentent, il témoigne l'impatience qu'il a de partir pour obéir à la Gloire, et la Terreur vole devant lui. Les fées et les héros dansent pour témoigner leur joie; Logistille, le chœur de la suite de la Gloire, les chœurs des fées et des héros chantent ensemble.)

LOGISTILLE et LES CHŒURS.

La Gloire vous appelle,
Ne soupirez plus que pour elle,
Non, n'oubliez jamais
Les maux que l'Amour vous a faits.

FIN DES VARIANTES DE ROLAND.

ARMIDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR QUINAULT;

Représentée, pour la première fois, en 1686; et remise au théâtre en 1777, avec la musique de Gluck.

PERSONNAGES.

ARMIDE, magicienne, nièce d'Hidraot.
PHÉNICE, confidente d'Armide.
SIDONIE, autre confidente d'Armide.
HIDRAOT, magicien, roi de Damas.
Troupe de PEUPLES du royaume de Damas.
ARONTE, conducteur des Chevaliers qu'Armide a fait mettre aux fers.
RENAUD, le plus renommé des chevaliers du camp de Godefroy, général des Croisés, assiégeant la ville de Damas.
ARTÉMIDOR, un des chevaliers captifs d'Armide, et que Renaud a délivrés.
Un DÉMON, transformé en Naïade.
Troupe de DÉMONS transformés en Nymphes, en bergers, et en bergères.
Troupe de DÉMONS volans et transformés en Zéphirs.
LA HAINE.
SUITE de LA HAINE, les FURIES, la CRUAUTÉ, la VENGEANCE, la RAGE.
UBALDE, chevalier qui va chercher Renaud.
Le chevalier DANOIS, qui va avec Ubalde chercher Renaud.
Un DÉMON, sous la figure de Lucinde, fille Danoise, aimée du chevalier Danois.
Troupe de DÉMONS, transformés en habitans champêtres de l'île où Armide tient Renaud enchanté.
Un DÉMON, sous la figure de Mélisse, fille italienne, aimée d'Ubalde.

Les Plaisirs.

Troupe de Démons, qui paraissent sous la figure d'amans fortunés et d'amantes heureuses qui accompagnent Renaud dans le palais enchanté.

Troupe de Démons volans, qui détruisent le palais enchanté.

ARMIDE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande place ornée d'un arc de triomphe.

SCÈNE I.

ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

PHÉNICE, à Armide.

Dans un jour de triomphe, au milieu des plaisirs,
Qui peut vous inspirer une sombre tristesse?
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeunesse;
Tous les biens comblent vos désirs.

SIDONIE, à Armide.

Vous allumez une fatale flamme,
Que vous ne ressentez jamais:
L'amour n'ose troubler la paix
Qui règne dans votre ame.

PHÉNICE ET SIDONIE, ensemble à Armide.

Quel sort a plus d'appas?
Et qui peut être heureux si vous ne l'êtes pas?

PHÉNICE, à Armide.

Si la guerre aujourd'hui fait craindre ses ravages,
C'est aux bords du Jourdain qu'ils doivent s'arrêter;
Nos tranquilles rivages
N'ont rien à redouter.

SIDONIE à Armide.

Les enfers; s'il le faut, prendront pour nous les armes,
Et vous savez leur imposer la loi.

PHÉNICE, à Armide.

Vos yeux n'ont eu besoin que de leurs propres charmes
Pour affaiblir le camp de Godefroy.

SIDONIE, à Armide.

Ses plus vaillans guerriers, contre vous sans défense,
Sont tombés en votre puissance.

ARMIDE.

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.
Renaud, pour qui ma haine a tant de violence,
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux.
Tout le camp ennemi pour moi devient sensible,
Et lui seul, toujours invincible,
Fait gloire de me voir d'un œil indifférent.
Il est dans l'âge aimable où sans effort on aime...
Non, je ne puis manquer, sans un dépit extrême,
La conquête d'un cœur si superbe et si grand.

SIDONIE.

Qu'importe qu'un captif manque à votre victoire?
On en voit dans vos fers assez d'autres témoins;
Et pour un esclave de moins,
Un triomphe si beau perdra peu de sa gloire.

PHÉNICE, à Armide.

Pourquoi voulez-vous songer

A ce qui peut vous déplaire?
Il est plus sûr de se venger
Par l'oubli que par la colère.

ARMIDE.

Les enfers ont prédit cent fois
Que contre ce guerrier nos armes seront vaines,
Et qu'il vaincra nos plus grands rois.
Ah! qu'il me serait doux de l'accabler de chaînes,
Et d'arrêter le cours de ses exploits!
Que je le hais! que son mépris m'outrage!
Qu'il sera fier d'éviter l'esclavage
Où je tiens tant d'autres héros!
Incessamment son importune image
Malgré moi trouble mon repos.
Un songe affreux m'inspire une fureur nouvelle
Contre ce funeste ennemi.
J'ai cru le voir, j'en ai frémi;
J'ai cru qu'il me frappait d'une atteinte mortelle.
Je suis tombée aux pieds de ce cruel vainqueur :
Rien ne fléchissait sa rigueur;
Et, par un charme inconcevable,
Je me sentais contrainte à le trouver aimable,
Dans le fatal moment qu'il me perçait le cœur.

SIDONIE.

Vous troublez-vous d'une image légère
Que le sommeil produit?
Le beau jour qui vous luit
Doit dissiper cette vaine chimère,
Ainsi qu'il a détruit
Les ombres de la nuit.

SCÈNE II.

HIDRAOT, SUITE D'HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE.

HIDRAOT, à Armide.

ARMIDE, que le sang qui m'unit avec vous
Me rend sensible aux soins que l'on prend pour vous plaire!
Que votre triomphe m'est doux!
Que j'aime à voir briller le beau jour qui l'éclaire!
Je n'aurais plus de vœux à faire
Si vous choisissiez un époux.
Je vois de près la mort qui me menace;
Et bientôt l'âge qui me glace
Va m'accabler de son pesant fardeau.
C'est le dernier bien où j'aspire
Que de voir votre hymen promettre à cet empire
Des rois formés d'un sang si beau.
Sans me plaindre du sort, je cesserai de vivre,
Si ce doux espoir peut me suivre
Dans l'affreuse nuit du tombeau.

ARMIDE.

La chaîne de l'hymen m'étonne;
Je crains les plus aimables nœuds.
Ah! qu'un cœur devient malheureux,
Quand la liberté l'abandonne!

HIDRAOT.

Pour vous, quand il vous plaît, tout l'enfer est armé;
Vous êtes plus savante en mon art que moi même:
De grands rois à vos pieds mettent leur diadême;

Qui vous voit un moment est pour jamais charmé.
Pouvez-vous mieux goûter votre bonheur extrême
Qu'avec un époux qui vous aime,
Et qui soit digne d'être aimé?

ARMIDE.

Contre mes ennemis à mon gré je déchaîne
Le noir empire des enfers;
L'Amour met des rois dans mes fers:
Je suis de mille amans maîtresse souveraine;
Mais je fais mon plus grand bonheur
D'être maîtresse de mon cœur

HIDRAOT.

Bornez-vous vos désirs à la gloire cruelle
Des maux que fait votre beauté?
Ne ferez-vous jamais votre félicité
Du bonheur d'un amant fidèle?

ARMIDE.

Si je dois m'engager un jour,
Au moins vous devez croire
Qu'il faudra que ce soit la Gloire
Qui livre mon cœur à l'Amour.
Pour devenir mon maître,
Ce n'est point assez d'être roi;
Ce sera la valeur qui me fera connaître
Celui qui mérite ma foi.
Le vainqueur de Renaud, si quelqu'un le peut être,
Sera digne de moi.

SCÈNE III.

TROUPE DE PEUPLES DU ROYAUME DE DAMAS, HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE, SUITE D'HIDRAOT.

(Les peuples du royaume de Damas témoignent, par des danses et par des chants, la joie qu'ils ont de l'avantage que la beauté d'Armide a remporté sur les chevaliers du camp de Godefroy.)

HIDRAOT.

Armide est encor plus aimable
Qu'elle n'est redoutable;
Que son triomphe est glorieux!
Ses charmes les plus forts sont ceux de ses beaux yeux.
Elle n'a pas besoin d'emprunter l'art terrible
Qui sait, quand il lui plaît, faire armer les enfers:
Sa beauté trouve tout possible;
Nos plus fiers ennemis gémissent dans ses fers.

HIDRAOT, ET LE CHŒUR, ensemble.

Armide est encor plus aimable, etc.

PHÉNICE ET LE CHŒUR, ensemble.

Suivons Armide, et chantons sa victoire;
Tout l'univers retentit de sa gloire.

PHÉNICE.

Nos ennemis, affaiblis et troublés,
N'étendront plus le progrès de leurs armes.
Ah! quel bonheur! nos désirs sont comblés,
Sans nous coûter ni de sang, ni de larmes.

LE CHŒUR.

Suivons Armide, et chantons sa victoire, etc.

PHÉNICE.

L'ardent Amour, qui la suit en tous lieux,
S'attache aux cœurs qu'elle veut qu'il enflamme;
Il est content de régner dans ses yeux,
Et n'ose encor passer jusqu'à son ame.

LE CHŒUR.

Suivons Armide, et chantons sa victoire, etc.

SIDONIE ET LE CHŒUR, ensemble.

Que la douceur d'un triomphe est extrême,
Quand on n'en doit tout l'honneur qu'à soi-même!

SIDONIE.

Nous n'avons point fait armer nos soldats;
Sans leur secours Armide est triomphante:
Tout son pouvoir est dans ses doux appas;
Rien n'est si fort que sa beauté charmante.

LE CHŒUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, etc.

SIDONIE.

La belle Armide a su vaincre aisément
Les fiers guerriers plus craints que le tonnerre;
Et ses regards ont, en moins d'un moment,
Donné des lois aux vainqueurs de la terre.

LE CHŒUR.

Que la douceur d'un triomphe est extrême, etc.

(Le triomphe d'Armide est interrompu par l'arrivée d'Aronte, qui avait été chargé de la conduite des chevaliers captifs, et que l'on ramène blessé et tenant à la main un tronçon d'épée.)

SCÈNE IV.

ARONTE, troupe de SOLDATS, HIDRAOT, ARMIDE, PHÉNICE, SIDONIE, troupe de PEUPLE DE DAMAS.

ARONTE.

O ciel! ô disgrâce cruelle!
Je conduisais vos captifs avec soin.
J'ai tout tenté pour vous marquer mon zèle;
Mon sang qui coule en est témoin.

ARMIDE.

Mais où sont mes c ptifs?

ARONTE.

Un guerrier indomptable
Les a délivrés tous.

ARMIDE ET HIDRAOT, ensemble.

Un seul guerrier! que dites-vous?
Ciel!

ARONTE.

De nos ennemis c'est le plus redoutable;
Nos plus vaillans soldats sont tombés sous ses coups.
Rien ne peut résister à sa valeur extrême.

ARMIDE.

O ciel! c'est Renaud.

ARONTE.

C'est lui-même.

ARMIDE ET HIDRAOT, ensemble.

Poursuivons jusqu'au trépas

L'ennemi qui nous offense ;
Qu'il n'échappe pas
A notre vengeance.

LE CHŒUR.

Poursuivons jusqu'au trépas, etc.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre change, et représente une campagne, où une rivière forme une île agréable.

SCÈNE I.

RENAUD, ARTÉMIDORE.

ARTÉMIDORE.

Invincible héros, c'est par votre courage
Que j'échappe aux rigueurs d'un funeste esclavage.
Après ce généreux secours,
Puis-je me dispenser de vous suivre toujours?

RENAUD.

Allez, allez remplir ma place
Aux lieux d'où mon malheur me chasse.
Le fier Gernand m'a contraint à punir
Sa téméraire audace :
D'une indigne prison Godefroy me menace,
Et de son camp m'oblige à me bannir.
Je m'en éloigne avec contrainte :
Heureux si j'avais pu consacrer mes exploits
A délivrer la cité sainte
Qui gémit sous de dures lois!
Suivez les guerriers qu'un beau zèle
Presse de signaler leur valeur et leur foi;

Cherchez une gloire immortelle.
Je veux dans mon exil n'envelopper que moi.

ARTÉMIDORE.

Sans vous que peut-on entreprendre?
Celui qui vous bannit ne pourra se défendre
De souhaiter votre retour.
S'il faut que je vous quitte, au moins ne puis-je apprendre
En quels lieux vous allez choisir votre séjour?

RENAUD.

Le repos me fait violence;
La seule gloire a pour moi des appas :
Je prétends adresser mes pas
Où la justice et l'innocence
Auront besoin du secours de mon bras.

ARTÉMIDORE.

Fuyez les lieux où règne Armide,
Si vous cherchez à vivre heureux;
Pour le cœur le plus intrépide
Elle a des charmes dangereux.

C'est une ennemie implacable;
Évitez ses ressentimens;
Puisse le ciel, à mes vœux favorable,
Vous garantir de ses enchantemens!

RENAUD.

Par une heureuse indifférence
Mon cœur s'est dérobé sans peine à sa puissance;
Je la vis seulement d'un regard curieux.
Est-il plus mal-aisé d'éviter sa vengeance
Que d'échapper au pouvoir de ses yeux?

J'aime la liberté; rien ne m'a pu contraindre
A m'engager jusqu'à ce jour.

Quand on peut mépriser le charme de l'Amour,
Quels enchantemens peut-on craindre?

(Artémidore se retire, et Renaud s'éloigne un moment.)

SCÈNE II.

HIDRAOT, ARMIDE.

HIDRAOT.

Arrêtons-nous ici; c'est dans ce lieu fatal
Que la fureur qui nous anime
Ordonne à l'empire infernal
De conduire notre victime.

ARMIDE.

Que l'enfer aujourd'hui tarde à suivre nos lois!

HIDRAOT.

Pour achever le charme, il faut unir nos voix.

HIDRAOT ET ARMIDE, ensemble.

Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous;
Livrez à notre courroux
L'ennemi qui nous outrage.
Esprits de haine et de rage,
Démons, obéissez-nous.

ARMIDE.

Démons affreux, cachez-vous
Sous une agréable image;
Enchantez ce fier courage
Par les charmes les plus doux.

HIDRAOT ET ARMIDE, ensemble.

Esprits de haine et de rage, etc.

ARMIDE, apercevant Renaud qui s'approche des bords de la rivière.

Dans le piége fatal notre ennemi s'engage.

HIDRAOT.

Nos soldats sont cachés dans le prochain bocage ;
Il faut que sur Renaud ils viennent fondre tous.

ARMIDE.

Cette victime est mon partage ;
Laissez-moi l'immoler : laissez-moi l'avantage
De voir ce cœur superbe expirer de mes coups.

(Hidraot et Armide se retirent.)

SCÈNE III.

(Renaud s'arrête pour considérer les bords du fleuve, et quitte une partie de ses armes pour prendre le frais.)

RENAUD.

Plus j'observe ces lieux, et plus je les admire.
Ce fleuve coule lentement,
Et s'éloigne à regret d'un séjour si charmant :
Les plus aimables fleurs et le plus doux zéphire
Parfument l'air qu'on y respire.
Non, je ne puis quitter des rivages si beaux :
Un son harmonieux se mêle au bruit des eaux ;
Les oiseaux enchantés se taisent pour l'entendre.
Des charmes du sommeil j'ai peine à me défendre ;
Ce gazon, cet ombrage frais,
Tout m'invite au repos sous ce feuillage épais.

(Renaud s'endort sur un gazon au bord de la rivière.)

SCÈNE IV.

RENAUD, endormi; UNE NAIADE, qui sort du fleuve, troupe de NYMPHES, troupe de BERGERS, troupe de BERGÈRES.

LA NAIADE.

Au tems heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement!
Pourquoi dans les périls avec empressement,
Chercher d'un vain honneur l'éclat imaginaire?
Pour une trompeuse chimère
Faut-il quitter un bien charmant?
Au tems heureux où l'on sait plaire,
Qu'il est doux d'aimer tendrement!

LES CHŒURS, ensemble.

Ah! quelle erreur, quelle folie
De ne pas jouir de la vie!
C'est aux jeux, c'est aux amours
Qu'il faut donner les beaux jours.

(Les démons, sous la figure de nymphes, de bergers et de bergères, enchantent Renaud et l'enchaînent, durant son sommeil, avec des guirlandes de fleurs.)

UNE BERGÈRE.

On s'étonnerait moins que la saison nouvelle
Revînt sans amener les fleurs et les zéphirs,
Que de voir de nos ans la saison la plus belle
Sans l'amour et sans les plaisirs.
Laissons au tendre Amour la jeunesse en partage;
La Sagesse a son tems; il ne vient que trop tôt:
Ce n'est pas être sage

D'être plus sage qu'il ne faut.

LES CHŒURS, ensemble.

Ah, quelle erreur, quelle folie, etc.

(La naïade, les nymphes, les bergers et les bergères se retirent.)

SCÈNE V.

ARMIDE, RENAUD, endormi.

ARMIDE, tenant un dard à la main.

Enfin il est en ma puissance,
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur;
Le charme du sommeil le livre à ma vengeance:
Je vais percer son invincible cœur.
Par lui tous mes captifs sont sortis d'esclavage;
Qu'il éprouve toute ma rage....

(Armide va pour frapper Renaud, et ne peut exécuter le dessein qu'elle a de lui ôter la vie.)

Quel trouble me saisit! qui me fait hésiter?
Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire?
Frappons.... Ciel! qui peut m'arrêter?
Achevons... Je frémis!.... Vengeons-nous... Je soupire....
Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui?
Ma colère s'éteint quand j'approche de lui.
Plus je le vois, plus ma colère est vaine.
Mon bras tremblant se refuse à ma haine.
Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!
A ce jeune héros tout cède sur la terre.
Qui croirait qu'il fut né seulement pour la guerre?
Il semble être fait pour l'Amour.
Ne puis-je me venger à moins qu'il ne périsse?

Eh ! ne suffit-il pas que l'Amour le punisse ?
Puisqu'il n'a pu trouver mes yeux assez charmans,
Qu'il m'aime au moins par mes enchantemens ;
Que, s'il se peut, je le haïsse....
(Aux démons, qui viennent de s'éloigner.)
Venez, secondez mes désirs ;
Démons, transformez-vous en d'aimables zéphirs.
Je cède à ce vainqueur ; la pitié me surmonte :
Cachez ma faiblesse et ma honte
Dans les plus reculés déserts ;
Volez, conduisez-nous au bout de l'univers.

SCÈNE VI.

ARMIDE, RENAUD, endormi ; troupe de DÉMONS transformés en zéphirs.

(Les démons enlèvent Renaud et Armide dans une gloire.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre change, et représente un désert.

SCÈNE I.

ARMIDE.

Ah! si la liberté me doit être ravie,
Est-ce à toi d'être mon vainqueur?
Trop funeste ennemi du bonheur de ma vie,
Faut-il que malgré moi tu règnes dans mon cœur?
Le désir de ta mort fut ma plus chère envie;
Comment as-tu changé ma colère en langueur?
En vain de mille amans je me voyais suivie:
Aucun n'a fléchi ma rigueur.
Se peut-il que Renaud tienne Armide asservie!
Ah! si la liberté me doit être ravie, etc.

SCÈNE II.

PHÉNICE, SIDONIE, ARMIDE.

PHÉNICE, à Armide.

Que ne peut point votre art? la force en est extrême.
Quel prodige! quel changement!
Renaud, qui fut si fier, vous aime:
On n'a jamais aimé si tendrement.

SIDONIE, à Armide.

Montrez-vous à ses yeux ; soyez témoin vous-même
Du merveilleux effet de votre enchantement.

ARMIDE.

L'enfer n'a pas encor rempli mon espérance ;
Il faut qu'un nouveau charme assure ma vengeance.

SIDONIE.

Sur des bords séparés du séjour des humains,
Qui peut arracher de vos mains
Un ennemi qui vous adore ?
Vous enchantez Renaud ; que craignez-vous encore ?

ARMIDE.

Hélas ! c'est mon cœur que je crains.

Votre amitié dans mon sort s'intéresse ;
Je vous ai fait conduire avec moi dans ces lieux :
Au reste des mortels je cache ma faiblesse ;
Je n'en veux rougir qu'à vos yeux.
De mes plus doux regards Renaud sut se défendre :
Je ne pus engager ce cœur fier à se rendre ;
Il m'échappa malgré mes soins.
Sous le nom du dépit l'Amour vint me surprendre,
Lorsque je m'en gardais le moins.
Plus Renaud m'aimera, moins je serai tranquille ;
J'ai résolu de le haïr :
Je n'ai jamais tenté rien de si difficile !
Je crains que, pour forcer mon cœur à m'obéir,
Tout mon art ne soit inutile.

PHÉNICE.

Que votre art serait beau ! qu'il serait admiré,
S'il savait garantir des troubles de la vie !

Heureux, qui peut être assuré
De disposer de son cœur à son gré!
C'est un secret digne d'envie;
Mais de tous les secrets c'est le plus ignoré.

SIDONIE.

La Haine est affreuse et barbare:
L'Amour contraint les cœurs dont il s'empare
A souffrir des maux rigoureux.
Si votre sort est en votre puissance,
Faites choix de l'indifférence;
Elle assure un repos heureux.

ARMIDE.

Non, non, il ne m'est plus possible
De passer de mon trouble en un état paisible;
Mon cœur ne se peut plus calmer.
Renaud m'offense trop; il n'est que trop aimable:
C'est pour moi désormais un choix indispensable
De le haïr ou de l'aimer.

PHÉNICE.

Vous n'avez pu haïr ce héros invincible,
Lorsqu'il était le plus terrible
De tous vos ennemis.
Il vous aime; l'amour l'enchaîne.
Garderiez-vous mieux votre haine
Contre un amant si tendre et si soumis?

ARMIDE.

Il m'aime?... Quel amour!... ma honte s'en augmente,
Dois-je être aimée ainsi? puis-je en être contente?
C'est un vain triomphe, un faux bien.
Hélas! que son amour est différent du mien!
J'ai recours aux enfers pour allumer sa flamme:

C'est l'effort de mon art qui peut tout sur son ame :
Ma faible beauté n'y peut rien.
Par son propre mérite il suspend ma vengeance ;
Sans secours, sans effort, même sans qu'il y pense,
Il enchaîne mon cœur d'un trop charmant lien.
Hélas! que mon amour est différent du sien !
Quelle vengeance ai-je à prétendre,
Si je le veux aimer toujours?
Quoi! céder sans rien entreprendre?...
Non, il faut appeler la Haine à mon secours.
L'horreur de ces lieux solitaires
Par mon art va se redoubler.
Détournez vos regards de mes affreux mystères,
Et surtout empêchez Renaud de me troubler.

(Phénice et Sidonie sortent.)

SCÈNE III.

ARMIDE.

Venez, venez, Haine implacable ;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur :
Sauvez-moi de l'Amour ; rien n'est si redoutable.
Contre un ennemi trop aimable,
Rendez-moi mon courroux, rallumez ma fureur.
Venez, venez, Haine implacable ;
Sortez du gouffre épouvantable
Où vous faites régner une éternelle horreur.

(La Haine sort des enfers accompagnée des Furies, de la Cruauté, de la Vengeance, de la Rage, et des passions qui dépendent de la Haine.)

SCÈNE IV.

ARMIDE, LA HAINE, SUITE DE LA HAINE.

LA HAINE, à Armide.

Je réponds à tes vœux : ta voix s'est fait entendre
Jusque dans le fond des enfers.
Pour toi contre l'Amour je vais tout entreprendre ;
Et, quand on veut bien s'en défendre,
On peut se garantir de ses indignes fers.

LA HAINE ET SA SUITE, ensemble.

Plus on connaît l'Amour, et plus on le déteste :
Détruisons son pouvoir funeste ;
Rompons ses nœuds, déchirons son bandeau ;
Brûlons ses traits, éteignons son flambeau.

LE CHŒUR.

Plus on connaît l'Amour, et plus on le déteste, etc.

(La suite de la Haine s'empresse à briser et à brûler les armes dont l'Amour se sert.)

LA HAINE ET SA SUITE, ensemble.

Amour, sors pour jamais, sors d'un cœur qui te chasse ;
Que la Haine règne en ta place ;
Tu fais trop souffrir sous ta loi :
Non, tout l'enfer n'a rien de si cruel que toi !

(La suite de la Haine témoigne qu'elle se prépare avec plaisir à triompher de l'Amour.)

LA HAINE, s'approchant d'Armide.

Sors, sors du sein d'Armide, Amour, brise ta chaîne.

ARMIDE.

Arrête, arrête, affreuse Haine ;

Laisse-moi sous les lois d'un si charmant vainqueur ;
Laisse-moi ; je renonce à ton secours horrible.
Non, non, n'achève pas ; non, il n'est pas possible
De m'ôter mon amour sans m'arracher le cœur !

LA HAINE.

N'implores-tu mon assistance
Que pour mépriser ma puissance ?
Suis l'Amour, puisque tu le veux,
Infortunée Armide ;
Suis l'Amour qui te guide
Dans un abîme affreux.
Sur ces bords écartés c'est en vain que tu caches
Le héros dont ton cœur s'est trop laissé toucher :
La gloire, à qui tu l'arraches,
Doit bientôt te l'arracher.
Malgré tes soins, au mépris de tes larmes,
Tu le verras échapper à tes charmes.
Tu me rappelleras peut-être dès ce jour,
Et ton attente sera vaine ;
Je vais te quitter sans retour :
Je ne te puis punir d'une plus rude peine
Que de t'abandonner pour jamais à l'Amour.

(La Haine et sa suite s'abîment.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

(Ubalde porte un bouclier de diamant, et tient un sceptre d'or, qui lui ont été donnés par un magicien, pour dissiper les enchantemens d'Armide, et pour délivrer Renaud. Le Chevalier danois porte une épée qu'il doit présenter à Renaud. Une vapeur s'élève et se répand dans le désert qui a paru au troisième acte. Des antres et des abîmes s'ouvrent, et il en sort des bêtes farouches et des monstres épouvantables.)

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS ensemble.

Nous ne trouvons partout que des gouffres ouverts;
Armide a dans ces lieux transporté les enfers.
Ah! que d'objets horribles!
Que de monstres terribles!

(Le Chevalier danois veut attaquer les monstres; Ubalde le retient, et lui montre le sceptre d'or qu'il porte, et qui leur a été donné pour dissiper les enchantemens.)

UBALDE.

Celui qui nous envoie a prévu ce danger;
Et nous a montré l'art de nous en dégager;
Ne craignons point Armide ni ses charmes;
Par ce secours, plus puissant que nos armes,
Nous en serons aisément garantis...

Laissez-nous un libre passage,
Monstres, allez cacher votre inutile rage
Dans l'abîme profond dont vous êtes sortis.

(Les monstres s'abîment, la vapeur se dissipe, le désert disparaît, et se change en une campagne agréable, bordée d'arbres chargés de fruits, et arrosée de ruisseaux.)

LE CHEVALIER DANOIS.

Allons chercher Renaud; le ciel nous favorise
Dans notre pénible entreprise.

Ce qui peut flatter nos désirs
Doit à son tour tenter de nous surprendre;
C'est désormais du charme des plaisirs
Que nous aurons à nous défendre.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble

Redoublons nos soins, gardons-nous
Des périls agréables;
Les enchantemens les plus doux
Sont les plus redoutables.

UBALDE.

On voit d'ici le séjour enchanté
D'Armide et du héros qu'elle aime.
Dans ce palais Renaud est arrêté
Par un charme fatal dont la force est extrême.
C'est-là que ce vainqueur, si fier, si redouté,
Oubliant tout, jusqu'à lui-même,
Est réduit à languir avec indignité
Dans une molle oisiveté.

LE CHEVALIER DANOIS.

En vain tout l'enfer s'intéresse
Dans l'amour qui séduit un cœur si glorieux;
Sur ce bouclier Renaud tourne les yeux,

Il rougira de sa faiblesse,
Et nous l'engagerons à partir de ces lieux.

SCÈNE II.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS; UN DÉMON, sous la figure de Lucinde, fille danoise, aimée du chevalier danois; TROUPE DE DÉMONS, transformés en habitans champêtres de l'île qu'Armide a choisie pour y retenir Renaud enchanté.

LUCINDE, à Ubalde et au chevalier Danois.

Voici la charmante retraite
De la félicité parfaite;
Voici l'heureux séjour
Des jeux et de l'amour.

LE CHŒUR.

Voici la charmante retraite, etc.

(Les habitans champêtres dansent.)

UBALDE, au Chevalier danois.

Allons, qui vous retient encore?
Allons, c'est trop nous arrêter.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois la beauté que j'adore;
C'est elle, je n'en puis douter.

LUCINDE ET LE CHŒUR, ensemble.

Jamais dans ces beaux lieux notre attente n'est vaine,
Le bien que nous cherchons se vient offrir à nous;
Et, pour l'avoir trouvé sans peine,
Nous ne l'en trouvons pas moins doux.

LE CHŒUR.

Voici la charmante retraite, etc.

LUCINDE! au Chevalier danois.

Enfin je vois l'amant pour qui mon cœur soupire ;
Je retrouve le bien que j'ai tant souhaité !

LE CHEVALIER DANOIS.

Puis-je voir ici la beauté
Qui m'a soumis à son empire ?

UBALDE.

Non ; ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.

LE CHEVALIER DANOIS, à Lucinde.

Si loin des bords glacés où vous prîtes naissance,
Qui peut vous offrir à mes yeux ?

LUCINDE.

Par une magique puissance
Armide m'a conduite en ces aimables lieux,
Et je vivais dans la douce espérance
D'y voir bientôt ce que j'aime le mieux.
Goûtons les doux plaisirs que pour nos cœurs fidèles
Dans cet heureux séjour l'Amour a préparés ;
Le devoir, par des lois cruelles,
Ne nous a que trop séparés !

UBALDE, au Chevalier danois.

Fuyez, faites-vous violence.

LE CHEVALIER DANOIS.

L'Amour ne me le permet pas ;
Contre de si charmans appas
Mon cœur est sans défense.

UBALDE.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté ?

LE CHEVALIER DANOIS ET LUCINDE, ensemble.

Jouissons d'un bonheur extrême.
Eh! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de voir ce qu'on aime?
Eh! quel autre bien peut valoir
Le plaisir de vous voir?

UBALDE, au Chevalier danois.

Malgré la puissance infernale,
Malgré vous-même, il faut vous détromper.
Ce sceptre d'or peut dissiper
Une erreur si fatale.

(Ubalde touche Lucinde avec le sceptre d'or qu'il tient, et Lucinde disparaît aussitôt avec les autres démons.)

SCÈNE III.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je tourne en vain mes yeux de toutes parts;
Je ne vois plus cette beauté si chère :
Elle échappe à mes regards
Comme une vapeur légère.

UBALDE.

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

LE CHEVALIER DANOIS.

Je vois le danger où s'expose

Un cœur qui ne fuit pas un charme si puissant.
Que vous êtes heureux, si vous êtes exempt
Des faiblesses que l'Amour cause!

UBALDE.

Non, je n'ai point gardé mon cœur jusqu'à ce jour :
Près de l'objet que j'aime il m'était doux de vivre ;
Mais quand la Gloire ordonne de la suivre,
Il faut laisser gémir l'Amour.

Des charmes les plus forts la raison me dégage.
Rien ne nous doit ici retenir davantage :
Profitons des conseils que l'on nous a donnés.

SCÈNE IV.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS, UN DÉMON sous la figure de Mélisse, fille italienne, aimée d'Ubalde.

MÉLISSE.

D'où vient que vous vous détournez
De ces eaux et de cet ombrage?
Goûtez un doux repos, étrangers fortunés;
Délassez-vous ici d'un pénible voyage :
Un favorable sort vous appelle au partage
Des biens qui nous sont destinés.

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse?

MÉLISSE.

Est-ce vous? cher amant! est-ce vous que je vol?

UBALDE ET MÉLISSE, ensemble.

Au rapport de mes sens je n'ose ajouter foi.

Se peut-il qu'en ces lieux l'Amour nous réunisse?

MÉLISSE.

Est-ce vous? cher amant! est-ce vous que je voi!

UBALDE.

Est-ce vous, charmante Mélisse!

LE CHEVALIER DANOIS.

Non, ce n'est qu'un charme trompeur
Dont il faut garder votre cœur.
Fuyez, faites-vous violence.

MÉLISSE.

Pourquoi faut-il encor m'arracher mon amant?
Faut-il ne nous voir qu'un moment
Après une si longue absence?...
(A Ubalde.)
Je ne puis consentir à votre éloignement;
Je n'ai que trop souffert un si cruel tourment;
Et je mourrai s'il recommence.

UBALDE ET MELISSE, ensemble.

Faut-il ne vous voir qu'un moment, etc.

LE CHEVALIER DANOIS.

Est-ce là cette fermeté
Dont vous vous êtes tant vanté?
Sortez de votre erreur, la raison vous appelle.

UBALDE.

Ah! que la raison est cruelle!
Si je suis abusé, pourquoi m'en avertir?
Que mon erreur me paraît belle!
Que je serais heureux de n'en jamais sortir!

LE CHEVALIER DANOIS.

J'aurai soin, malgré vous, de vous en garantir.
(Le Chevalier danois ôte le sceptre d'or des mains d'Ubalde; il en touche Mélisse, et la fait disparaître.)

Un cœur qui ne fuit pa
Que vous êtes heur
Des faibl

SCÈNE V.

Non, je n'
Près de l'
Mai

LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE.

Que devient l'objet qui m'enflamme!
Mêmes disparaît soudain!....
Cet fait-il qu'un fantôme vain
Cause tant de trouble à mon ame?

LE CHEVALIER DANOIS

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Ce que l'Amour a de charmant, etc.

UBALDE.

D'une nouvelle erreur songeons à nous défendre :
Évitons de trompeurs attraits.
Ne nous détournons plus du chemin qu'il faut prendre
Pour arriver à ce palais.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Fuyons les douceurs dangereuses
Des illusions amoureuses :
On s'égare quand on les suit :
Heureux qui n'en est pas séduit!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change, et représente le palais enchanté d'Armide.

SCÈNE I.

ARMIDE, RENAUD.

RENAUD, sans armes, et paré de guirlandes de fleurs.

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

J'ai besoin des enfers, je vais les consulter.
Mon art veut de la solitude.
L'amour que j'ai pour vous cause l'inquiétude
Dont mon cœur se sent agiter.

RENAUD.

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

Voyez en quels lieux je vous laisse.

RENAUD.

Puis-je rien voir que vos appas?

ARMIDE.

Les Plaisirs vous suivront sans cesse.

RENAUD.

En est-il où vous n'êtes pas?

ARMIDE.

Un noir pressentiment me trouble et me tourmente,

SCÈNE V.

UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE.

Que devient l'objet qui m'enflamme?
Mélisse disparaît soudain!....
Ciel! faut-il qu'un fantôme vain
Cause tant de trouble à mon ame?

LE CHEVALIER DANOIS

Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'une illusion qui ne laisse après elle
Qu'une honte éternelle.
Ce que l'Amour a de charmant
N'est qu'un funeste enchantement.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Ce que l'Amour a de charmant, etc.

UBALDE.

D'une nouvelle erreur songeons à nous défendre:
Évitons de trompeurs attraits.
Ne nous détournons plus du chemin qu'il faut prendre
Pour arriver à ce palais.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Fuyons les douceurs dangereuses
Des illusions amoureuses:
On s'égare quand on les suit:
Heureux qui n'en est pas séduit!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre change, et représente le palais enchanté d'Armide.

SCÈNE I.

ARMIDE, RENAUD.

RENAUD, sans armes, et paré de guirlandes de fleurs.

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

J'ai besoin des enfers, je vais les consulter.
Mon art veut de la solitude.
L'amour que j'ai pour vous cause l'inquiétude
Dont mon cœur se sent agiter.

RENAUD.

Armide, vous m'allez quitter !

ARMIDE.

Voyez en quels lieux je vous laisse.

RENAUD.

Puis-je rien voir que vos appas?

ARMIDE.

Les Plaisirs vous suivront sans cesse.

RENAUD.

En est-il où vous n'êtes pas?

ARMIDE.

Un noir pressentiment me trouble et me tourmente,

Il m'annonce un malheur que je veux prévenir;
Et plus notre bonheur m'enchante,
Plus je crains de le voir finir.

RENAUD.

D'une vaine terreur pouvez-vous être atteinte,
Vous qui faites trembler le ténébreux séjour?

ARMIDE.

Vous m'apprenez à connaître l'Amour;
L'Amour m'apprend à connaître la crainte.

Vous brûliez pour la Gloire avant que de m'aimer;
Vous la cherchiez partout d'une ardeur sans égale :
La Gloire est une rivale
Qui doit toujours m'alarmer.

RENAUD.

Que j'étais insensé de croire
Qu'un vain laurier, donné par la Victoire,
De tout les biens fût le plus précieux!
Tout l'éclat dont brille la Gloire
Vaut-il un regard de vos yeux?
Est-il un bien si charmant et si rare
Que celui dont l'Amour veut combler mon espoir?

ARMIDE.

La sévère raison et le devoir barbare
Sur les héros n'ont que trop de pouvoir.

RENAUD.

Plus je suis amoureux, plus la raison m'éclaire.
Vous aimer, belle Armide, est mon premier devoir :
Je fais ma gloire de vous plaire,
Et tout mon bonheur de vous voir.

ARMIDE.

Que sous d'aimables lois mon ame est asservie !

RENAUD.

Qu'il m'est doux de vous voir partager ma langueur !

ARMIDE.

Qu'il m'est doux d'enchaîner un si fameux vainqueur !

RENAUD.

Que mes fers sont dignes d'envie !

RENAUD ET ARMIDE, ensemble.

Aimons-nous, tout nous y convie.
Ah ! si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la vie.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que d'éteindre ma flamme.

ARMIDE.

Non, rien ne peut changer mon ame.

RENAUD.

Non, je perdrai plutôt le jour
Que de me dégager d'un si charmant amour.

RENAUD ET ARMIDE, ensemble.

Non, je perdrai plutôt le jour, etc.

ARMIDE.

Témoins de notre amour extrême,
Vous qui suivez mes lois dans ce séjour heureux,
Jusques à mon retour, par d'agréables jeux,
Occupez le héros que j'aime.

(Elle sort.)

(Les Plaisirs et une troupe d'amans fortunés et d'amantes heureuses viennent divertir Renaud par des chants et par des danses.)

SCÈNE II.

RENAUD, LES PLAISIRS, troupe d'AMANS ET D'AMANTES HEUREUSES.

UN AMANT FORTUNÉ ET LES CHŒURS, ensemble.

Les Plaisirs ont choisi pour asile
Ce séjour agréable et tranquille.
Que ces lieux sont charmans
Pour les heureux amans !

C'est l'Amour qui retient dans ses chaînes
Mille oiseaux qu'en nos bois nuit et jour on entend.
Si l'Amour ne causait que des peines,
Les oiseaux amoureux ne chanteraient pas tant.
Jeunes cœurs, tout vous est favorable ;
Profitez d'un bonheur peu durable.
Dans l'hiver de nos ans l'Amour ne règne plus :
Les beaux jours que l'on perd sont pour jamais perdus.

Les Plaisirs ont choisi pour asile, etc.

RENAUD.

Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs, attendez qu'Armide vous ramène.
Sans la beauté qui me tient sous sa loi,
Rien ne me plaît, tout augmente ma peine.
Allez, éloignez-vous de moi,
Doux Plaisirs, attendez qu'Armide vous ramène.

(Les Plaisirs, les amans fortunés et les amantes heureuses se retirent.)

SCÈNE III.

RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

UBALDE, au Chevalier danois.

Il est seul, profitons d'un tems si précieux.

(Ubalde présente le bouclier de diamant aux yeux de Renaud.)

RENAUD, apercevant le bouclier.

Que vois-je? quel éclat me vient frapper les yeux?

UBALDE.

Le ciel veut vous faire connaître
L'erreur dont vos sens sont séduits.

RENAUD.

Ciel! quelle honte de paraître
Dans l'indigne état où je suis!

UBALDE.

Notre général vous rappelle.
La Victoire vous garde une palme immortelle :
Tout doit presser votre retour.
De cent divers climats chacun court à la guerre!
Renaud seul, au bout de la terre,
Caché dans un charmant séjour,
Veut-il suivre un honteux amour?

RENAUD.

Vains ornemens d'une indigne mollesse,
Ne m'offrez plus de frivoles attraits;
Restes honteux de ma faiblesse,

Allez, quittez-moi pour jamais.

(Renaud arrache les guirlandes de fleurs et les autres ornemens inutiles dont il est paré; il reçoit le bouclier de diamant que lui donne Ubalde, et une épée que lui présente le Chevalier danois.)

LE CHEVALIER DANOIS.

Dérobez-vous aux pleurs d'Armide;
C'est l'unique danger dont votre ame intrépide
A besoin de se garantir.
Dans ces lieux enchantés la Volupté préside;
Vous n'en sauriez trop tôt sortir.

RENAUD.

Allons, hâtons-nous de partir.

SCÈNE IV.

ARMIDE, RENAUD, UBALDE, LE CHEVALIER DANOIS.

ARMIDE, à Renaud.

RENAUD! ciel! ô mortelle peine!
Vous partez, Renaud, vous partez!
Démons, suivez ses pas, volez et l'arrêtez....
(A part.)
Hélas! tout me trahit, et ma puissance est vaine!...
(A Renaud.)
Renaud! ciel! ô mortelle peine!
Mes cris ne sont pas écoutés!
Vous partez, Renaud, vous partez!
(Renaud s'arrête pour écouter Armide.)
Si je ne vous vois plus, croyez-vous que je vive?
Ai-je pu mériter un si cruel tourment?

L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon supplice!....
Le perfide Renaud me fuit!
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit....

Quand le barbare était en ma puissance,
Que n'ai-je cru la Haine et la Vengeance!
Que n'ai-je suivi leurs transports!
Il m'échappe, il s'éloigne; il va quitter ces bords:
Il brave l'enfer et ma rage;
Il est déjà près du rivage...
Je fais pour m'y traîner d'inutiles efforts....

Traître! attends.... je le tiens... je tiens son cœur perfide..
Ah! je l'immole à ma fureur...
Que dis-je? où suis-je? Hélas! infortunée Armide!
Où t'emporte une aveugle erreur?
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste...
Fuyez, Plaisirs, fuyez; perdez tous vos attraits...
Démons, détruisez ce palais...

SCÈNE VI.

ARMIDE, troupe de DÉMONS.

ARMIDE.

Partons, et, s'il se peut, que mon amour funeste
Demeure enseveli dans ces lieux pour jamais.

(Elle s'éloigne dans un char volant, et les démons détruisent le palais enchanté.)

FIN D'ARMIDE.

Et sa fureur, s'il est possible,
Égalera l'amour dont j'ai brûlé pour toi....
Ah! la lumière m'est ravie!
Barbare! es-tu content?
Tu jouis, en partant,
Du plaisir de m'ôter la vie.

(Armide tombe évanouie.)

RENAUD, à part.

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble.

Il faut partir, hâtez vos pas;
La Gloire attend de vous un cœur inébranlable.

RENAUD.

Non, la Gloire n'ordonne pas
Qu'un grand cœur soit impitoyable.

UBALDE ET LE CHEVALIER DANOIS, ensemble, emmenant Renaud malgré lui.

Il faut vous arracher aux dangereux appas
D'un objet trop aimable.

RENAUD, à part, et s'en allant.

Trop malheureuse Armide, hélas!
Que ton destin est déplorable!

SCÈNE V.

ARMIDE, seule, revenant de son évanouissement.

Le perfide Renaud me fuit!....
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit....
Il me laisse mourante, il veut que je périsse.
A regret je revois la clarté qui me luit;

L'horreur de l'éternelle nuit
Cède à l'horreur de mon supplice!....
Le perfide Renaud me fuit!
Tout perfide qu'il est, mon lâche cœur le suit....

Quand le barbare était en ma puissance,
Que n'ai-je cru la Haine et la Vengeance!
Que n'ai-je suivi leurs transports!
Il m'échappe, il s'éloigne; il va quitter ces bords:
Il brave l'enfer et ma rage;
Il est déjà près du rivage...
Je fais pour m'y traîner d'inutiles efforts....

Traître! attends.... je le tiens... je tiens son cœur perfide..
Ah! je l'immole à ma fureur...
Que dis-je? où suis-je? Hélas! infortunée Armide!
Où t'emporte une aveugle erreur?
L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste...
Fuyez, Plaisirs, fuyez; perdez tous vos attraits...
Démons, détruisez ce palais...

SCÈNE VI.

ARMIDE, troupe de DÉMONS.

ARMIDE.

Partons, et, s'il se peut, que mon amour funeste
Demeure enseveli dans ces lieux pour jamais.

(Elle s'éloigne dans un char volant, et les démons détruisent le palais enchanté.)

FIN D'ARMIDE.

ISSÉ,

PASTORALE HÉROÏQUE,

EN CINQ ACTES,

PAR LAMOTTE;

Représentée, pour la première fois, en trois actes, le 17 décembre 1697; et en cinq actes, le 14 octobre 1708.

Ut pastor Macareda
Luserit Issen.
Ex MET. *lib.* 6.

AVERTISSEMENT

SUR LES OPÉRAS DE LAMOTTE.

Les personnes qui voudraient lire une notice sur Lamotte n'en trouveront point ici, attendu que, dans l'ancien Répertoire, il y en a une qui précède la tragédie d'*Inès ;* nous ajouterons seulement quelque chose relativement à la partie de son théâtre que nous donnons.

Lamotte a laissé des titres durables à une réputation littéraire dans trois genres d'opéras, les seuls à peu près que nous connaissions ; ce sont la pastorale, les ballets et la tragédie-lyrique. Il a mérité d'être considéré comme le successeur et l'imitateur de Quinault : personne, après ce grand maître, n'ayant porté plus loin l'intelligence de ce genre de composition dramatique, quoiqu'il n'ait rien ajouté aux moyens inventés par lui. Lamotte, de même que, depuis lui, Marmontel, s'est montré plus poëte dans ses opéras que dans ses autres poésies. On y trouve cette molle élégance d'expressions pour lesquelles Quinault lui a

servi de modèle, et dont toutefois il n'a jamais sez approché.

En général, ses opéras ont toujours été repris avec succès et il en est qui dureront autant que la scène lyrique française. Nous ne partagerons cependant pas l'avis de quelques critiques qui ont appelé l'*Europe galante* et *Amadis de Grèce* des *chefs-d'œuvres ;* nous les regardons au contraire comme des productions très-faibles ; mais il n'en est pas de même de plusieurs autres. « De tous les grands opéras faits depuis Quinault, » a dit La Harpe, « Sémélé est à » mon avis le meilleur. » Ce jugement est un peu absolu : *Œdipe à Colonne* et *Dardanus* peuvent lui disputer la palme. Mais exagération à part, La Harpe rend justice au mérite de cette pièce où il y a, dit-il, « des beautés de » toutes les sortes, qui ont toutes leur effet, » parce que le fond en est intéressant

La pastorale d'*Issé* marche pour le moins sur la même ligne ; c'est la meilleure pastorale-lyrique que nous ayons. On pourrait citer une multitude de strophes et de morceaux qu'elle renferme, et qui sont remarquables par l'agrément et la douceur qui conviennent on ne peut mieux au genre et au sujet, en-

tre autres cette charmante cantatille qui commence par ce vers :

..... C'est Issé qui repose en ces lieux !.

Et ce monologue,

Heureuse paix, tranquille indifférence, etc.

Après cette production, celle où Lamotte a le mieux réussi, parce qu'elle était le plus dans son genre de talent, c'est le *Triomphe des arts*, ouvrage bien imaginé, bien exécuté, dont l'idée est ingénieuse, théâtrale, et dont le style est éminemment lyrique. C'est-là sans doute que J.-J. Rousseau a puisé son joli mélodrame de *Pygmalion*, petit chef-d'œuvre de prose poétique. De toutes les pièces de Lamotte, il n'y en a pas qui soit plus favorable au spectacle pour lequel elle fut faite, puisque c'est le seul où se réunissent spécialement la musique, la peinture et la poésie. Un morceau qu'on y remarquera c'est celui de l'acte d'*Amphion* qui commence ainsi :

Antres affreux, demeures sombres, etc.

Dans le dialogue de *Campaspe*, il y a non-seulement de la délicatesse, mais encore du sentiment exprimé en beaux vers. Y a-t-il rien au-dessus de cette réponse spirituelle de l'amante d'Apelle au sujet de ce grand peintre?

L'art plus que la valeur est aimable à mes yeux.

Par lui tout agit, tout respire;
Il sait animer tout, à l'exemple des Dieux;
La valeur ne sait que détruire, etc.

L'opéra d'Omphale est plein d'intérêt; et il a fait oublier tous ceux de Lamotte qui sont de la même espèce, et où l'on trouve toujours, comme dans celui-là, deux couples de rivaux et de rivales qui font partie carrée.

En général les opéras de cet auteur n'ont été ensevelis dans l'oubli que, parce que la musique avec laquelle ils ont été joués est tombée; mais on les ferait facilement revivre avec une musique nouvelle; ils valent certainement mieux que la plus grande partie de ceux qui ont paru depuis eux jusqu'à présent. Il ne s'agirait pour les ressusciter que de quelques airs nouveaux, de quelques ballets, et ils auraient un grand succès.

Nous justifierons l'insertion de quatre opéras, qui sont dans ce volume et dans le suivant, par l'autorité de Voltaire qui, pour faire entrer Lamotte dans le *Temple du goût*, ne lui a demandé que quelques-unes de ses fables et *quelques-uns de ses opéras;* or, de l'aveu des meilleurs critiques, ainsi que de celui de Le Harpe, *Sémélé*, *Issé*, *le Triomphe des Arts et Omphale* sont ce qu'il a fait de mieux dans ce genre de littérature.

Outre ceux-là, Lamotte a donné : la *Vénitienne*, *Marthésie*, *le ballet des Fées*, *celui des Ages*, et *le Carnaval et la Folie*. On sait qu'il a composé un volume d'odes, dont plusieurs ne sont pas indignes de J.-B. Rousseau.

Qui croirait après cela qu'il ait été l'un des plus grands dépréciateurs de la poésie française ? Mais on ne doit pas s'en étonner de la part d'un homme qui, dans sa jeunesse voulut entrer dans un couvent de La Trappe, après avoir fait une pièce de théâtre, et qui n'y fut pas admis parce qu'il n'avait pas l'estomac assez robuste. Il a comparé nos plus grands versificateurs à ces charlatans de l'antiquité, qui fesaient passer des grains de millet par le trou d'une aiguille, sans autre mérite que celui de la difficulté vaincue.

Pour prouver son système par des exemples, il s'avisa de faire un *Œdipe* en prose qu'il mit en opposition avec son *Œdipe* en vers. Mais comme ce dernier n'était que de la prose rimée, la différence ne put être appréciée par les connaisseurs, et cette comparaison lui attira une nuée d'épigrammes.

Néanmoins, ce ne sont pas les inconséquences de Lamotte qui ont fait oublier les neuf dixièmes de ses ouvrages ; c'est que chez lui le sentiment, la chaleur de l'ame et la verve étaient loin d'égaler l'esprit.

ACTEURS DE LA PASTORALE.

APOLLON, déguisé en berger, sous le nom de Philémon.
PAN, déguisé en berger, confident d'Apollon.
HILAS, berger.
ISSÉ, nymphe, fille de Macarée.
DORIS, sœur d'Issé.
Suite d'HILAS, représentant les Plaisirs.
Troupe de bergers, de bergères, de pâtres, et de paysannes.
Un berger.
Deux bergères.
LE GRAND-PRÊTRE de la forêt de Dodone.
Troupe de ministres.
L'ORACLE.
Troupe de Faunes, de Dryades, de Silvains, et de Satyres.
Une Dryade.
LE SOMMEIL.
Troupe de zéphirs et de nymphes.
Troupe d'Européens et d'Européennes.
Une Européenne.
Troupe d'Américains et d'Américaines.
Troupe de Chinois et de Chinoises.

ISSÉ,

PASTORALE-HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un hameau.

SCÈNE I.

APOLLON, déguisé en berger sous le nom de Philémon.

Quand on a souffert une fois
L'amoureux esclavage,
Ah! devrait-on s'exposer davantage
A gémir sous les mêmes lois?
La cruelle Daphné dédaigna ma tendresse :
De mes ardens soupirs, de mes soins empressés,
Mon cœur ne recueillit qu'une affreuse tristesse.
Faut-il aimer encore? Et n'est-ce pas assez
D'une malheureuse faiblesse?

Quand on a souffert une fois, etc.

SCÈNE II.

PAN, déguisé en berger, APOLLON.

PAN.

A qui vous plaignez-vous de vos nouvelles chaînes?

APOLLON.

Pan, tu vois les témoins de mes tendres tourmens.

Les prés, les bois et les fontaines,
Sont les favoris des amans.

On passe ici d'heureux momens,
Même en s'y plaignant de ses peines.

Les prés, etc.

PAN.

Ne seront-ils témoins que de votre martyre?
Entendront-ils toujours vos languissans regrets?
Apollon n'aura-t-il jamais
De plus doux secrets à leur dire?

APOLLON.

J'espère d'être plus heureux,
Mon malheur n'est pas invincible.
Les yeux charmans d'Issé m'ont demandé mes vœux.
Ah! ne serai-je pas le plus content des dieux,
Si son cœur sensible
Est d'accord avec ses yeux!

PAN.

Pourquoi lui déguiser votre rang glorieux?

APOLLON.

Je veux, sans le secours de ma grandeur suprême,
Essayer de plaire en ce jour.
Qu'il est doux d'avoir ce qu'on aime
Par les seules mains de l'Amour!

Mais je vois la nymphe paraître;
Il faut contraindre encor mes tendres mouvemens.
Cachons-nous à ses yeux, et tâchons de connaître
Quels sont ses secrets sentimens.

SCÈNE III.

ISÉ.

HEUREUSE paix, tranquille indifférence,
Faut-il que pour jamais vous sortiez de mon cœur?

Je sens que ma fierté me laisse sans défense;
Rien ne peut me sauver d'un trop charmant vainqueur;
L'Amour, le tendre Amour force ma résistance.

Heureuse paix, etc.

Je force encor mes regards au silence;
Je cache à tous les yeux ma nouvelle langueur;
Mais, que sert cette violence!
L'amour en a plus de rigueur,
Et n'en a pas moins de puissance.

Heureuse paix, etc.

SCÈNE IV.

DORIS, ISSÉ.

DORIS.

J'AIME à vous voir en ce lieu solitaire,
Il offre mille attraits à des cœurs amoureux;
Vous y venez rêver; c'est un présage heureux
Qu'enfin Hilas a su vous plaire.
Votre cœur dès long-tems se devait à ses feux.
On n'a jamais brûlé d'une ardeur plus fidèle :
Bientôt par d'agréables jeux
Il vous en donne encore une preuve nouvelle.

ISSÉ.

Hélas!

DORIS.

Avant cet heureux jour,
Votre insensible cœur ignorait ce langage;
Et ce soupir est le premier hommage
Que je vous vois rendre à l'Amour.

ISSÉ.

Que ne puis-je encor fuir son funeste esclavage!
Mes jours coulaient dans les plaisirs;
Je goûtais à-la-fois la paix et l'innocence;
Et mon cœur, satisfait de son indifférence.
Vivait sans crainte et sans désirs :

Mais depuis que l'Amour l'a rendu trop sensible,
Les plaisirs l'ont abandonné.
Quel changement! ô ciel! est-il possible!

Non, ce n'est plus ce cœur si content, si paisible;
C'est un cœur tout nouveau que l'Amour m'a donné.

DORIS.

Se peut-il que votre cœur tremble,
Quand il ne tient qu'à lui d'être heureux dès ce jour?
Il faut qu'avec Hilas un beau nœud vous assemble;
L'hymen, pour vous unir, n'attendait que l'Amour.

Quand un doux penchant nous entraîne,
Pourquoi combattre nos désirs?
Est il une plus rude peine
Que de résister aux plaisirs!

(On entend une symphonie.)

ISSÉ.

Mais qu'annoncent ces sons? Quel spectacle s'apprête?

DORIS.

Pourquoi feindre de l'ignorer?
Ces concerts sont pour vous; c'est la nouvelle fête
Qu'Hilas vous a fait préparer.

SCÈNE V.

ISSÉ, DORIS, HILAS, suite d'HILAS, sous la forme de Néréides et de Nymphes de Diane, conduites par les PLAISIRS.

HILAS, à Issé.

NYMPHE, jugez ici de ma flamme fidèle;
Souffrez que, par d'aimables jeux,
Mon hommage se renouvelle;
Et n'opposez point à mes feux
Une indifférence éternelle.

ISSÉ.

La seule indifférence assure un sort heureux.

MILAS.

L'Amour a tout soumis à ses lois souveraines;
Il fait sentir ses feux dans l'humide séjour;
Il blesse de ses traits, il charge de ses chaînes
La fière Diane et sa cour.
Mais il n'est pas encor content de sa victoire;
Le cœur d'Issé manque à sa gloire.
Aimez, aimez, ne soyez plus rebelle
A de tendres désirs;
Suivez l'Amour qui vous appelle
Par la voix des Plaisirs.

CHŒUR.

Aimez, aimez, ne soyez plus rebelle
A de tendres désirs;
Suivez l'Amour qui vous appelle
Par la voix des Plaisirs.

(On danse.)

CHŒUR.

Au dieu d'Amour daignez rendre les armes;
Rien n'est si doux que les tendres soupirs.
Pour d'autres cœurs il garde ses alarmes,
Et ses faveurs suivront tous vos désirs,
Non, non, il faut se rendre;
C'est trop attendre;
L'Amour pour vous réserve ses plaisirs.

(On danse.)

DEUX NYMPHES.

Les doux Plaisirs habitent ce bocage;
Des plus longs jours ils nous font des momens.

Les rossignols, par leurs concerts charmans;
Le bruit des eaux, le zéphir et l'ombrage,
Tout sert ici l'Amour et les amans.

(On danse.)

BILAS.

Sans succès, belle Issé, quitterai-je ces lieux?
Pouvez-vous plus long-tems résister à ma flamme?
Quoi! l'Amour a-t-il mis tous ses traits dans vos yeux?
N'en a-t-il point gardé pour soumettre votre ame?

Vous ne répondez rien? Hélas! quelle rigueur!
Il semble qu'avec ma langueur
Votre injuste fierté s'augmente.
Ne verrai-je jamais la fin de mon malheur?
Rendrez-vous chaque jour ma chaîne plus pesante?
Mais c'est trop vous lasser d'une vaine douleur,
Je vous laisse, Nymphe charmante:
Songez du moins que votre cœur
Ne peut être le prix d'une ardeur plus constante.

ISSÉ.

Autant que je le puis, je résiste aux Amours;
De leurs traits dangereux je redoute l'atteinte:
Heureuse, si ma crainte
M'en défendait toujours!

CHŒUR.

Aimez, aimez, ne soyez plus rebelle
A de tendres désirs;
Suivez l'Amour qui vous appelle
Par la voix des Plaisirs.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le palais d'Issé et ses jardins.

SCÈNE I.

ISSÉ, DORIS.

ISSÉ.

Amour, laisse mon cœur en paix;
Mille autres se feront un plaisir de se rendre;
Ne te plais-tu, cruel, à blesser de tes traits
Que ceux qui veulent s'en défendre?
Mille autres se feront un plaisir de se rendre;
Amour, laisse mon cœur en paix.

DORIS.

Je vois Philémon qui s'avance;
Cet aimable étranger cherche partout vos yeux;
Sans doute c'est l'Amour qui l'amène en ces lieux.

ISSÉ.

Il faut éviter sa présence.

SCÈNE II.

ISSÉ, DORIS, APOLLON, PAN, déguisés en bergers.

APOLLON.

Belle nymphe, arrêtez. D'où vient cette rigueur?
Quelle injuste fierté vous guide?
Hélas! par vos mépris n'abattez point un cœur
Qui n'est déjà que trop timide.

ISSÉ.

De quoi vous plaignez-vous, et pourquoi m'arrêter?
Berger, qu'avez-vous à me dire?

APOLLON.

Hélas! pouvez-vous en douter?
Vous entendez que je soupire.

Vous lisez dans mes yeux le secret de mon cœur;
Je ne puis plus cacher le trouble de mon ame;
Et mon désordre et ma langueur;
Tout vous fait l'aveu de ma flamme.
Quel silence! quel trouble! Ah! vous aimez Hilas!

ISSÉ.

Quand mon cœur l'aimerait, je n'en rougirais pas.

APOLLON.

Vous l'aimez donc? O ciel! quel rigoureux supplice!
En quels maux cet aveu vient-il de me jeter!
Vous l'aimez! c'en est fait, il faut que je périsse;
Mes jours ne tenaient plus qu'au plaisir d'en douter.

ISSÉ.

Que vois-je! à quelle erreur vous laissez-vous séduire?

Non, non, vous n'avez point de rivaux satisfaits.
Je n'aime point Hilas; c'est en vain qu'il soupire :
Non, je ne l'aimerai jamais.

Ah! que ne puis-je aussi bien me défendre
D'un trait plus doux dont je me sens frapper?
Mais que dis-je? je crains de vous en trop apprendre.
Mon funeste secret est prêt à m'échapper.

APOLLON.

Achevez, belle Issé; rendez-vous à mes larmes;
Bannissez d'un seul mot mes cruelles alarmes.
Pour qui sont ces tendres soupirs?
Ah! ne suspendez plus mes maux ou mes plaisirs.

ISSÉ.

Cessez, cessez une ardeur si pressante;
Je ne veux plus vous écouter.

APOLLON.

Arrêtez, nymphe trop charmante.

ISSÉ.

Non, laissez-moi vous éviter.

APOLLON.

Vous me fuyez, et je vous aime.

ISSÉ.

Je fuis l'Amour, quand je vous fuis.

APOLLON.

Dissipez le trouble où je suis.

ISSÉ.

N'augmentez pas celui qui m'agite moi-même.

APOLLON.

Rendez-vous à mes feux.

ISSÉ.

Ne tentez plus mon cœur.

APOLLON.

Pourquoi craindre d'aimer ?

ISSÉ.

On doit craindre un vainqueur.

SCÈNE III.

PAN, DORIS.

PAN.

Ne songez point à m'éviter,
Doris ; que leur amour fasse naître le nôtre !
Si vous voulez les imiter,
Mon cœur est prêt, et n'attend que le vôtre.

DORIS.

Les bergers offrent leur cœur
A la première bergère ;
Ce n'est pas pour eux une affaire
De risquer un peu d'ardeur :
Mais, pour nous, le choix d'un vainqueur
Est plus dangereux à faire.

PAN.

Avant de nous mieux engager,
Essayez si mon cœur accommode le vôtre :
S'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre,
Il est bien aisé de changer.

DORIS.

Vous parlez déjà d'inconstance ;
C'est le moyen de m'alarmer.

PAN.

Par ma sincérité je veux me faire aimer,

Et je parle comme je pense.

Je ne réponds jamais aux belles
De la constance de ma foi :
Mais ceux qui promettraient des ardeurs éternelles,
Seraient moins sincères que moi,
Et ne seraient pas plus fidèles.

DORIS.

L'Amour n'est point charmant pour de faibles désirs :
Vous ignorez le poids de ses plus douces chaînes.

PAN.

Je me prive des grands plaisirs
Pour m'exempter des grandes peines.

PAN ET DORIS, ensemble.

PAN. Il faut traiter l'amour de jeu.
DORIS. Pourquoi traiter l'amour de jeu?
PAN. Autrement il est trop à craindre.
DORIS. Quels tourmens ses nœuds font-ils craindre?
On ne doit point brûler d'un feu
Qu'il soit { difficile / trop facile } d'éteindre.

PAN.

O vous! qu'on entend chaque jour
Célébrer en ces lieux quelque nouvelle amour,
Habitans fortunés de ces prochains bocages,
Venez prendre part à mon choix;
Et que Doris apprenne, par vos voix,
Qu'il n'est d'heureux amans que les amans volages!

SCÈNE IV,

PAN, DORIS, troupe de bergers, de bergères, et de pâtres.

CHŒUR.

CHANGEONS toujours
Dans nos amours :
Heureux un cœur volage !
Changeons toujours
Dans nos amours,
Nous aurons de beaux jours.
L'Amour veut qu'on s'engage :
Que faire du bel âge,
Sans son secours ?

(On danse.

UN BERGER, alternativement avec le chœur.

Formez les plus doux nœuds,
Aimez sans peine ;
Formez les plus doux nœuds,
Vivez heureux.
Qui souffre trop d'une inhumaine
Doit aussitôt changer ;
C'est en brisant sa chaîne
Qu'il faut s'en venger.

Formez, etc.

Vous, jeunes cœurs, qu'Amour entraîne,
Fuyez les pleurs,
Les soins et les langueurs ;

Allez où le plaisir vous mène.
Formez, etc.

(On danse.)

DORIS.

Des oiseaux de ces lieux charmans
Le tendre Écho redit les chants;
L'aimable Flore,
Y fait éclore

Ses nouveaux présens.
De ces eaux, de ces bois naissans,
Le doux murmure
Et la verdure
Y charment nos sens.
Tout nous plaît, l'Amour suit nos pas;
Ces lieux tranquilles,
Sont les asiles
Des jeux pleins d'appas.
Momens aimables,
Soyez durables,
Ne finissez pas.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente la forêt de Dodone.

SCÈNE I.

APOLLON, PAN.

APOLLON.

La nymphe est sensible à mes vœux ;
Mais le dirai-je ? et le pourras-tu croire ?
Malgré cette douce victoire,
Je ne suis pas encor heureux.

PAN.

Quoi ! vous avez fléchi l'objet qui sait vous plaire,
Et vous osez former d'autres vœux en ce jour !
Apollon croit-il que l'Amour
N'ait que lui seul à satisfaire ?

APOLLON.

Je ne borne point mes désirs
A l'imparfait bonheur d'une flamme vulgaire.
Achève, achève, Amour, de combler mes plaisirs ;
Tu sais ce qu'il te reste à faire.

Et toi, Pan, regarde ces lieux,
Ils doivent dissiper le trouble qui t'étonne.

PAN.

Je vois la fameuse Dodone

Dont les chênes mystérieux
Annoncent aux mortels la volonté des Dieux.
Quel fruit en pouvez attendre?

APOLLON.

Issé les consulte en ce jour :
Et par l'oracle qu'ils vont rendre,
Je saurai si son cœur mérite mon amour.
Mais j'aperçois Hilas.

PAN.

Il vient ici se plaindre.
Laissons un libre cours à ses justes douleurs;
C'est assez de causer ses pleurs,
Sans vouloir encor les contraindre.

SCÈNE II.

HILAS.

Sombres déserts, témoins de mes tristes regrets,
Rien ne manque plus à ma peine.

Mes cris ont fait cent fois retentir ces forêts
De la froideur d'une inhumaine.
Hélas! que n'est-ce encor le sujet qui m'amène?
L'ingrate de l'Amour ressent enfin les traits,
Un perfide penchant l'entraîne.

Sombres déserts, etc.

Dieux! qui l'amène ici? les Amours sont ses guides.
J'en sens croître mon désespoir.
Je porte sur ses yeux mille regards timides;

Ils ont encor sur moi leur rigoureux pouvoir;
Et tout traîtres qu'ils sont, tout ingrats, tout perfides,
Je me plais encore à les voir.

SCÈNE III.

HILAS, ISSÉ, DORIS.

HILAS.

Cruelle, vous souffrez ici de ma présence;
De mes tendres regards vous détournez vos yeux.

ISSÉ.

Je ne m'attendais pas à vous voir en ces lieux.

HILAS.

On évite toujours un amant qu'on offense.

ISSÉ.

Je viens ici pour consulter les dieux;
Ne vous opposez point à mon impatience.

HILAS.

Inhumaine, arrêtez; que craignez-vous? hélas!
Mes soupirs et mes pleurs sont toute ma vengeance.

ISSÉ.

Oubliez une ingrate, et ne la pleurez pas.

HILAS.

Qui vous forçait de l'être à ma persévérance?

ISSÉ.

Accusez-en l'Amour, qui m'a fait violence.

HILAS.

Non cruelle, c'est vous qui voulez mon trépas;
C'est votre faible résistance;

N'en est que plus cruelle.

PAN.

Vous vous consoleriez dans une amour nouvelle
De la perte de mes soupirs.
Le moment qui nous engage
Est un agréable moment ;
Mais celui qui nous dégage
Ne laisse pas d'être charmant.
Croyez-moi, bannissez une crainte inquiète ;
Doris, laissez-moi vivre heureux sous votre loi.

DORIS.

Voulez-vous que j'accepte une volage foi,
Moi qui brûlai toujours d'une flamme parfaite ?

PAN.

Eh bien ! vous ferez avec moi
L'essai d'une douce amourette.

L'Amour n'aura pour nous que de charmans appas ;
Nous briserons nos fers quand nous en serons las.

DORIS.

Eh bien ! à votre amour je ne suis plus rebelle,
Et je consens enfin à m'engager.
Voyons, dans notre ardeur nouvelle,
Si vous m'apprendrez à changer,
Ou si je vous rendrai fidèle.

ENSEMBLE.

Cédons à nos tendres désirs ;
Qu'un heureux penchant nous entraîne ;
Et que l'Amour laisse aux Plaisirs
Le soin de serrer notre chaîne !

PAN.

Mais on vient en ces lieux ; suspendons nos soupirs.

SCÈNE V.

ISSÉ, LE GRAND-PRÊTRE, troupe de PRÊTRES et de PRÊTRESSES DE DODONE.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ministres révérés de ces lieux solitaires,
Vous, qu'une sainte ardeur retient dans ce séjour,
Commencez avec moi nos augustes mystères;
Qu'Issé sache le sort que lui garde l'Amour!

CHŒUR.

Commençons nos mystères;
Qu'Issé sache le sort que lui garde l'Amour!

LE GRAND-PRÊTRE.

Arbres sacrés, rameaux mystérieux,
Troncs célèbres, par qui l'avenir se révèle,
Temple, que la nature élève jusqu'aux cieux,
A qui le printems donne une beauté nouvelle;
Chênes divins, parlez tous;
Dodone, répondez-nous.

CHŒUR.

Chênes divins, parlez tous;
Dodone, répondez-nous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mais déjà chaque branche agite sa verdure,
Les arbres semblent s'ébranler:
Chaque feuille murmure,
L'oracle va parler.

L'ORACLE.

« Issé doit s'enflammer de l'ardeur la plus belle;
» Apollon veut être aimé d'elle. »

ISSÉ, à part.

O ciel! quel oracle pour moi!
Que d'affreux malheurs je prévoi!

LE GRAND-PRÊTRE.

Dryades et Silvains, venez lui rendre hommage;
Honorez Apollon dans celle qui l'engage.

SCÈNE VI.

ISSÉ, LE GRAND-PRÊTRE, troupe de PRÊTRES et de PRÊTRESSES de Dodone, troupe de FAUNES, de SATYRES et de DRYADES.

CHŒUR.

Chantons, chantons Issé; chantons ses traits vainqueurs;
Célébrons ses beaux yeux, maîtres de tous les cœurs.

(On danse.)

UNE DRYADE.

Ici les tendres oiseaux
Goûtent cent douceurs secrètes,
Et l'on entend ces côteaux
Retentir des chansonnettes
Qu'ils apprennent aux échos.

Sur ce gazon, les ruisseaux
Murmurent leurs amourettes;
Et l'on voit jusqu'aux ormeaux,
Pour embrasser les fleurettes,
Pencher leurs jeunes rameaux.

(On danse.)

UNE DRYADE, à Issé.

Cédez et remportez une douce victoire;

Joignez aux charmes de la Gloire
Le plaisir touchant de l'Amour.
Rendez votre triomphe aussi doux que durable.
Vous enchaînez le dieu le plus aimable ;
Qu'il vous enchaîne à votre tour !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une grotte.

SCÈNE I.

ISSÉ.

Funeste amour ; ô tendresse inhumaine !
Pourquoi vous inspirais-je au cœur d'un dieu jaloux ?
J'aurais mieux aimé son courroux,
Je craignais cent fois moins sa haine.
Quel destin pour moi ! quelle peine !
(On entend une espèce d'écho qui lui répond.)
Qu'entends-je ? Quelle voix se mêle à mes sanglots ?
Qui me répond ici ? Seraient-ce les échos ?
Hélas ! ne cessez point de partager ma plainte,
Plaignez l'état où je me vois ;
Soupirez des tourmens dont je me sens atteinte,
Et gémissez du sort qui s'oppose à mon choix.

Vainement, Apollon, votre grandeur suprême
Fera luire à mes yeux ce qu'elle a de plus doux ;
Je ne changerai pas pour vous
Le fidèle berger que j'aime.
Mais, quel concert harmonieux
Vient troubler le silence et la paix de ces lieux ?

SCÈNE II.

ISSÉ, LE SOMMEIL, accompagné de SONGES, de ZÉPHIRS et de NYMPHES.

CHŒUR.

BELLE Issé, suspendez vos plaintes ;
Goûtez les charmes du repos.
Le Sommeil, pour calmer vos craintes,
Vous offre ses plus doux pavots.

ISSÉ.

Qui vous intéresse à ma peine ?
Apprenez-moi du moins quel ordre vous amène ?
Quel dieu propice est touché de mes maux ?

CHŒUR.

Belle Issé, etc.

ISSÉ.

C'en est fait, le repos va suspendre mes larmes.
En vain la douleur que je sens
Veut me défendre de ses charmes ;
Le Sommeil malgré moi s'empare de mes sens.

LE SOMMEIL.

Songes, pour Apollon, signalez votre zèle ;
Il veut de cette nymphe éprouver tout l'amour.
Tracez à ses esprits une image fidèle
De la gloire du dieu du jour.

SCÈNE III.

HILAS, ISSÉ, endormie.

HILAS.

Que vois-je? C'est Issé qui repose en ces lieux!
J'y venais pour plaindre ma peine :
Mais mes cris troubleraient son repos précieux;
Renfermons dans mon cœur une tristesse vaine.

Vous, ruisseaux amoureux de cette aimable plaine,
Coulez si lentement, et murmurez si bas,
Qu'Issé ne vous entende pas.

Zéphirs, remplissez l'air d'une fraîcheur nouvelle;
Et vous, Échos, dormez comme elle.

Que d'attraits! que d'appas! contentez-vous, mes yeux;
Parcourez tous ses charmes;
Payez-vous, s'il se peut, des larmes
Que vous répandîtes pour eux.

ISSÉ, se réveillant.

Qu'ai-je pensé? Quel songe est venu me séduire?
J'ai cru voir Apollon quitter les cieux pour moi;
Je me trouvais sensible à l'ardeur qui l'inspire;
Un mutuel amour engageait notre foi.

Hélas! cher Philémon, pour qui seul je soupire,
Ne me reprochez point ces songes impuissans;
Mon cœur n'a point de part à l'erreur de mes sens.

HILAS.

Ciel! qu'entends-je? et le puis-je croire?
Quoi? le tendre Apollon, qui veut vous engager,

Ne peut à mon rival arracher la victoire?
Quand vous charmez un dieu, vous aimez un berger?
Et j'ai contre ma flamme et l'Amour et la Gloire!

C'en est trop, il faut fuir vos funestes attraits.
Je vais traîner ailleurs une mourante vie;
L'Amour ne m'offre ici que de cruels objets.
Vos feux, mon désespoir, ma constance trahie,
Cruelle, tout m'engage à ne vous voir jamais.

ISSÉ.

Que je plains les malheurs dont sa flamme est suivie!

SCÈNE IV.

PAN, ISSÉ.

PAN.

PHILÉMON, belle Issé, souffre un sort rigoureux;
L'oracle l'étonne et l'alarme:
Il craint qu'infidèle à ses vœux,
Ce qui l'afflige ne vous charme.

ISSÉ.

Où pourrai-je le rencontrer?
Je brûle de détruire un soupçon qui m'outrage.

PAN.

Je l'ai laissé dans le prochain bocage.

ISSÉ.

Vole, Amour, suis mes pas, et viens le rassurer.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une solitude.

SCÈNE I.

DORIS.

Chantez, oiseaux, chantez : que votre sort est doux !
Vous ne brûlez jamais que d'ardeurs mutuelles :
Vous êtes amoureux, et n'êtes point jaloux.

Chantez, oiseaux, chantez, que votre sort est doux !
Le seul plaisir vous rend fidèles ;
On n'est heureux qu'en aimant comme vous.

Chantez, oiseaux, chantez ; que votre sort est doux !

SCÈNE II.

PAN, DORIS.

PAN.

Quel sujet a conduit Doris en ce bocage ?

DORIS.

J'y viens rêver à votre humeur volage ;
Vous vous lassez bientôt d'être dans mes liens ;

Un nouvel objet vous engage,
Et vous cherchez déjà d'autres yeux que les miens.

PAN.

Sur quoi prenez-vous ces alarmes?

DORIS.

Non, je n'en doute point, vous aimez d'autres charmes;
Je vous ai vu suivre les pas
De la jeune Thémire :
Si vous la trouviez sans appas,
Qu'aviez-vous à lui dire?

PAN.

Je lui disais que, pour nous aimer bien,
Il faut bannir le reproche et la crainte.
Un cœur jaloux n'est pas fait pour le mien.
Et je veux aimer sans contrainte.
Mais vous, qui vous troublez par d'injustes soucis,
Que disiez-vous au jeune Iphis?

DORIS.

Je lui disais qu'un cœur volage
Ne pourra jamais m'engager.
Eh! que ferais-je d'un berger
De qui la flamme se partage?

PAN.

Vous m'avez entendu, Doris, je vous entends.
Eh bien! n'affectons point une constance vaine.
Nos cœurs ne sont pas faits pour une même chaîne;
Choisissons d'autres fers dont ils soient plus contens.

ENSEMBLE.

Nos cœurs ne sont pas faits pour une même chaîne;
Choisissons d'autres fers dont ils soient plus contens.

PAN.

Heureuse mille fois, heureuse l'inconstance!

Le plus charmant amour
Est celui qui commence
Et finit en un jour.

Heureuse mille fois, heureuse l'inconstance!
Mais j'aperçois la nymphe, et Philémon s'avance.

SCÈNE III.

APOLLON, ISSÉ

APOLLON.

Non, je ne puis me rassurer :
Par vos sermens et par vos larmes
Vous tâchez vainement de bannir mes alarmes :
Non, je ne saurais espérer
Que vous vouliez me préférer
Au dieu puissant qui se rend à vos charmes.

ISSÉ.

Croirai-je, ingrat, que vous m'aimez,
Si vous refusez de me croire?

APOLLON.

Les nœuds que l'Amour a formés
Vont être brisés par la Gloire.

Pardonnez mes transports jaloux;
J'ai tout à redouter, puisqu'elle est ma rivale.

ISSÉ.

Je ne la connais point, cette Gloire fatale;
Mon cœur ne reconnaît que vous.

Je le disais à cette solitude;
Elle sait mes tourmens secrets:

Que ne peut-elle, hélas! répéter mes regrets,
Pour vous tirer d'inquiétude?
C'est moi qui vous aime
Le plus tendrement.

ENSEMBLE.

C'est moi qui vous aime
Le plus tendrement.

Si vous m'aimiez de même,
Mon sort serait charmant.

C'est moi qui vous aime
Le plus tendrement.

APOLLON.

Non, non, vous m'oublirez pour la grandeur suprême.

ISSÉ.

Que vos soupçons me font souffrir!
Ciel! ne puis-je vous en guérir?

Apollon, en ces lieux, hâtez-vous de paraître:
Par des attraits pompeux tâchez de m'attendrir;
Ce berger de mon cœur sera toujours le maître;
Et les vœux éclatans que vous viendrez m'offrir
Ne serviront... Hélas! qu'osé je dire?
Mes transports indiscrets pressent votre malheur.
Ce dieu qu'un vain amour inspire,
Se vengera sur vous du refus de mon cœur.

Mais, que vois-je! Quelle puissance
En un palais superbe a changé ce séjour?

(Le théâtre change, et représente un palais magnifique: on voit les Heures qui descendent du ciel sur des nuages.)

APOLLON.

Je vois les Heures; leur présence

Nous annonce le dieu du jour.

ISSÉ.

Ah, fuyons, cher amant! qui pourrait nous défendre
De la fureur d'un dieu jaloux?

APOLLON.

Non, je veux le fléchir, ou mourir sous ses coups.

ISSÉ.

Par quel frivole espoir vous laissez-vous surprendre?
Fuyons, dérobons-nous tous deux à son courroux.

APOLLON.

Nos pleurs l'attendriront.

ISSÉ.

Je tremble, je frissonne.

APOLLON.

Coyez-en mon espoir plutôt que votre effroi.

ISSÉ.

Ingrat, veux-tu périr?

APOLLON.

Que rien ne vous étonne!

ISSÉ.

Ote-moi donc l'amour dont je brûle pour toi.
Je ne me connais plus, la raison m'abandonne;
Jouis, cruel, jouis du trouble où tu me voi.
Un désespoir affreux de mes esprits s'empare.
Ciel! où suis-je? que vois-je? Arrêtez, dieu barbare!
Où portez-vous votre injuste fureur?
Épargnez mon amant, percez plutôt mon cœur....

APOLLON.

Ah! c'est trop, belle Issé; voyez couler des larmes
Que je verse à-la-fois de joie et de douleur;

Je suis ce dieu cruel qui cause vos alarmes,
Et ce tendre berger si cher à votre cœur.

ISSÉ.

Vous?

APOLLON.

Nymphe trop fidèle,
Issé, pardonnez-moi cette épreuve cruelle.

ISSÉ.

Vous, Apollon? Malgré les maux que j'ai souffers,
Si vous m'en aimez mieux, que ces maux me sont chers!

ENSEMBLE.

Quel triomphe! quelle victoire!
L'Amour met sous mes lois { le dieu / l'objet } le plus charmant.
Que nos cœurs à jamais se disputent la gloire
De s'aimer le plus tendrement!
Quel triomphe! quelle victoire! etc.

APOLLON.

Heures, marquez l'instant de ma félicité.
Vous, mortels, accourez, célébrez la beauté
La plus tendre et la plus fidèle.
L'Amour forme pour nous une chaîne éternelle.
Venez, applaudissez à mes heureux soupirs;
Pour prix de mes bienfaits, célébrez mes plaisirs.

SCÈNE IV.

APOLLON, ISSÉ, LES HEURES, TROUPE D'EUROPÉENS, D'EUROPÉENNES, DE CHINOIS, D'AMÉRICAINS, D'AMÉRICAINES.

CHŒUR.

QUE tes plaisirs sont doux, que ta gloire est extrême!
Que ta félicité dure autant que toi-même!

(On danse.)

UNE EUROPÉENNE, alternativement avec le chœur.

Ah! que d'attraits suivront votre tendresse!
Que de plaisirs naîtront de vos amours!
Aimez sans cesse,
Tout vous en presse;
Que vos feux redoublent toujours!
Aimez sans cesse,
Tout vous en presse :
Sans amours,
Est-il de beaux jours!

(On danse.)

CHŒUR.

Que tes plaisirs sont doux! que ta gloire est extrême!
Que ta félicité dure autant que toi-même!

FIN D'ISSÉ.

LE

TRIOMPHE DES ARTS,

BALLET EN CINQ ENTREES;

PAR LAMOTTE;

Représenté, pour la première fois, le 16 mai 1700.

PERSONNAGES.

PREMIÈRE ENTRÉE.

APOLLON.
Le prêtre d'Apollon.
Troupe de ceux qui ont servi à la construction du temple.
VÉNUS.
Troupe de Grâces et de Plaisirs.

SECONDE ENTRÉE.

SAPHO.
DORIS.
La prêtresse de Vénus.
Troupe d'amans et d'amantes consacrés à Vénus.
PHAON.
NEPTUNE.

TROISIÈME ENTRÉE.

AMPHION.
EURISTE.
Troupe de sauvages.
NIOBÉ.

QUATRIÈME ENTRÉE.

CAMPASPE.
ASTÉRIE.
APELLE.
ALEXANDRE.
Troupe d'élèves d'Apelle.
Troupe d'étrangers.

CINQUIÈME ENTRÉE.

PYGMALION.
Une propétide.
VÉNUS.
La statue animée.
Troupe des arts conduits par la danse.

LE

TRIOMPHE DES ARTS,

BALLET.

PREMIÈRE ENTRÉE.

L'ARCHITECTURE.

Le théâtre représente un temple qu'on vient d'élever à Apollon, dieu des arts.

LE GRAND PRÊTRE, TROUPE DE CEUX QUI ONT SERVI A LA CONSTRUCTION DU TEMPLE.

LE GRAND PRÊTRE D'APOLLON qui a dédié le temple.

Ce temple par vos soins est enfin achevé :
Apollon s'en promet une gloire nouvelle.
C'est vous qui l'avez élevé ;
Faites-y les premiers éclater votre zèle ;
Célébrez Apollon, célébrez sa puissance ;
Les Arts lui doivent leur naissance.
Célébrez sa gloire à jamais ;
Que votre zèle égale ses bienfaits !

CHŒUR.

Célébrons Apollon, célébrons sa puissance :
Les Arts lui doivent leur naissance.
Célébrons sa gloire à jamais ;
Que notre zèle égale ses bienfaits !

VÉNUS, sur son char.

Cessez, mortels, cessez un vain hommage.
Faites d'un autre nom retentir ce séjour ;
Du dieu des Arts ce temple est le partage,
Apollon l'est moins que l'Amour,
Que de nouveaux objets annoncent sa victoire !
Mortels, reconnaissez sa gloire.

(Les statues du temple se changent en des Amours qui tiennent les attributs des Arts.)

(Une symphonie annonce Apollon.)

VÉNUS.

Mais qu'entends-je ! Apollon vient lui-même en ces lieux !
Prétend-il résister au plus puissant des dieux !

APOLLON.

Non, non, ne croyez pas que je vienne défendre
Le droit que mes soins m'ont acquis.
Vénus, je cède à votre fils
Tous les titres qu'il voudra prendre.
L'Amour par de funestes coups
Ne m'a que trop appris à craindre son courroux.
Mais l'honneur dont il veut relever sa puissance
Appartient comme à nous au héros de la France.
Laissons-en le partage à cet auguste roi :
Les Arts lui doivent plus qu'à l'Amour et qu'à moi.

VÉNUS.

Mon fils consent à ce partage.

Il n'est point pour ce roi de nom trop glorieux.
Il est du ciel le plus parfait ouvrage,
Et sa grandeur fait la gloire des dieux :

Venez, Plaisirs; formez la fête la plus belle;
Attirez, s'il se peut, ses augustes regards;
Faites voir dans nos jeux le triomphe des Arts,
Que chaque jour il renouvelle.

UN HOMME ET UNE FEMME DE LA FÊTE.

Il est un tems pour être sage,
C'est notre dernière saison :
Mais, quand on est dans le bel âge,
L'Amour sied mieux que la Raison.

Malgré nos soins l'Amour nous blesse,
On ne peut éviter ses traits :
Il a des droits sur la jeunesse
Dont il ne dispense jamais.

VÉNUS.

A quoi sert de se défendre
De former d'aimables nœuds?
L'Amour seul peut nous apprendre
Le secret de vivre heureux.
Aimons le poids de nos chaînes.
L'Amour compte nos soupirs.
C'est sur nos soins et nos peines
Qu'il mesure nos plaisirs.

CHŒUR.

L'Amour nous suit dans cet asile;
Il n'est permis qu'à ses ardeurs
De troubler la paix tranquille

Qui règne dans les jeunes cœurs.

VÉNUS.

Par de plus nobles jeux attirez les regards.
Allez vous transformer pour la gloire des Arts.

FIN DE LA PREMIÈRE ENTRÉE.

SECONDE ENTRÉE.

LA POÉSIE.

Le théâtre représente le temple de Vénus, d'où l'on découvre la mer.

SCÈNE I.

SAPHO.

Amour ; tu ne te plais qu'à tromper nos désirs.
Non, tu n'as point de douces chaînes.
Tu ne promets que des plaisirs,
Et tu ne donnes que des peines.
Quand un ingrat pour moi se sentit enflammer,
Devois-tu me le peindre et fidèle et sincère ?
Pourquoi l'aider à me charmer ?
Où sont tous ces sermens que tu lui fesais faire ?
Quand j'ai commencé de l'aimer
J'ai cessé de lui plaire.

Amour, tu ne te plais qu'à tromper nos désirs.
Non, tu n'as point de douces chaînes.
Tu ne promets que des plaisirs,
Et tu ne donnes que des peines.

SCÈNE II.

SAPHO, DORIS.

DORIS.

J'ai fait ce que vous souhaitez ;
Pour vous plaire ici tout s'empresse :
On va bientôt offrir à la déesse
L'hommage ingénieux que vous lui présentez.

Sapho, vous avez lieu de croire
Que Vénus à vos vœux prêtera son secours.
Quand vous servez si bien sa gloire,
Elle doit servir vos amours.

SAPHO.

Tu me flattes en vain, la douleur me surmonte ;
Je me meurs d'amour et de honte.

Quelle fatale ardeur a séduit mes esprits ?
Quel est l'excès où je m'engage ?
Malheureuse ! je cours après un cœur volage,
Et je viens chercher ses mépris !
Mais, hélas ! je n'ai pu m'empêcher de le suivre ;
Quelque sort que l'ingrat me réserve en ces lieux,
Loin de lui je ne saurais vivre ;
Il me sera plus doux d'expirer à ses yeux.

DORIS.

Il est tems que l'espoir succède à votre peine.
De quel plaisir ne jouirez-vous pas
Si votre amant reprend sa chaîne !
Ah ! qu'un inconstant a d'appas,
Quand l'Amour le ramène !

SAPHO.

Eh! l'ingrat devait-il porter ailleurs sa foi?
Peut-il trouver un cœur qui l'aime comme moi?
Tu connais ma tendresse extrême.
Mon cœur est tout rempli de ce perfide amant;
Le jour, la nuit, le sommeil même
Ne peut m'en distraire un moment.
Tout m'entretient de l'objet qui m'enchante;
C'est la seule douceur qui flatte mon ennui:
Sans cesse à mes regards son image est présente,
Et même en te parlant je te vois moins que lui.

DORIS.

Que votre ardeur est violente!
Mon ame s'attendrit au récit de vos feux.
Hélas! que vous seriez contente,
Si le plus tendre cœur était le plus heureux!

SAPHO, DORIS.

Hélas! que { je serais / vous seriez } contente,
Si le plus tendre cœur était le plus heureux!

DORIS

Mais votre sort va prendre une face nouvelle.
On s'avance en ces lieux, prenez un doux espoir.
La déesse va recevoir
L'hommage qu'Apollon vous a dicté pour elle.

SCÈNE III.

SAPHO, DORIS, LA PRÊTRESSE DE VÉNUS, troupe D'AMANS et D'AMANTES consacrés à la déesse, et portant les attributs des dieux, dont ils élèvent un trophée à Vénus. Ils chantent l'hymne que Sapho a composé à l'honneur de Vénus, pour se la rendre favorable.

LE CHŒUR.

Régnez, Vénus; régnez, favorable déesse;
Charmez les cœurs que l'Amour blesse.
Enchantez la terre et les cieux,
Triomphez à jamais des mortels et des Dieux.

LA PRÊTRESSE.

Exercez dans le monde un empire suprême;
Faites sentir partout vos charmantes langueurs.
On jouit sous vos lois d'une douceur extrême,
Et vous répandez dans les cœurs
Tous les plaisirs que vous goûtez vous-même.

LE CHŒUR.

Régnez; Vénus, etc.

UN AMANT ET UNE AMANTE.

Tendres cœurs, sur ces rivages
Goûtez le sort le plus doux:
Vos plaisirs sont les hommages
Que Vénus attend de vous.

Quelle est l'ame
Qui ne s'enflamme?
Sans amour
A-t-on un beau jour?

Tendres cœurs, etc.

Elle aime à servir nos feux ;
Ses plus doux vœux
Sont de nous rendre heureux.

Tendres cœurs, etc.

DEUX AUTRES AMANS.

Jeunes cœurs, si vous voulez charmer,
Laissez-vous enflammer ;
Le secret de plaire
Est de bien aimer.

L'Amour fuit la beauté sévère :
Sans ses feux, les plus doux appas
Ne touchent pas.

Jeunes cœurs, etc.

Aimons tous ; notre cœur en doit faire
Son unique affaire.
Qui sent l'amour
L'inspire à son tour.

Jeunes cœurs, etc.

LA PRÊTRESSE.

Quel transport me saisit ? et quelle ardeur m'enflamme ?
La nuit de l'avenir se dévoile à mes yeux.
Tremblez, mortels ; le ciel vient d'éclairer mon ame :
Que tous respecte en moi la présence des Dieux !

Sapho, c'est trop verser de larmes :
Le repos désormais va régner dans ton cœur.
Je vois la fin de tes alarmes,
Et je ne saurais voir la fin de ton bonheur.

SCÈNE IV.

SAPHO.

REVENEZ, doux plaisir, revenez dans mon cœur;
L'espérance vous y rappelle.

L'Amour, touché de ma langueur,
Va renouer pour moi les nœuds d'un infidèle.

Revenez, doux plaisirs, etc.

Rien ne troublera plus une flamme si belle :
Ce qu'elle eut pour moi de rigueur
M'y fera retrouver une douceur nouvelle.

Revenez, doux plaisirs, etc.

Mais ciel! c'est mon amant qui paraît dans ces lieux.
Pour connaître son cœur, cachons-nous à ses yeux.

SCÈNE V.

PHAON, SAPHO.

PHAON, sans voir Sapho.

O VÉNUS! sois sensible au trouble où tu me vois.
L'Amour t'implore par ma voix.
Je cherche dans ces lieux une nymphe charmante;
Et pour me ranger sous sa loi,
Je me dérobe aux vœux de la plus tendre amante.
Fais que toute l'ardeur qu'elle sentait pour moi

Passe dans l'objet qui m'enchante.
O Vénus ! sois sensible au trouble où tu me vois !
L'Amour t'implore par ma voix.

SAPHO.

Perfide, c'est donc là le sujet qui t'amène ?
Tu viens prier Vénus pour de nouveaux liens ?
Et je la presse en vain de renouer ta chaîne :
Ton cœur lui fait des vœux qui détruisent les miens.

PHAON.

Vous m'avez entendu, je n'ai rien à répondre ;
Mon changement est éclairci.
Mais pourquoi chercher jusqu'ici
Le vain plaisir de me confondre ?

SAPHO.

Cruel, c'est donc le seul dont je dois me flatter ?

PHAON.

L'Amour sous d'autres lois a voulu m'arrêter.

SAPHO.

O ciel ! faut-il qu'un ingrat me déclare
Qu'à sortir de mes fers il a pu consentir !
Je n'en veux point l'aveu, barbare ;
Je n'en veux que le repentir.

Heureuse qu'à mon gré ton amour pût renaître !

PHAON.

Un cœur suit toujours son penchant ;
Il ne connaît point d'autre maître :
Rien ne peut le rendre constant,
Que le plaisir qu'il sent à l'être.

SAPHO.

Quoi ! rien ne peut pour moi rallumer tes ardeurs ?

PHAON.

Accusez-en le dieu qui dispose des cœurs.

SAPHO.

Toi, que pour mon amant ma muse a fait connaître,
Ingrat, tu trahis nos amours!
Nos noms sont unis pour toujours,
Et nos cœurs ne le peuvent être!

Grands Dieux! pourquoi donc ce présage
Dont vous me flattiez aujourd'hui?
Vous dev'ez sous mes lois ramener un volage,
Mais vous me trompez comme lui.
Ah! c'en est trop, suivons la fureur qui me guide,
Terminons un funeste sort.
Je n'ai pu t'arracher un seul soupir, perfide!
Il faut l'obtenir par ma mort.
(Elle court se précipiter dans la mer.)

PHAON.

Arrêtez, arrêtez; où courez-vous, cruelle?
O ciel! elle périt! quelle douleur mortelle!

SCÈNE VI.

NEPTUNE, PHAON.

(On entend une symphonie agréable.)

PHAON.

Quels sons de mes regrets interrompent le cours?
Cessez, charmans concerts, laissez-moi ma tristesse.
C'est pour moi que Sapho vient de finir ses jours.
Du moins je la plaindrai sans cesse,

Si je n'ai pu l'aimer toujours.

NEPTUNE, paraît sur la mer.

Cesse de plaindre une déesse.

Sapho prend sa place en ce jour
Entre les filles de mémoire.
Le ciel, qui prend soin de sa gloire,
Veut l'égaler à son amour.

FIN DE LA SECONDE ENTRÉE.

TROISIÈME ENTRÉE.

LA MUSIQUE.

Le théâtre représente un désert.

SCÈNE I

AMPHION, MÉNALE.

AMPHION.

Hélas ! avec un cœur si généreux, si tendre,
Que n'avais-je un trône à donner !
Pour l'objet de ma flamme on m'en verrait descendre :
Ma main prompte à le couronner
Se chargemit d'un soin que les Dieux devaient prendre.

Hélas ! avec un cœur, etc.

MÉNALE.

Espérez tout de votre voix :
Rassemblez les humains, obtenez leurs hommages.
Vous savez attirer les rochers et les bois ;
Les mortels sont-ils plus sauvages ?

AMPHION.

Je vais enfin tenter ce dessein glorieux ;
Que ne peut point mon art seconde par les Dieux !

O vous qui lancez le tonnerre,
Vous que craint le ciel même et qu'adore la terre,
Jupiter, si c'est vous dont j'ai reçu le jour,
Servez en ce moment ma gloire et mon amour.

(Pendant ce récit le théâtre change, et devient insensiblement la ville de Thèbes.)

Antres affreux, retraites sombres,
Que ma voix dissipe vos ombres!
Que de superbes murs dans votre sein formés
Étonnent le soleil de leurs beautés naissantes!
Tristes lieux, devenez des demeures brillantes,
Dignes de plaire aux yeux dont les miens sont charmés!
Vous, sauvages mortels, descendez des montagnes,
Quittez les bois et les campagnes.
Sous un empire heureux il faut vous réunir.
Faites régner l'objet pour qui mon cœur soupire.
Venez : si ma voix vous attire,
Ses yeux sauront vous retenir.

CHŒUR DE SAUVAGES, derrière le théâtre.

Rassemblons-nous, quittons nos retraites sauvages,
A de si doux accens nous devons nos hommages.

(Ils entrent après que le chœur est fini.)

SCÈNE II.

NIOBÉ, AMPHION, CHŒUR DE SAUVAGES.

NIOBÉ.

Quels sons ai-je entendus! jamais rien de si doux....
Mais, ô Dieux! Amphion en quels lieux sommes-nous?
Quels prodiges vois-je paraître?

AMPHION.

Pourquoi vous en étonnez-vous?
C'est vous qui les avez fait naître.
Ces mortels à ma voix rassemblés dans ces lieux,
Ces remparts, ces palais, l'ornement de la Grèce,
Sont les effets de l'ardeur qui me presse,
Et cette ardeur est l'effet de vos yeux.
A suivre vos lois tout aspire.
Régnez, et jouissez d'un destin plein d'attraits :
Commencez ici votre empire,
Qu'il s'étende partout, et qu'il dure à jamais.

(Le chœur répète ces quatre derniers vers.)

AMPHION.

Les yeux de tous les cœurs vous attirent l'hommage.
Avec moi tout embrasse un empire si doux :
Non, il n'est point de cœur assez sauvage
Pour l'être encore auprès de vous.

NIOBÉ.

Hélas! tout ce pouvoir ne touche point mon ame;
Je hais ces nouveaux soins dont vous m'embarrassez.
Avez-vous cru que ma flamme
Ne m'occupait pas assez?

Jamais pour la grandeur suprême
Ai-je formé les moindres vœux?
Ah! vous savez trop bien que mon cœur amoureux
Ne cherchait en vous que vous-même.

AMPHION.

Pour gage éclatant de ma foi
Je vous devais une couronne :
Le pouvoir que mon art vous donne
Devait prouver celui que vous avez sur moi.

NIOBÉ.

Je voulais sur vous seul étendre ma victoire.
De quoi me sert le rang où je monte en ce jour?
Retranchez plutôt de ma gloire
Pour ajouter à votre amour.

AMPHION.

Rien n'est si fort que l'amour qui m'engage.
Jamais on n'a brûlé d'une si vive ardeur.
Il faudrait avoir plus d'un cœur
Pour en ressentir davantage.

AMPHION ET NIOBÉ.

Qu'à vos vœux ici tout réponde!
C'est de vos seuls plaisirs que je fais mon bonheur.
Vivez heureux, } et régnez dans le monde.
Vivez heureuse, }
Aussi long-tems que dans mon cœur.

CHŒUR.

A suivre vos lois tout aspire;
Régnez, et jouissez d'un destin plein d'attraits.
Commencez sur nous votre empire,
Qu'il s'étende partout, et qu'il dure à jamais!

(Les Sauvages élèvent un trône à Amphion et à Niobé, et leur rendent leurs hommages.)

UN SAUVAGE.

Quel est le cœur qu'un tendre amour n'entraîne?
Qui peut dompter ses aimables langueurs?
De tous nos traits souvent l'attaque est vaine,
Et nos efforts ne sont pas tous vainqueurs.
Mais l'Amour porte une atteinte certaine;
Ses traits charmans ne manquent point les cœurs.

NIOBÉ.

Amour, c'est à toi seul que je dois mes plaisirs.

La gloire de régner flatte peu mes désirs ;
Tes chaînes sont pour moi mille fois plus aimables :
Je crains que de mon sort les Dieux ne soient jaloux ;
Ils goûtent dans les cieux les biens les plus durables ;
Mais mon cœur enchanté possède les plus doux.

UNE SAUVAGE.

En aimant
Tout paraît charmant ;
Est-il un plaisir plus touchant ?
Heureux, heureux, un cœur qui pour maître
N'a que son penchant !

Dans les bois le sort nous fit naître,
Mais tous les lieux ont des attraits
Pour ceux qu'Amour a blessés de ses traits.

En aimant, etc.

Tous nos vœux
Et tous nos soins sont de nous rendre heureux.
Nous aimons pour l'être ;
Nos tendres désirs
Sont déjà des plaisirs.

En aimant, etc.

FIN DE LA TROISIÈME ENTRÉE.

QUATRIÈME ENTRÉE.

LA PEINTURE.

Le théâtre représente le cabinet d'Apelle dans le palais d'Alexandre, où son histoire est peinte de la main d'Apelle.

SCÈNE I.

CAMPASPE.

Qu'un cœur est prévenu quand sa flamme est extrême !
Qu'il trouve de raisons pour aimer ce qu'il aime !
Contre mes vœux la gloire a beau se déclarer,
La raison vainement s'arme pour les détruire ;
L'Amour sait bien mieux nous séduire
Que la raison ne sait nous éclairer.

Qu'un cœur est prévenu quand sa flamme est extrême !
Qu'il trouve de raisons pour aimer ce qu'il aime !

SCÈNE II.

CAMPASPE, ASTÉRIE.

CAMPASPE.

Apelle en ces lieux va se rendre ;
C'est ici que sa main doit achever mes traits :
Mais je crains que son art n'ajoute à mes attraits,
Et ne redouble encor la flamme d'Alexandre.

ASTÉRIE.

Quoi ! son amour peut-il vous alarmer ?
Craignez-vous de le rendre extrême ?

CAMPASPE.

Puis-je me plaire à l'enflammer ?
Hélas ! ce n'est pas lui que j'aime.

ASTÉRIE.

Vous ne l'aimeriez pas ? A qui donc votre cœur
Peut-il céder une indigne victoire ?

CAMPASPE.

Cesse d'outrager mon vainqueur ;
Ces lieux sont remplis de sa gloire.
Que pour moi ces travaux ont de charmans appas !

ASTÉRIE.

Du maître de ces lieux c'est l'histoire immortelle ;
J'y vois sa gloire et ses combats.

CAMPASPE.

Et moi, j'y vois encor les triomphes d'Apelle.
L'art, plus que la valeur, est aimable à mes yeux ;
Par lui tout agit, tout respire.
Il semble animer tout à l'exemple des Dieux ;
La valeur ne sait que détruire.

ASTÉRIE.

La gloire du héros devait vous enflammer ;
Il tient entre ses mains le destin de la guerre ;
Rien ne résiste aux vœux qu'il lui plaît de former,
Le ciel même à son gré fait tomber le tonnerre.

CAMPASPE.

Je sais qu'il fait trembler la terre.
Mais Apelle sait la charmer.

Mon cœur aurait aimé peut-être.

Cet aimable héros dont j'allume les feux :
Mais avant qu'il m'offrît ses vœux,
Apelle de mon cœur était déjà le maître.

ASTÉRIE.

Faites, pour l'en bannir, un effort généreux.

CAMPASPE.

Non, non, ne combats plus l'ardeur qu'il a fait naître.
C'est un mal que j'aime à souffrir :
Je hais ce qui peut m'en guérir,
Et je ne veux songer qu'à ce qui peut l'accroître.

Mais je vois Apelle paraître ;
Hélas ! qu'en le voyant, je me sens attendrir ?

SCÈNE III.

APELLE, CAMPASPE.

APELLE.

Pour exprimer les traits dont le ciel vous partage,
L'art n'a que de faibles beautés :
Le seul Amour peut en tracer l'image
Dans les cœurs que vous enchantez.

CAMPASPE.

Vous avez peint Vénus, elle a charmé la Grèce :
Un cœur en la voyant apprend à soupirer,
Et vous avez fait révérer
L'ouvrage autant que la déesse.

Après Vénus est-il d'autres appas
Que votre art n'embellisse pas ?

APELLE.

Vénus est la beauté que l'univers adore;
Tout cède à ses charmes vainqueurs:
Mais qui vous voit est plus épris encore,
Et ses yeux n'ont jamais allumé dans les cœurs,
Le feu qui pour vous me dévore.

CAMPASPE.

Que venez-vous m'apprendre? Apelle, vous m'aimez!

APELLE.

J'en fais un aveu téméraire:
Mais, malgré moi, vous me charmez,
Et j'ai trop d'amour pour le taire.

Mon amour à la gloire est venu m'animer,
Le monde est embelli de ce qu'il m'a fait faire;
Je voulais être au moins digne de vou aimer,
Si je ne l'étais de vous plaire.

CAMPASPE.

Hélas!

APELLE.

Que ce soupir trouble mon cœur jaloux!
Il s'échappe pour Alexandre,
Et m'annonce votre courroux.
A ce partage, hélas! je devais bien m'attendre.

CAMPASPE.

Que vous êtes cruel de ne le pas comprendre!

APELLE.

Que croire? et que me dites-vous?
Aurais-je quelque part à ce soupir si tendre?

CAMPASPE.

Mes yeux osent le dire, et vous n'osez l'entendre.

APELLE.

Ah! c'est trop de plaisirs; mon cœur les ressent tous:

Je vais de leur excès mourir à vos genoux.

(Il se jette aux genoux de Campaspe, et il y est surpris par Alexandre.)

SCÈNE IV.

ALEXANDRE, CAMPASPE, APELLE.

ALEXANDRE.

Que vois-je? on me trahit! ô Dieux! le puis-je croire?
Quel malheur m'accable en ce jour!
Ciel! me fais-tu payer les faveurs de la Gloire
Par les outrages de l'Amour?

(A Apelle.)

Perfide! c'est sur toi qu'il faut venger ma peine:
J'éteindrai dans ton sang ta téméraire ardeur:
Rien ne peut t'arracher au courroux qui m'entraîne.
Jusqu'à la vengeance et la haine,
Tout est extrême dans mon cœur.

CAMPASPE.

Ah! faites grâce à sa tendresse.
Son cœur pour moi s'est laissé prévenir:
Vous avez la même faiblesse;
Pourquoi voulez-vous l'en punir?

ALEXANDRE.

Cruelle, c'en est trop, son ardeur vous est chère;
C'est ce qui contre lui doit encor m'animer:
Son crime est d'être heureux plutôt que téméraire.
Il ne périra pas pour oser vous aimer,
Mais pour savoir vous plaire.

CAMPASPE.

Ah! Seigneur, gardez-vous d'attenter à son sort!
N'allez point vous couvrir d'une tache éternelle:
Quand son art vous assure une vie immortelle,
Pourriez-vous lui donner la mort?

APELLE.

Non, non; suivez les transports de votre ame,
Faites-moi tomber sous vos coups.
Je ne puis surmonter ma flamme,
Ni soutenir votre courroux.

ALEXANDRE.

Eh bien! c'est donc à moi de me vaincre moi-même;
Mon cœur doit être le plus fort.
Mais quoi! céder ce que l'on aime!
Ah! quel cœur l'est assez pour un si grand effort?

APELLE ET CAMPASPE.

Sur vous-même aujourd'hui remportez la victoire,
Couronnez notre amour, et comblez votre gloire.

ALEXANDRE à Campaspe.

Je dompte enfin pour vous l'amour le plus ardent;
Jamais je n'ai souffert une si rude guerre:
Je suivais mon penchant en soumettant la terre,
Et j'y résiste en vous cédant.

CAMPASPE.

Seigneur, cet effort nous engage...

ALEXANDRE.

Je vous laisse. A vos vœux je viens de consentir:
Mais, en vous voyant davantage,
Je craindrais de m'en repentir.

SCÈNE V.

APELLE, CAMPASPE.

APELLE.

Vous qu'une noble ardeur a rangés sous mes lois,
Qui cherchez par mon art une illustre mémoire,
Venez, accourez à ma voix :
Célébrez mon amour, célébrez ma victoire ;
Chantez mon bonheur et ma gloire.

Par des jeux nouveaux et charmans
Secondez les transports de deux heureux amans.

(Des élèves d'Apelle lui amènent des étrangers attirés par sa réputation, qui se joignent avec eux pour célébrer son bonheur.)

UN INDIEN.

Partout la renommée a pris soin de répandre
De ton art enchanteur les prodiges divers ;
Ton nom vole aussi loin que le nom d'Alexandre.
Nous venons t'admirer du bout de l'univers.

CHŒUR.

Célébrons son amour, célébrons sa victoire ;
Chantons son bonheur et sa gloire.

UN ELÈVE D'APELLE.

Nos beaux ans
Sont le bon tems
Pour la tendresse.
Que les coups d'Amour sont doux
Dans la jeunesse !
Il n'est point de bien pour nous,

S'il ne nous blesse.
Quand un cœur
Fuit son ardeur,
Qu'il est à plaindre!
Ce vainqueur
Pour son bonheur
Veut le contraindre.
Cédons tous,
De nos vœux il est jaloux,
C'est son courroux
Qu'un cœur doit craindre.

UNE INDIENNE A APELLE ET A CAMPASPE.

Vous attachez tous deux les grâces sur vos pas,
Vous gagnez tous les cœurs par d'invincibles armes;
L'art fait briller par vous ses plus puissans appas,
Et la nature en vous fait briller tous ses charmes.

FIN DE LA QUATRIÈME ENTRÉE.

CINQUIÈME ENTRÉE.

LA SCULPTURE.

Le théâtre représente l'atelier de Pygmalion, au milieu duquel paraît la statue dont il est charmé.

SCÈNE I.

PYGMALION.

FATAL Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choisis pour me percer le cœur?
Je goûtais une paix profonde;
L'estime des mortels avait comblé mes vœux.
Pourquoi viens-tu, par de bizarres feux,
Me rendre la fable du monde?

Fatal Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choisis pour me percer le cœur?
Je tremblais de t'avoir pour maître,
J'ai craint d'être sensible; il fallait m'en punir:
Mais devais-je le devenir
Pour un objet qui ne peut l'être?

Fatal Amour! cruel vainqueur!
Quels traits as-tu choisis pour me percer le cœur?
Cette beauté que rien n'égale.....

SCÈNE II.

PYGMALION, UNE PROPÉTIDE.

LA PROPÉTIDE.

Ingrat, c'est donc ici que tu portais tes pas?
Où t'entraîne sans cesse une flamme fatale?
Tu me fuis pour chercher d'insensibles appas,
Et cet ouvrage est ma rivale!

PYGMALION.

Accusez-en le céleste courroux;
Je brûle d'une ardeur que je ne puis éteindre;
Mon cœur se la reproche encore plus que vous;
Mais il n'en est que plus à plaindre.

Cessez d'aimer l'objet de la haine des Dieux;
Étouffez votre amour; que la raison le dompte;
Fuyez, fuyez loin de ces lieux,
Et cachez à jamais vos soupirs et ma honte.

LA PROPÉTIDE.

Que je fuie! ah! cruel, est-il en mon pouvoir?
En vain tu braves qui t'adore;
Par tes mépris mon feu s'irrite encore,
Ma vie est attachée au plaisir de te voir.
Non, tu n'es pas l'objet de la haine céleste,
C'est sur moi que le ciel épuise sa rigueur:
Et Vénus poursuit dans mon cœur,
Le reste malheureux d'un sang qu'elle déteste.
Ciel! tu ne daignes pas écouter mes regrets!
Tes regards sont sans cesse attachés sur ces traits.

Pourquoi ton art fit-il une image si belle ?
Hélas ! que n'ai-je ses attraits,
Ou que ne suis-je insensible comme elle ?

PYGMALION, regardant la statue.

Ah ! s'il était une mortelle....

LA PROPÉTIDE.

Ingrat ! n'achève pas tes barbares souhaits.

PYGMALION.

Non je ne puis le taire davantage :
Mon cœur cherche partout les traits de cet objet.
Et si c'est vous faire un outrage,
Je vous offre à percer le cœur qui vous le fait.

LA PROPÉTIDE.

Je punirai mieux ton caprice ;
C'est en t'aimant toujours qu'il faut venger ma foi.
Je ne puis inventer pour toi
Un plus cruel supplice.

PYGMALION.

O Vénus, mère des Plaisirs,
Daigne enfin calmer ta colère ;
Étouffe dans nos cœurs de malheureux désirs,
Ou consens à les satisfaire.

Qu'entends-je ? et quel éclat se répand dans ces lieux ?
C'est Vénus qui s'offre à mes yeux.

SCÈNE III.

VÉNUS, LA PROPÉTIDE, PYGMALION.

VÉNUS.

Je viens finir les maux où ta flamme t'engage ;

Mon fils pour ton bonheur veut s'unir avec moi ;
Je vais animer cette image,
Et l'Amour aussitôt doit l'enflammer pour toi.
C'est ainsi que ton art reçoit la récompense.

LA PROPÉTIDE.

Cruelle, à quel excès portes-tu ta vengeance ?
Non, barbare divinité,
Je ne redoute plus ta haine ;
Je te défie avec ta cruauté
De rien ajouter à ma peine.

Souffre à ton tour les maux que tu fais aux mortels :
Que ton fils te déclare une implacable guerre :
Et qu'avec moi toute la terre
Ose outrager ton nom, et briser tes autels !
Vain transport ! inutile plainte !
Le secours de ce fer servira mieux mon cœur ;
Mais il m'échappe, et la douleur
M'accable, et prévient son atteinte.

VÉNUS.

J'ai pitié de sa peine ; et par son changement
Je veux venger ma gloire et finir son tourment.
(Elle est changée en rocher.)

A Pymalion.)

Toi, reconnais ta nouvelle conquête.
L'Amour veut servir tes désirs :
Bientôt, par une aimable fête,
Les Arts vont en ces lieux célébrer tes plaisirs.

(Vénus part, et l'Amour vole avec un flambeau devant la statue, qui devient animée.)

SCÈNE IV.

PYGMALION, LA STATUE.

LA STATUE.

Que vois-je? où suis-je? et qu'est-ce que je pense?
D'où me viennent ces mouvemens?
Que dois-je croire? et par quelle puissance
Puis-je exprimer mes sentimens?
Mais quel est cet objet! mon ame en est ravie;
Je goûte en le voyant le plaisir le plus doux.
Ah! je sens que les Dieux, qui me donnent la vie,
Ne me la donnent que pour vous.

PYGMALION.

De mes maux à jamais cet aveu me délivre.
Vous seule, aimable objet, pouviez me secourir:
Si le ciel ne vous eût fait vivre,
Il me condamnait à mourir.

LA STATUE.

Quel heureux sort pour moi! vous partagez ma flamme.
Ce n'est pas votre voix qui m'en instruit le mieux:
Mais je reconnais dans vos yeux
Ce que je ressens dans mon ame.

PYGMALION.

Pour un cœur tout à moi puis-je trop m'enflammer
Que votre ardeur doit m'être chère!
Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

LA STATUE.

Et mes premiers soins de vous plaire.

Je suivrai toujours votre loi;

Prenez le soin du destin que j'ignore.
Tout ce que je connais de moi,
C'est que je vous adore.

PYGMALION ET LA STATUE.

Aimons-nous, aimons-nous toujours;
Notre bonheur dépend de nos amours.

PYGMALION.

Ce concert nous annonce une agréable fête;
Les Arts viennent ici célébrer ma conquête.

SCÈNE V.

PYGMALION, LA STATUE, CHŒUR DES ARTS conduit par la danse.

CHŒUR.

Jouissez d'un bonheur extrême.
Que de vos feux rien n'arrête le cours;
Et que l'Amour vous apprenne lui-même
L'art de plaire et d'aimer toujours.

UN MATELOT, pour la navigation.

Embarquez-vous, jeunesse trop timide;
Profitez d'un heureux loisir :
Aimez, aimez; l'Amour est le seul guide
Qui mène les cœurs au plaisir.

UNE PAYSANNE, pour l'Agriculture.

Le plaisir est dans nos bocages
L'Amour nous y suit toujours :
Nous voyons tomber nos feuillages
Sans voir finir nos beaux jours.
Quand la belle saison cesse,

Nos cœurs ne sont pas moins contens,
Et la jeunesse et la tendresse
Nous tiennent lieu de printems.

UNE ACTRICE, représentant la musique, chante l'air italien.

« Un dolce canto di vaga beltà,
» Puol dar si vento diu cantar la liberta :
» Ei rende immota la dea vagante,
» El crin volante porger le fa.

L'ASTROLOGUE.

Amans que l'avenir alarme,
En vain sur votre sort vous consultez les cieux,
Vous en apprendrez plus de l'objet qui vous charme :
Le sort qui vous attend est écrit dans ses yeux.

LE CHŒUR.

Du doux bruit de nos chants que ces beaux lieux résonnent
Que l'Hymen, que l'Amour vous couronnent!
Que ces dieux comblent vos désirs!
Jouissez de tous leurs plaisirs.

FIN DU TRIOMPHE DES ARTS.

OMPHALE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE EN CINQ ACTES;

PAR LAMOTTE;

Représentée, pour la première fois, le 10 novembre 1701.

PERSONNAGES.

ALCIDE.
OMPHALE, reine de Lydie.
IPHIS, fils du roi d'Ædalie.
MANTO, fille de TIRÉSIE, sous le nom d'ARGINE.
L'OMBRE de TIRÉSIE.
CÉPHISE, DORIS, } Confidentes d'OMPHALE.
LE GRAND PRÊTRE DE JUPITER.
UN THÉBAIN.
UNE THÉBAINE.
Chœurs et troupes de Lydiens et Lydiennes.
Prêtres et prêtresses, captifs, héros, magiciens, prêtres et prêtresses de l'AMOUR.

DIVERTISSEMENS DE LA TRAGÉDIE.

PREMIER ACTE.

LYDIENS ET LYDIENNES.

DEUXIÈME ACTE.

MORES ET MORESSES.

TROISIÈME ACTE.

GRECS ET GRECQUES.

QUATRIÈME ACTE.

MAGICIENS.

CINQUIÈME ACTE.

PRÊTRESSES DE L'AMOUR.

La scène est à Sardis, capitale de Lydie.

OMPHALE,

TRAGÉDIE-LYRIQUE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente des arcs de triomphe, élevés à la gloire d'Alcide, devant le temple de Jupiter.

SCÈNE I.

IPHIS.

Calme heureux, agréable paix,
C'est en vain que je vous rappelle;
Calme heureux, agréable paix,
Non ce n'est plus pour moi que vos plaisirs sont faits.

Languissant sous le poids d'une chaîne cruelle,
Je ne me plains qu'à moi de mes tourmens secrets;
Mais, malgré ma contrainte et ma douleur mortelle,
Mon amour prend sans cesse une force nouvelle,
Il se nourrit de mes regrets.

Calme heureux, etc.

(On entend ici un bruit de trompettes.)

D'Alcide, on va chanter la nouvelle victoire,
Ce bruit, de son triomphe, est l'éclatant signal.

Tout retentit, tout parle de sa gloire,
Tandis que, pour la reine, épris d'un feu fatal,
Je perds le soin de ma mémoire :
Lâche, l'ai-je suivi pour l'imiter si mal?

SCÈNE II.

ALCIDE ET SA SUITE, IPHIS.

ALCIDE A SA SUITE.

Les rebelles soumis, gémissent dans les fers;
Mais c'est assez des maux qu'ils ont soufferts.
Rassemblez-les, pour voir briser leur chaîne.

Vous, allez; que vos soins répondent à mes vœux :
Que ceux qui m'ont suivi, se préparent aux jeux,
Que je dois offrir à la Reine.

SCÈNE III.

ALCIDE, IPHIS.

ALCIDE.

Que servent les honneurs qu'on rend à mes exploits;
Malheureux! tout mon cœur s'ouvre au trait qui le blesse.
Mille cruels transports m'agitent à la fois :
O barbare ennemie! implacable déesse,
Junon, tu t'applaudis du trouble où tu me vois.

IPHIS.

Au sein de la victoire,
Votre cœur laisse encor échapper des soupirs;

Vous ne sauriez désirer plus de gloire;
Quel autre bien fait naître vos désirs?

ALCIDE.

Apprends, cher Prince, apprends ma faiblesse secrète,
On vante mon triomphe, et je sens ma défaite.

IPHIS.

Quoi, Seigneur?

ALCIDE.

J'ai servi la reine de ces lieux;
J'ai puni les mutins qui troublaient son empire;
J'ai sauvé, par la mort d'un monstre furieux,
Tout ce que sa fureur était prête à détruire:
Que servent, à mon cœur, ces exploits glorieux?
Il se trouble, il languit, tu l'entends qui soupire;
L'Amour a bien servi la colère des Dieux.

IPHIS.

Vous aimez! Eh! quelle est la beauté qui vous blesse!

ALCIDE.

La Reine....

IPHIS.

O ciel!

ALCIDE.

La Reine a surpris ma tendresse.
Dès le premier moment que je vis ses attraits,
Je sentis que mon cœur les aimerait sans cesse;
Je tâchai vainement d'en repousser les traits.

IPHIS.

Ah! vous aimez votre faiblesse.

Si vous défendiez votre cœur,
L'Amour ne s'en rendrait pas maître;

Et vous en seriez le vainqueur,
Si vous ne craigniez pas de l'être.

Mais, redoutez du moins, les transports furieux
De la fille de Tirésie;
Elle tient à ses lois la nature asservie,
Ses charmes font pâlir la lumière des cieux:
Vous n'avez pu l'aimer : son art, sa jalousie
Peuvent en un instant, la conduire en ces lieux:
Prévenez ses fureurs;... mais rien ne vous alarme,
Et vous n'écoutez plus qu'un amour qui vous charme.

ALCIDE.

Quoi? je me plairais dans mes fers!
Tu crois que mes soupirs, que mes maux me sont chers?
Non, aide-moi, toi-même, à sortir d'esclavage;
Reproche moi les feux dont je me sens brûler;
D'Argine, au désespoir, peins-moi toute la rage,
Et l'enfer, contre Omphale, armé pour l'accabler.
Fais-moi voir le péril extrême,
Où mon nom.... mais de quoi serviraient ces discours?
Ah! je me les suis faits, mille fois à moi-même,
Et je sens que j'aime toujours.

L'Amour est sûr de la victoire,
C'est en vain qu'un grand cœur résiste à ses attraits:
Les vains murmures de la gloire,
Donnent encor plus de force à ses traits.

IPHIS.

La Reine vient, et nous voyons paraître
Les ministres sacrés du dieu qui vous fit naître:
Voyez tous ces drapeaux, ornés de vos exploits.

ALCIDE.

Omphale, cher Iphis, est tout ce que je vois.

SCÈNE IV.

ALCIDE, OMPHALE, LE GRAND PRÊTRE, IPHIS, troupes de LYDIENS portant des drapeaux, où sont représentés les travaux d'ALCIDE, et la dépouille du monstre, dont il vient de délivrer les états d'OMPHALE; troupes de PRÊTRES et de PRÊTRESSES de JUPITER.

ALCIDE.

Belle reine, votre présence,
Payait tous mes travaux d'un assez grand bonheur :
Fallait-il à ce bien ajouter tant d'honneur!

OMPHALE.

Vous avez dans ces lieux; rétabli ma puissance;
Un monstre, sur mon peuple, exerçait sa fureur,
Votre bras redoutable en a pris la vengeance;
Je vous demande encor pour dernière faveur,
De souffrir ma reconnaissance.

On célèbre aujourd'hui le jour de ma naissance;
Je veux que tous les ans, au milieu de ma cour,
Mon peuple chante au même jour
Votre gloire et sa délivrance.
Chantez le digne fils du plus puissant des Dieux;
Chantez, portez vos voix et son nom jusqu'aux cieux.

LE GRAND PRÊTRE DE JUPITER.

Sa voix, en se formant, appela la victoire;
Son premier pas fut pour la gloire:
L'univers vit briller sa force et ses vertus,
Presqu'au moment de sa naissance:
Les serpens étouffés, les monstres abattus,
Étaient les jeux de son enfance.

LE CHŒUR.

Chantons le digne fils du plus puissant des Dieux
Chantons, portons nos voix et son nom jusqu'aux cieux.

LE GRAND PRÊTRE.

O vous! qui dans vos mains soutenez le tonnerre,
Ne lancez plus ici ses terribles éclats;
Aux coupables mortels Alcide fait la guerre;
Dans le sein des tyrans il porte le trépas,
Et pour en délivrer la terre,
Votre foudre vengeur est moins fort que son bras.

LE CHŒUR reprend.

Chantons, etc.

LE GRAND PRÊTRE.

Il arrache Cerbère au ténébreux rivage,
De l'Hydre renaissante il étouffe la rage;
Il a fait, de la terre et des enfers surpris,
Les théâtres de son courage,
Et le ciel en sera le prix.

(Les Lydiens rendent leur hommage à Alcide.)

LE GRAND PRÊTRE ET OMPHALE.

Chaque instant redouble sa gloire,
Il est digne de nos autels.

LE GRAND PRÊTRE.

Il ne veut, sur ses pas, enchaîner la victoire,
Que pour le repos des mortels.

LE CHŒUR.

Chaque instant redouble sa gloire,
Il est digne de nos autels.

ALCIDE, à Omphale.

Vous pouvez mieux répondre au zèle qui m'enflamme;
Ces honneurs n'ont pour moi que de faibles appas:

Pour prix de ce qu'a fait mon bras,
Permettez-moi l'aveu de ce que sent mon ame.

Déjà vous m'entendez, vous pénétrez mon feu;
Mes soupirs ont cent fois prévenu cet aveu.

OMPHALE.

Quoi! Seigneur, lorsqu'en vain Argine vous adore,
De si faibles attraits vous auraient enflammé?

ALCIDE.

Mon cœur, contre l'Amour, se défendrait encore,
Si vos regards ne l'avaient désarmé.

OMPHALE.

Songeons à terminer cette fête éclatante;
Sur les autels des Dieux, auteurs de nos destins,
Allons tous consacrer les armes des mutins,
Et du monstre vaincu la dépouille sanglante.

(Les prêtres et les Lydiens entrent avec Alcide et Omphale, dans le temple de Jupiter, et répètent.)

Chantons le digne fils du plus puissant des Dieux;
Chantons, portons nos voix et son nom jusqu'aux cieux.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le palais d'Omphale.

SCÈNE I.

OMPHALE, CEPHISE, DORIS.

CEPHISE.

Alcide vous a fait l'aveu de son ardeur,
Rien ne manque à votre victoire;
Qu'il doit vous être doux de régner dans un cœur,
Qui n'a rien aimé que la gloire!

DORIS.

Répondez à l'ardeur dont son cœur est épris,
Qu'il partage votre couronne;
Les chaînes de l'Hymen doivent être le prix
De celles que l'Amour lui donne.

CEPHISE ET DORIS.

Jouissez du bonheur de l'avoir enflammé.

OMPHALE.

Le plus grand de mes maux est de l'avoir charmé.

CÉPHISE ET DORIS.

Que dites-vous? Pourquoi vous en faire un supplice?

OMPHALE.

Que de raisons pour m'alarmer!

Je lui dois tout ; il m'aime, et je ne puis l'aimer.
J'éprouve de l'Amour le plus cruel caprice.

CÉPHISE ET DORIS.

Eh ! quel autre mortel a su plaire à vos yeux ?

OMPHALE.

De tous les héros qu'en ces lieux
Attira la fureur d'un monstre redoutable,
Vous savez trop qu'Alcide est le plus glorieux ;
Savez-vous moins quel est le plus aimable ?

CÉPHISE.

Est-ce Iphis que vous aimeriez ?

OMPHALE.

En pénétrant mon choix vous le justifiez.
Il fut de ma fierté l'écueil inévitable ;
Mon cœur trop affaibli se laissa désarmer,
Et sans prévoir qu'Alcide dût m'aimer,
Je sentis seulement qu'Iphis était aimable.

Iphis ignore encor l'amour qu'il a fait naître ;
Mais c'est lui que je vois paraître :
Avant qu'il sache mon ardeur,
Pénétrons, s'il se peut, le secret de son cœur.

SCÈNE II.

OMPHALE, IPHIS.

IPHIS.

Jouissez de votre conquête,
Vous allez recevoir l'hommage le plus doux ;
Belle Reine, je viens vous annoncer la fête

Qu'Alcide prépare pour vous.
De vos divins attraits il reconnaît l'empire ;
Lui-même il me convie à servir son ardeur.

OMPHALE.

Iphis, c'est en vain qu'il soupire ;
Un autre a prévenu ce héros dans mon cœur.

IPHIS.

Ciel ! quel funeste aveu venez-vous de me faire !
Et quel est cet amant que votre cœur préfère ?
Alcide seul devait vous enflammer.

OMPHALE.

N'en est-il point, Iphis, qui sache mieux aimer ?

IPHIS.

Il n'en est pas du moins de plus digne de plaire.

OMPHALE.

Celui qui m'a soumise au pouvoir des Amours,
Méritait le mieux cette gloire ;
Mes yeux me le disent toujours,
Et mon cœur se plait à les croire.

IPHIS.

Dieux ! quels sont mes tourmens !

OMPHALE.

D'où naissent vos soupirs ?

IPHIS.

(A part.) (A Omphale.)
Quel trouble !... D'un ami je plains les déplaisirs.
Aimez un héros qui vous aime,
Sa vertu, sa gloire est extrême ;
Brisez vos premiers fers pour ce nouveau vainqueur.
Quand, malgré moi, vos yeux auraient séduit mon cœur,

Je trahirais mon amour même
Pour votre gloire et son bonheur

OMPHALE.

J'ai tout tenté pour me défendre,
Lorsque l'Amour a voulu m'enchaîner ;
Mais mon cœur à la fin fut forcé de se rendre,
Et je ferais en vain, pour le reprendre,
Les efforts que je fis pour ne le pas donner.

IPHIS.

Tout vous dit de changer quand Alcide vous aime.

OMPHALE.

Si vous aimiez, Iphis, changeriez-vous de même?

IPHIS.

Je ferais pour ma gloire un généreux effort.

OMPHALE.

Mon cœur est plus tendre et moins fort.
Vous vous troublez : quelle est cette douleur mortelle?

IPHIS.

Ah! c'est trop m'accabler, cruelle!
Vous voyez, malgré moi, mon crime et mon tourment;
Mon cœur éprouve en ce moment
La douleur d'un ami fidèle,
Et l'affreux désespoir d'un malheureux amant.

OMPHALE.

Que dites-vous, Iphis?

IPHIS.

Ce que je ne puis taire.
Je vous fais un aveu, que je vais expier,
Et si je vous apprends un amour téméraire,
Ma mort vous aidera bientôt à l'oublier.

Ah ! j'entends mon arrêt dans ce profond silence,
Il faut céder à mon malheur.
Mon cœur, en vous aimant, vous a fait une offense ;
Mais vous avez dans ma douleur
Le garant de votre vengeance.

OMPHALE.

Arrêtez.... Mais, ô Dieux ! j'aperçois son rival....
Quelle contrainte, hélas ! quel spectacle fatal !

SCÈNE III.

ALCIDE, OMPHALE.

(Les rebelles enchaînés, conduits par des héros de diverses nations qui ont servi Alcide. Troupe de sa suite, portant la peau du lion de Némée, la massue et les armes d'Alcide, qu'on met, en dansant, aux pieds d'Omphale.)

ALCIDE.

Je remets ces mutins sous vos lois souveraines,
Reine, leur repentir vous répond de leur foi.

OMPHALE.

Je veux tout oublier : qu'on leur ôte ces chaînes.

ALCIDE.

Ne pourrai-je à mon tour vous attendrir pour moi ?
Mes transports, mes soupirs, seront mes seules armes ;
Je veux par mille soins vous prouver mes ardeurs.
Recevez, dans ces jeux, un essai des honneurs,
Que je prétends rendre à vos charmes.
(A sa suite.)
Jamais on n'a senti des ardeurs si parfaites ;
Faites-en par vos chants retentir ce séjour :

L'objet qui m'a charmé règne aux lieux où vous êtes,
Les Plaisirs et les Jeux doivent former sa cour.
Célébrez à l'envi, dans ces belles retraites,
Les plus brillans attraits et le plus tendre amour.

Joignez tous vos voix,
Chantez votre reine,
L'Amour, sous ses lois,
Pour jamais m'enchaîne.
Ses yeux à l'Amour
Ont prêté des armes,
Chantez tour-à-tour
L'excès de ses charmes
Et de mon amour.

UN THÉBAIN ET UNE THÉBAINE, à Omphale.

Suivez l'Amour quand ce dieu vous appelle;
N'écoutez plus la fierté :
Non, votre liberté
N'est pas du prix d'une chaîne si belle.

LE CHŒUR.

Suivez l'Amour quand ce dieu vous appelle;
N'écoutez plus la fierté :
Non, votre liberté
N'est pas du prix d'une chaîne si belle.

ALCIDE, aux rebelles.

Chantez mille fois
L'Amour qui m'enchaîne,
Célébrez mon choix.
Chantez mille fois
Votre aimable reine;
Bénissez ses lois.
Imitez l'ardeur si fidèle,

Dont brûle mon cœur;
Imitez l'ardeur et le zèle
De votre vainqueur.

LE THÉBAIN ET LA THÉBAINE, à Omphale.

C'est l'Amour qui vous presse,
Chérissez ses traits :
Sans ce dieu, la jeunesse
Perdrait ses attraits;
Les Plaisirs sur ses pas
Volent sans cesse,
Et qui fuit tant d'appas
Ne les mérite pas.

LE CHŒUR.

C'est l'Amour, etc.

(La fête est troublée par des démons qui volent de tous côtés avec des feux, et brisent tous les ornemens du Palais.)

OMPHALE, ALCIDE, LE CHŒUR.

Quel trouble! quelle horreur soudaine!
Quel dieu s'offense de ces jeux?
Le ciel contre nous se déchaîne,
Il vomit ici tous ses feux.

ALCIDE.

O Junon! est-ce toi qui viens troubler mes vœux?
Est-ce toi, Déesse inhumaine?

OMPHALE ET LE CHŒUR.

Fuyons ces ravages affreux.

(Argine arrive sur un dragon.)

SCÈNE IV.

ALCIDE, ARGINE.

ALCIDE.

Que vois-je? c'est Argine, ô Dieux!
Que je crains sa jalouse rage

ARGINE.

Alcide, par l'horreur qui m'annonce en ces lieux,
Conçois ce que je puis pour venger mon outrage.

Quoi! pour moi la Phrygie aura vu tes mépris!
En vain j'aurai brûlé d'une ardeur sans égale!
C'est donc peu que ta fuite en ait été le prix,
Dois-je trouver encore une heureuse rivale?

Mais ta flamme est pour elle un inutile bien,
Je romprai tous les nœuds que l'Amour vous destine;
Je percerais plutôt et son cœur et le tien,
Et Junon est pour toi moins à craindre qu'Argine.

ALCIDE.

Pourquoi dans ce séjour répandre tant d'horreur?
La crainte est-elle ma faiblesse?
Tout l'enfer en courroux ne pourrait sur mon cœur
Ce que n'a pu votre tendresse.

Je voulais de l'Amour fuir à jamais la loi;
Mais les Dieux ennemis m'y rangent malgré moi,
Et Junon a choisi le trait dont il me blesse.

ARGINE.

Va, ne fais point aux Dieux des reproches si vains,
Ils ne t'embrasent point d'une ardeur invincible;

Ingrat, c'est dans ton cœur, trop faible et trop sensible,
Qu'il faut chercher ces dieux dont tu te plains.
Ah! si l'Amour devait toucher ton ame,
Que ne partageais-tu la flamme
Dont mon cœur était embrâsé?
Tu croyais que l'amour était une faiblesse;
Mais, du moins mes soupirs, mes larmes, ma tendresse,
Ne t'auraient que trop excusé.

ALCIDE.

Les Amours par vos mains m'offraient de douces chaînes,
Les Plaisirs m'appelaient sous votre aimable loi;
Mais le sort me condamne à d'éternelles peines;
Les jours heureux ne sont pas faits pour moi,
Un funeste feu me dévore,
Malgré moi-même, Omphale...

ARGINE.

Inutiles discours.
Que ne dis tu, cruel, sans tous ces vains détours,
Que ton cœur me hait, et l'adore!

C'en est trop, et je veux te haïr à mon tour.
Cédons au transport qui m'entraîne....
Mais, hélas! ce transport est un transport d'amour;
C'est en vain qu'à tes yeux j'appellerais la haine.
Faut-il que notre cœur ne nous puisse obéir?
Ne saurais-tu m'aimer? ne puis-je te haïr?

ALCIDE ET ARGINE.

Amour! quelle furie empoisonne tes flammes?
Et quel démon forge tes traits?
Dieu barbare, tu ne te plais
Qu'à porter avec toi le trouble dans nos ames.

ALCIDE.

Quittez, quittez ces lieux, et calmez vos transports;

Loin de me reprocher l'amour qui me déchire,
Plaignez un cœur, qui malgré mille efforts,
Ne saurait s'affranchir de son cruel empire.

ARGINE.

Il me fuit, et pour lui mon lâche cœur soupire.

SCÈNE V.

ARGINE.

O RAGE ! ô désespoir ! ô barbare fureur !
Venez venger l'Amour qui gémit dans mon cœur.

On fait servir mes feux au triomphe d'une autre,
Éteignez mon ardeur, allumez mon courroux,
Armez mon bras, et conduisez mes coups ;
Sur la rigueur d'Alcide il faut régler la vôtre.

O rage ! ô désespoir ! ô barbare fureur !
Venez venger l'Amour qui gémit dans mon cœur.

Mais Alcide se plaint de la fierté d'Omphale :
Le hait-elle ?.... Je veux pénétrer dans son cœur
Et si je reconnais qu'Alcide est son vainqueur,
Frappons, n'épargnons pas une heureuse rivale.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente les jardins d'Omphale.

SCÈNE I.

OMPHALE.

Digne objet d'une flamme éternelle,
Viens suspendre mes maux, viens calmer mes douleurs,
C'est ma voix qui t'appelle;
En t'offrant à mes yeux, viens-en tarir les pleurs.
Hélas! ô contrainte cruelle!
J'ai caché mes soupirs aux yeux de mon vainqueur;
Hélas! que n'a-t-il vu mon cœur!

SCÈNE II.

OMPHALE, ARGINE.

ARGINE.

C'est elle : suspendons le courroux qui m'enflamme.
Sachons le secret de son ame.

OMPHALE, sans voir Argine.

Je n'ai pu, cher amant, te découvrir mes feux;
Ton péril m'a fait violence;
L'aveu de mon amour allait combler tes vœux;

Un spectacle fatal m'a contraînte au silence.
Pardonne-moi l'erreur qui nous rend malheureux,
De ton destin je craignais de t'instruire ;
Mon aveu t'exposait à des maux rigoureux,
Je t'aimais trop pour te le dire.

Mais je dois voir les jeux qu'en ces lieux on m'apprête ;
Heureuse si l'Amour y conduit mon héros !
Mais, hélas ! quelle triste fête,
Si je n'y puis finir son erreur et mes maux !

SCÈNE III.

ARGINE.

Non, je n'en doute plus, c'est Alcide qu'elle aime
Elle me l'apprend elle-même ;
Au moment que mon art a fait cesser leurs jeux,
Elle allait déclarer ses feux.
Pour l'ingrat qui me fuit, son amour l'intimide,
Elle aime, elle est aimée, o ciel ! quel désespoir !
Qu'elle meure, il est tems que mon courroux décide,
Elle ne verra plus Alcide.
Que ne périssait-elle avant que de le voir !

Démons, volez pour ma vengeance ;
Contre Alcide mon art a trop peu de puissance,
Que j'immole du moins Omphale à mon transport.

On vient, on va chanter le jour de sa naissance ;
Que ce soit celui de sa mort.

Trompez les yeux, servez le courroux qui m'anime,
Enchantez-la pour être ma victime.

SCÈNE IV.

OMPHALE, CÉPHISE.

TROUPE DE GRECS ET DE GRECQUES choisis pour chanter la naissance d'OMPHALE. OMPHALE se place sur un trône de fleurs, pour voir la fête.

CÉPHISE.

Célébrez le jour mémorable,
Où le destin d'Omphale a commencé son cours;
C'est de ce moment favorable,
Que dépendaient vos plus beaux jours.

LE CHŒUR.

Célébrons, etc.

CÉPHISE.

Vos plaisirs sont nés avec elle;
Unissez vos cœurs et vos voix.
Que vos jeux, que vos chants signalent votre zèle.
Puissiez-vous aux regards d'une reine si belle,
Les offrir encor mille fois!

CÉPHISE ET LE CHŒUR.

Ah! qu'il est doux de vivre sous ses lois!

CÉPHISE.

Dans un si beau jour, tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux est le tems d'aimer.
Le plus fier doit être
Sensible à son tour;
L'Amour nous fait naître,
Vivons pour l'Amour.

Dans un si beau jour, tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux est le tems d'aimer.

Que l'Amour nous lie
De ses plus beaux nœuds;
De quoi sert la vie
Sans ses tendres feux?
Sans eux tout ennuie,
Tout plaît avec eux.

Dans un si beau jour, tout doit s'enflammer,
Le tems heureux des jeux est le tems d'aimer.

CÉPHISE.

Inventons de nouveaux concerts,
Que nos tendres accords inspirent la tendresse;
Fesons-en retentir les airs,
Et que l'écho charmé les répète sans cesse.

LE CHŒUR.

Inventons etc.

OMPHALE.

C'est assez, votre zèle a brillé dans ces jeux;
Mais j'ai besoin d'un peu de solitude.
Le ciel seconde mal vos vœux;
Laissez-moi m'occuper de mon inquiétude.

(Céphise, et le Peuple se retirent, et des démons sortent des enfers, qui secouent leurs flambeaux sur Omphale, et l'enchantent sur le trône de fleurs, où elle est assise.)

SCÈNE V.

OMPHALE enchantée, ARGINE.

ARGINE, le poignard à la main.

Sa mort va me venger du pouvoir de ses yeux ;
Je vais jouir enfin de la douceur extrême
De verser ce sang odieux,
Qui brûle pour l'ingrat que j'aime.

Frappons ; rien ne peut plus retenir mon courroux :
Quel plaisir !... mais, hélas ! mon amour l'empoisonne ;
J'envie, en la frappant, la mort que je lui donne :
Que ne puis-je être aimée, et mourir sous ses coups ?

Mais, on me méprise ; on l'adore ;
Quelle rage pour moi ! je frémis d'y penser.
Ne tardons plus, frappons ; que ne peut-elle encore
Offrir à ma fureur plus de sang à verser ?

SCÈNE VI.

ARGINE, OMPHALE, ALCIDE.

ALCIDE, en arrachant le poignard des mains d'Argine.

Ciel ! que vois-je !

ARGINE.

Ah ! cruel ! c'est toi qui me désarmes,
Tu m'arrachas ce fer vengeur !
Achève qu'il te serve à venger tes alarmes,
Puisqu'il est dans tes mains, plonge-le dans mon cœur.

ALCIDE.

O Dieux! en vous cherchant, que j'ai craint pour sa vie!
Cruelle! quelle barbarie!
C'est contre moi qu'il faut armer votre courroux;
Que cent monstres affreux, évoqués par vos charmes,
Contre mes jours se réunissent tous;
Je verrai sans effroi tous les enfers en armes,
Et je les combattrai sans me plaindre de vous.

Mais respectez l'objet qui m'a su plaire,
Épuisez sur moi vos rigueurs.

ARGINE.

Est-ce en me fesant voir, combien elle t'est chère,
Que tu prétends désarmer mes fureurs?
Il faudrait la haïr, pour calmer ma colère:
Mais, barbare, l'Amour te fait une autre loi.

Ma rivale t'inspire une ardeur trop fidèle;
Je ne puis t'inspirer que l'horreur et l'effroi.
Va, tu m'a trop appris à devenir cruelle:
Vengeons-nous, vengeons-nous de ta haine pour moi
Et de ta tendresse pour elle.

ALCIDE.

Quelle est l'erreur où je vous voi?
Non, je ne vous hais point.

ARGINE.

Que fais-tu donc? tu l'aimes?

ALCIDE.

L'Amour soumet nos cœurs malgré nous-mêmes.

ARGINE.

Le tien brûle pour ses appas,
Barbare! et c'est ce qui m'outrage;

Quand tu me haïrais mille fois davantage,
Mon sort serait trop doux, si tu ne l'aimais pas.
Mais, tu fais gloire, ingrat, de l'amour qui t'engage :
Voilà mon désespoir, ton crime, et son arrêt.

(Elle veut reprendre le poignard des mains d'Alcide.)

ALCIDE.

Ciel! quel est votre rage!

ARGINE.

Tu frémis! c'est l'Amour qui t'apprend à trembler.
Eh bien! cruel, c'est moi que tu dois immoler.
Tant que ce cœur vivra, crains qu'elle ne périsse :
Frappe, préviens par mon supplice
Une main prête à l'accabler;
Frappe, que la mort me désarme,
Offre mon cœur sanglant à l'objet qui te charme,
Éteins pour la sauver, ma flamme et mon courroux :
Frappe, le coup me sera doux,
S'il te coûte une larme.

ALCIDE.

Calmez cet affreux désespoir;
Vivez, vivez, Argine, et laissez vivre Omphale.

ARGINE.

C'est donc trop peu pour toi d'adorer ma rivale,
Tu veux me condamner à l'horreur de le voir.

Non, c'est trop la laisser triompher de mes charmes,
Enlevez-la, démons, et vengez mes alarmes.
Annoncez-lui la mort pour prix de son ardeur.

(On enlève Omphale.)

ALCIDE.

Ah! tant de barbarie irrite mon courage.

ALCINE ET ARGINE.

Je sens triompher dans mon cœur

Le dépit, la haine, et la rage;
Tremblez; dans un cœur qu'on outrage,
L'Amour au désespoir fait naître la fureur.

ARGINE.

Mes yeux vont, malgré toi, jouir de son supplice.

ALCIDE.

Je ne vous quitte point; s'il faut qu'elle périsse,
Vous voyez son amant, vous verrez son vengeur.

ALCIDE ET ARGINE.

Je sens triompher dans mon cœur
Le dépit, la haine, et la rage;
Tremblez; dans un cœur qu'on outrage,
L'Amour au désespoir fait naître la fureur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une solitude.

SCÈNE I.

IPHIS.

Quoi! je vis malheureux! Eh! qu'est-ce que j'espère?
Un autre a su charmer l'objet qui m'a su plaire.

Pourquoi traîner ici de misérables jours?
Ce fer devait éteindre une ardeur téméraire;
Faut-il que ma douleur me soit encor si chère,
Que je n'ose, en mourant, en terminer le cours!

Que nos jours sont dignes d'envie,
Quand l'Amour répond à nos vœux!
L'Amour même le moins heureux,
Nous attache encore à la vie.

SCÈNE II.

IPHIS, ALCIDE.

IPHIS.

Que vois-je! où courez-vous Alcide?

ALCIDE.

Tu vois un malheureux que le désespoir guide.

La Reine, en ce moment fatal,
Aux yeux d'Argine, prête à terminer sa vie,
Vient de me déclarer le bonheur d'un rival;
Ce mot, d'Argine, a calmé la furie.
Mais en des maux affreux, il vient de me plonger,
Et mon amour a fait place à la rage.

IPHIS.

Ah! nommez le mortel dont l'ardeur vous outrage,
Et laissez-moi l'honneur de vous venger.

ALCIDE.

Tout trompe, cher Iphis, ma fureur et ton zèle;
Contre un rival caché, que sert tout ce courroux?
Je m'en informe en vain; rien ne me le révèle :
Et j'ignore où porter mes coups :

Mais je saurai percer la nuit obscure,
Qui le dérobe à mon ressentiment;
Et je veux voir couler, pour laver mon injure,
Et les pleurs de l'amante et le sang de l'amant.

SCÈNE III.

ALCIDE, ARGINE ET IPHIS.

ARGINE.

Sur tes pas, mon amour m'amène,
T'offrirai-je toujours une tendresse vaine?
Tu viens de voir le fruit d'un odieux amour;
Omphale....

ALCIDE.

Vous savez sa haine,
Je la hais moi-même à mon tour.
La colère succède à ma tendresse extrême,
Secondez mes sanglans projets :
Vous pouvez par votre art découvrir ce qu'elle aime.

ARGINE.

C'est donc ainsi, cruel, que tu la hais;
Ah! que ne me hais-tu de même!

ALCIDE.

Vous prenez ma fureur pour un amour jaloux,
Non, non; la Gloire seule anime mon courroux;
Je veux venger un jour l'injure qu'on m'a faite,
Il faut que mon rival y meure sous mes coups.

ARGINE.

C'est Omphale, et non pas ton rival, qui t'arrête.

ALCIDE.

Nommez-le, je me venge, et je pars avec vous.

Hâtez-vous de répondre à mon impatience,
Je sens, à chaque instant, mon courroux s'allumer.

ARGINE.

Va, ne prends point d'autre vengeance,
Que de partir et de m'aimer.

ALCIDE.

Non, si je vous suis cher, contentez mon envie.

ARGINE.

Est-ce à moi de servir ton amoureux transport?

ALCIDE.

A la seule fureur mon ame est asservie,
Consultez le destin, faites-vous cette effort;

Que mon rival perde la vie.
Mon cœur est libre après sa mort....

ARGINE.

Sera-t-il libre, hélas! quand Omphale éplorée....

ALCIDE.

Ah! puisse-t-elle aussi mourir désespérée!

ARGINE.

Je cède, c'est pour moi que je fais cet effort :
J'apprendrai mon destin, en apprenant ton sort.

SCÈNE IV.

ARGINE, ALCIDE, IPHIS, troupe de magiciens.

ARGINE.

Que le jour pâlissant fasse place aux ténèbres :
Et vous qui, sous mes lois, commandez aux enfers,
Hâtez-vous, traversez les airs!
Et venez célébrer nos mystères funèbres.

CHŒUR DE MAGICIENS, qui viennent sur des monstres, et sur des nuages enflammés.

Nous obéissons à ta voix!
Ordonne; nous suivrons tes lois.

ARGINE.

Que tout serve, en ces lieux, le transport qui m'inspire;
Qu'on élève un autel au dieu du noir empire;

Et vous, rendez Pluton propice à mes efforts.

(On amène deux béliers noirs, pour les sacrifier à Pluton e à Proserpine.)

Que vos clameurs touchent les morts ;
Que la terre ouvre ses abîmes ;
Qu'ils laissent parvenir, jusques aux sombres bords,
Les cris et le sang des victimes.

LE CHŒUR.

Que nos clameurs, etc.

(On fait ici des cérémonies magiques.)

ARGINE.

Pluton répond à nos souhaits
Un mouvement secret m'en apprend le succès.

(Les magiciens témoignent leur joie.)

Pour savoir les secrets que le sort veut nous taire,
Évoquons l'ombre de mon père.

Mânes de Tirésias à qui je dois le jour,
Sortez de vos demeures sombres,
Répondez à mes cris, marquez-moi votre amour,
S'il en est encor chez les ombres.

C'est à vous que le sort révélait ses secrets,
Tandis qu'un sang mortel a coulé dans vos veines ;
Vous voyez chez les morts ses ordres de plus près.
Venez, et puissiez-vous prononcer des arrêts
Qui calment son trouble et mes peines !

Mânes, etc.

(On égorge les victimes.)

LE CHŒUR.

L'air s'obscurcit, la terre s'ouvre.
L'Ombre à nos regards se découvre.

(L'ombre de Tirésias parait, avec les habits de prêtre, et le sceptre d'or à la main.)

L'OMBRE, à Argine.

En vain, tes magiques efforts
Ont troublé le silence et le repos des morts.
Pour toi l'Amour est implacable.
Il n'est point de remède au tourment qui t'accable,
Que l'éternel oubli qui règne aux sombres bords!

ARGINE.

O ciel! cruel Amour! destin impitoyable!

(Elle sort.)

L'OMBRE, à Alcide.

Alcide, ce jour voit malgré ta colère
Ton rival triomphant au temple de l'Amour.
C'est trop soutenir la lumière,
Et la Mort me rappelle au ténebreux séjour.

IPHIS, à part.

Ah! l'espoir de la mort est le seul qui me reste!
Je pers Omphale; allons expirer à ses yeux.

SCÈNE V.

ALCIDE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux! quel funeste présage!
C'est donc le prix fatal que me gardait l'Amour!
La Reine et son amant, malgré toute ma rage,
Doivent être unis dès ce jour!
Pour leur bonheur, tout se prépare,
Les flambeaux de l'Hymen sont prêts:
Non, Sort cruel, Destin barbare,

Je vais en me vengeant démentir tes arrêts.

Monstre, que j'ai dompté, renais, sors de ta cendre,
Ramène dans ces lieux le carnage et l'horreur,
Embrase de tes feux l'objet de ma fureur,
Et couvre-toi du sang que je cherche à répandre.

Toi, mon père, finis le trouble où je me vois;
Que mon rival frappé tombe réduit en poudre,
Qu'il meure accablé de ta foudre,
Ou par pitié fais-la tomber sur moi.

O Dieux! que je me fais une image cruelle
Du triomphe prochain de ces heureux amans!
Tous deux volent au temple où l'Hymen les appelle,
Je vois tous leurs transports, j'entends tous leurs sermens,

Que leurs ames sont attendries!
Le flambeau de l'Amour brille devant leurs pas,
Tandis que celui des Furies
Porte au fond de mon cœur la rage et le trépas.
Ah! périsse avec moi l'ingrate et ce qu'elle aime;
Allons à leur hymen opposer mon transport;
Que l'autel renversé, le dieu brisé lui-même;
Que le temple détruit dans ma fureur extrême
Nous réunisse tous par une seule mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le temple de l'Amour.

SCÈNE I.

OMPHALE.

Amour, je viens ici t'offrir un sacrifice ;
Daigne terminer mon supplice.

Iphis, ignore mon ardeur;
Malgré le penchant qui m'entraîne,
De son rival, la présence inhumaine
M'a contrainte moi-même à nourrir son erreur.

Éloigne ce rival, qui brûle pour une autre ;
Qu'Argine puisse enfin triompher de son cœur,
Qu'ils aillent loin d'ici jouir d'un plein bonheur,
Et qu'ils ne troublent plus le nôtre.

Mais on vient; à l'Amour j'ai préparé ces jeux,
Et je lui vais offrir mon hommage et mes vœux.

SCÈNE II.

OMPHALE, troupe de prêtresses de l'AMOUR, portant des corbeilles de fleurs qu'elles mettent sur l'autel.

OMPHALE ET LE CHŒUR.

CHANTEZ l'Amour, chantez sa flamme,
Chantez le maître de votre ame;
Faites retentir ce séjour
Des doux plaisirs qui vous enchantent:
Qui pourrait mieux chanter l'Amour,
Que ceux qui le ressentent.

OMPHALE.

Amour, sois favorable aux vœux que je te fais;
Réponds au transport qui m'anime,
Je te présente pour victime,
Mon cœur, tout percé de tes traits,
(En sacrifiant.)
A me favoriser que mon zèle t'engage;
Reçois ce vin sacré, vois fumer cet encens;
Mais regarde encor plus la flamme que je sens,
Je ne saurais t'offrir un plus parfait hommage.

LE CHŒUR.

Que l'Amour range tout sous ses lois souveraines,
Qu'il lance ses traits jusqu'aux cieux;
Qu'il étende partout ses chaînes,
Qu'il triomphe à jamais, des mortels et des Dieux.

SCÈNE III.

OMPHALE, IPHIS, LES CHOEURS.

OMPHALE.

Que vois-je! c'est Iphis qui s'avance,
Mon hommage a touché les Dieux.

IPHIS.

Omphale, pardonnez, si je m'offre à vos yeux;
Vous ne souffrirez pas long-tems de ma présence.

OMPHALE.

Cessez cet injuste discours,
Iphis, il n'est plus tems de feindre;
Votre absence est pour moi le seul malheur à craindre.

IPHIS.

Quel discours! justes Dieux! est-ce à moi qu'il s'adresse?

OMPHALE.

Connaissez enfin ma faiblesse,
J'ai caché, malgré moi, mes feux jusqu'à ce jour,
C'est pour vous seul que je soupire :
Je sens croître encor mon amour,
Par le plaisir de vous le dire.

IPHIS.

Quel est l'excès de mon bonheur!
Quel plaisir enchante mon ame!
L'aveu de votre ardeur
Redouble encor ma flamme.

OMPHALE ET IPHIS.

Ah! répétez cent fois un aveu si charmant.

IPHIS.

Se peut-il que l'Amour m'accorde tant de gloire!

Quand vous cessez de le dire un moment,
Je cesse de le croire.

OMPHALE.

L'Amour a dans mes yeux marqué votre victoire.

IPHIS.

Vous ne pouviez aimer un plus fidèle amant.

OMPHALE ET IPHIS.

Ah! répétez cent fois un aveu si charmant!

OMPHALE.

Que l'Hymen, de ses nœuds, nous unisse lui-même :
Trompons les yeux d'Alcide, et malgré ses efforts...

IPHIS.

Quel nom prononcez-vous? Dieux! mon trouble est extrême;
En goûtant mon bonheur, j'oubliais qu'il vous aime :
Que ce nom dans mon cœur, a jeté de remords!

OMPHALE.

On vient, c'est lui; que je crains ses transports!

(Iphis troublé, s'appuie d'un côté sur une colonne et Omphale de l'autre.)

SCÈNE IV.

OMPHALE, IPHIS, ALCIDE.

ALCIDE.

Quels funestes apprêts! mon trouble s'en augmente,
La rage déchire mon cœur!
Punissons mon rival, et sa perfide amante;
Qu'ils rencontrent la mort, la vengeance et l'horreur,
Au lieu du doux hymen qui flattait leur attente :
De leur sang, de leurs cris, repaissons ma fureur,
Où sont-ils! mais, que vois-je! Ah! c'est vous inhumaine!
Barbare, c'est trop m'outrager!

Mais quel charme suspend la fureur qui m'amène?
Ciel! je soupire encore en voulant me venger :
Que je sens à la fois, et d'amour et de haine!
Vous pleurez; vous gardez un silence confus;
Vous soupirez, Dieux! quel trouble est le vôtre!
Mais ces pleurs, ces soupirs, ce trouble est pour un autre,
Vous m'en haïssez encor plus.

OMPHALE.

Pardonnez à deux cœurs...

ALCIDE.

Vous attendiez, cruelle,
Ce mortel trop heureux, qui vous a su toucher;
(Il voit Iphis.)
Mais, sa mort... Ciel! Iphis, eh! que viens-tu chercher?
Je le vois; l'amitié, dans ce temple t'appelle;
Tu venais m'immoler deux odieux amans.
Ah! reçois en le prix dans mes embrassemens.

IPHIS.

Arrête...

ALCIDE.

Que fais-tu?

IPHIS.

Non, c'est trop me confondre.

ALCIDE.

Ciel! que viens-tu de me répondre!

Iphis d'entre mes bras cherche à se dégager?
Il me fuit, le croirai-je, et n'est-ce point un songe?
Serais-tu ce rival, dont je dois me venger?
Ciel! est-ce dans ton sang qu'il faut que je me plonge?

IPHIS.

Quand l'Amour m'a blessé, j'ignorais ton ardeur,

L'amitié qui nous lie eût vaincu ma faiblesse,
Je ne puis même encor soutenir ta douleur,
Pardonne-moi ma flamme et sa tendresse,
Je vais par mon trépas, expier mon bonheur.

ALCIDE.

Non, tu m'es cher encor, quoique traître, et perfide,
N'ajoute point ta perte aux rigueurs de mon sort.

OMPHALE.

Ah! cher Iphis, quelle rage vous guide?
Songez-vous, que ce coup m'allait donner la mort?

ALCIDE.

Que dites-vous? vos jours dépendent de sa vie!
Ah! cruelle, ce mot rappelle mes fureurs;
Vengeons ma tendresse trahie,
Mourez, ingrats, mourez, partagez mes douleurs.

Que fais-je? arrête, Alcide, arrête;
Quoi! veux-tu devenir l'horreur de l'univers!
Quel trouble! quels objets à mes yeux sont offerts!
Le tonnerre en grondant s'allume sur ma tête;
Je crois voir Jupiter au milieu des éclairs...
Tremble, la foudre est toute prête:
Moi trembler! non, bravons les Dieux et la tempête:
Mais je trouve partout les remords que je fuis;
Ciel! que veux-tu de moi, dans le trouble où je suis?

Je t'entends, dieu puissant, j'allais céder au crime,
Ta voix vient dans mon cœur rappeler la vertu:
Hélas! faut-il calmer la fureur qui m'anime?
Quel sacrifice exiges-tu?
Dieu barbare, mon cœur en sera la victime.
(A Omphale.)
Quoi, je vivrais sans vous! Dieux! quel serait mon sort!

(A Iphis.)

Non, perfide... on m'emporte un indigne transport.
Un instant pour jamais, va frapper ma mémoire :
Vivez plus heureux... mais, quel funeste effort !
Amour, barbare Amour, impérieuse Gloire !
C'en est trop, la raison vient enfin m'éclairer.
Elle éteint à la fois mon amour et ma haine.

Allez, unissez-vous d'une éternelle chaîne,
Je ne veux plus vous séparer :
Aimez-vous, oubliez ma honte et votre peine,
Je ne vis plus, que pour les réparer.

OMPHALE, IPHIS, ET LE CHŒUR.

Quel triomphe ! quelle victoire !
Qu'il est beau de vaincre l'Amour,
Célébrons à jamais le jour
De nos plaisirs et de sa gloire.

ALCIDE.

Reine, venez montrer aux peuples de ces lieux,
Le digne souverain, que votre amour leur donne,
Allons, qu'avec éclat il reçoive à leurs yeux
Votre main et votre couronne.

OMPHALE ET IPHIS, sortent avec ALCIDE aux acclamations du CHŒUR.

Quel triomphe, etc.

(On finit ici dans la représentation de l'opéra.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, ARGINE.

ARGINE.

Arrête, Alcide, et ne suis point leurs pas,

Souviens-toi qu'avec moi tu dois fuir ces climats.

ALCIDE.

Ah! ne troublez point ma victoire;
Je vais, loin de vos yeux, et loin de ce séjour,
A force d'exploits et de gloire,
Faire à tous les mortels oublier mon amour.

SCÈNE VI.

ARGINE.

Dieux! quels nouveaux mépris! et quel adieu barbare!
Le cruel me fuit sans retour;
C'en est trop; tout mon cœur contre lui se déclare,
La Haine et la Vengeance en bannissent l'Amour;

Va, que bientôt les Euménides,
Vomissent, dans ton sein, leurs poisons et leurs feux;
Que leurs serpens, que leurs mains homicides
Te plongent dans des maux et des crimes affreux.

Que le courroux des Dieux t'accable,
Que bientôt en mourant tes cris troublent les airs,
Puisse-tu terminer ton destin déplorable,
Dans des tourmens inconnus aux enfers.

Toi, dieu barbare, toi qu'en ces lieux on révère,
Devais-tu m'enflammer si je ne pouvais plaire?
Cesse, cruel Amour, de troubler les mortels
Fureurs, venez servir un cœur qu'il désespère,
Détruisez à mes yeux son temple et ses autels.

(Des furies brisent le temple de l'Amour.)

FIN D'OMPHALE.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

PHAÉTON, tragédie-lyrique en cinq actes, de Quinault. 1
AMADIS, tragédie-lyrique en cinq actes, du même. . 59
ROLAND, tragédie-lyrique en cinq actes, du même. . 111
Variantes de Roland. 153
ARMIDE, tragédie-lyrique en cinq actes, du même. . 183
Avertissement sur les opéras de Lamotte. 231
ISSÉ, pastorale-lyrique en cinq actes, de Lamotte. . 237
OMPHALE, tragédie-lyrique en cinq actes, de Quinault. 309

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on or before the date last stamped below.

MAR
GRAD JAN 29 1947
SEP 30 G

Stanford University Libraries
3 6105 020 095 969
301944